



Dossiers D&J - n°6

Homosexualités et spiritualités

Sommaire

1 – Synthèse du dossier	3
2 – Christianisme et homosexualité	7
3 – L'homophobie	31
4 – Du côté d'autres spiritualités : Islam, judaïsme, bouddhisme	36
5 – A l'international	48
6 – D'autres chemins spirituels	55

Edito - Une spiritualité LGBT au service de notre époque



Dossiers D&J n°6 – Avril 2017

 D&J sur Facebook

 D&J sur Twitter

 Nous écrire

92 bis, rue de Picpus
75012 Paris
Tél. : 09 50 30 26 37
www.davidetjonathan.com

Si les religions, qui organisaient jadis tous les aspects de la vie, sont en crise ou sur le déclin, la recherche d'une « spiritualité » se porte bien. Peut-être parce que les interrogations fondamentales des humains restent là, en dépit de tous les progrès techniques et scientifiques que nos sociétés connaissent. Face aux événements heureux ou douloureux de l'existence, nous avons toujours besoin de gestes et de paroles pour accompagner, consoler, célébrer ou donner du sens.

La demande de « temps pour soi », pour se libérer de la pression du quotidien, le besoin de se reconnecter à son existence et de s'éloigner des outils de communication, le goût pour le silence, la beauté et la nature, n'ont jamais été aussi forts autour de nous. Ces signes nous montrent bien que l'amenuisement des religions n'a pas vraiment tué le besoin d'une expérience spirituelle.

Sommes-nous, les personnes LGBT, sur ce point, différent-e-s de nos contemporains ? C'est la question audacieuse que se sont posée les D&Jistes qui ont pris en charge la réalisation de ce

dossier. Ils nous livrent ici un magnifique recueil de témoignages et des analyses pertinentes qui s'enracinent dans le vécu des membres de notre association ou de personnes qui gravitent autour.

Si cela est une évidence, les personnes LGBT ont une expérience spirituelle riche et de qualité. L'expérience de la différence, qu'elles vivent depuis leur enfance ou dans leur quotidien, leur donne même accès à un questionnement qui peut ouvrir à l'intériorité et la réflexion. Pourtant, même s'il y a des évolutions, des accommodements ou des aménagements, force est de constater que pour beaucoup de personnes LGBT, les religions instituées, leurs agents du culte et leurs polices morales, génèrent toujours une homophobie explicite ou parfois plus sournoise. Cette dernière peut amener des personnes à se couper des formes historiquement organisées de la religion pour chercher ailleurs ce dont elles ont besoin pour avancer dans leurs vies.



Toutefois - et c'est la bonne nouvelle de ce « Dossiers D&J » - on découvre également l'immense travail qu'accomplissent des hommes et des femmes pour se ré-approprier leurs traditions religieuses, leurs patrimoines, leurs textes sacrés. Ils-elles cherchent à leur donner un sens nouveau pour rendre crédible et réaliste ce qu'ils-elles ont reçu. Comme un leitmotiv revient l'exigence d'« inclusivité » : les croyant-e-s, quand ils-elles pratiquent, veulent des communautés capables d'accueillir chaque personne avec sa spécificité.



Tou-te-s sont bienvenu-e-s

à procurée. Ces réflexions et ces tranches de vie nous montrent que dans David & Jonathan et autour de notre association, notre intuition est la bonne : partir de soi pour s'engager pour les autres et la société, apporter toujours quelque part la satisfaction et une forme de bonheur.

Enfin, ce qui est marquant à la lecture de ce « Dossiers D&J », c'est la recherche d'une spiritualité en action qui, loin de se couper du monde pour se réfugier dans quelque ciel réconfortant, ramène à soi et aux autres dans le monde tel qu'il est. L'expérience spirituelle telle qu'on la découvre dans ces pages se veut toujours quelque part vivante et incarnée. Elle cherche à poser des actes, à les relire et à leur donner du sens. Que ce soit dans l'accompagnement des personnes qui vivent avec le VIH ou des accidenté-e-s de la vie, dans la lutte contre le sexisme et l'homophobie dans les religions ou la société, voire dans l'économie sociale et solidaire, le champ du spirituel est bien plus large que ce à quoi on le cantonne habituellement : les rites, les prières et les dévotions.

Nous espérons que la lecture de ce dossier vous apportera la même joie qu'elle nous

Marie-Hélène Nouvion et Anthony Favier, co-président-e-s ■

LE COURRIER DES LECTEUR-TRICE-S

Nous avons reçu de nombreux messages de soutien sur notre précédent dossier « Solidarité ». Ce sujet est loin d'être clos ... alors à très bientôt.

Vous aussi, envoyez vos réactions sur le présent dossier à dossiers@davidetjonathan.com

PARTICIPEZ AUX PROCHAINS NUMEROS DES DOSSIERS D&J ! N'hésitez pas à nous contacter pour y contribuer (contact : dossiers@davidetjonathan.com)

Note de l'équipe de rédaction

Compte-tenu des contraintes de publication, certains témoignages ont dû être réduits. Ils sont signalés par [...]. Par mesure de protection des personnes, certains prénoms ont été changés.

1 – Synthèse du dossier

La question posée dans ce numéro de notre magazine « Dossiers D&J » est celle du lien entre spiritualités et homosexualités ou transidentités, et au-delà, du lien avec toutes nos identités. L'enjeu est le rapport à l'autre, dans ses différences de spiritualité, de genre, d'orientation sexuelle, d'origine sociale, géographique, etc. Pour identifier des pistes de réponses, écoutons les paroles de femmes et d'hommes, lesbiennes, gays, bisexuel-le-s, transgenres (LGBT) ou non, de toutes convictions spirituelles/religieuses, de différents milieux sociaux, régions de France ou pays.

➔ Des cheminements spirituels qui marquent profondément

Les parcours spirituels des personnes interviewées les ont profondément marquées. La spiritualité et/ou la foi s'ancre pour beaucoup dans leurs parcours de vie. *Anthony*, catholique, témoigne : « à l'adolescence, comme j'étais en décalage avec le monde des garçons de mon âge, je me reconnaissais beaucoup plus dans le monde de la religion (parler en public, réfléchir, etc.). J'ai traversé toute mon adolescence avec l'idée diffuse que j'en ferais un peu ma vie ». Pour *Jacques Mérienne*, prêtre, cela a été « une recherche humaine comme tout jeune de mon âge pouvait le faire, la foi en étant un élément, mais au cœur, la vie artistique est fondamentale ».

Ces spiritualités imprègnent la vie des personnes interviewées. *Alain Beït*, juif, dit : « la spiritualité m'accompagne depuis toujours, dans ma vie, elle est très présente. Chez les Juifs, tous les actes quotidiens sont empreints de spiritualité, du lever au coucher, avec la prière, l'alimentation *kascher*, le rythme du *shabbat* chaque semaine... C'est une chose très intime, très mêlée à toute notre vie quotidienne, cela fait partie de nous ». Pour *Yacine*, musulman, la spiritualité « c'est de trouver une stabilité entre ce que je suis et ce que je vis ».



La spiritualité est liée au corps et au genre. *Mohamed*, musulman, précise : « je pense que Dieu est Amour. Ma sexualité, c'est entre moi et Dieu. Maintenant, ce que Dieu m'a ordonné de faire : la prière, le jeûne, et tout, je le fais du fond du cœur ». *Loan*, trans, chrétienne et bouddhiste, analyse : « ma transidentité est venue nourrir ma spiritualité petit à petit, presque à mon insu ».

Certain-e-s ont été retourné-e-s par la présence de Dieu. *Jean*,

Il lui a fallu du temps pour envisager que « Jésus-Christ était le Dieu qui libère que j'ai pu commencer à réconcilier ma foi avec qui je suis ».

pasteur, raconte : « un jour, alors que j'étais seul chez moi, j'ai

vécu une expérience de la présence de Dieu que je n'avais jamais vécue, qui m'a rempli d'une joie et d'un bonheur incroyables ».

Le rapport à Dieu n'est pas toujours aisé. *C.*, chrétien, constate : « mon rapport à Dieu, ma foi, n'a jamais été simple ou apaisé. Souvent, je dis que je suis 'israélite' pour rendre compte de cette complexité, au sens premier d'Israël, 'celui qui lutte avec Dieu' ». Il lui a fallu du temps pour envisager que « Jésus-Christ était le Dieu qui libère que j'ai pu commencer à réconcilier ma foi avec qui je suis ».

De même pour *Floriane Chinsky*, l'une des trois femmes rabbin en France, la spiritualité amène la liberté. «

« La liberté c'est donc pour moi le cœur de la spiritualité. La spiritualité c'est tout ce qui fait que l'on n'est pas prisonnier. La spiritualité c'est la faille que l'on crée dans le déterminisme. » ».

La spiritualité ne se vit pas forcément dans une tradition religieuse. *Cécyle Jung* s'interroge : « Pour moi, la religion est un système d'oppression, tandis que la spiritualité est un outil de libération personnelle ».

La spiritualité relève souvent de l'expérience de vie. Pour *François*, catholique, « Pendant les années de ma jeunesse, j'ai eu la chance d'aller plusieurs fois dans les déserts d'Afrique du Nord. J'y ai appris que je pouvais être heureux sans avoir grand-chose : de quoi manger - avec les doigts - une couverture pour dormir, quelques appareils modernes, mais pas trop et le temps pour marcher, rêver, méditer ».

La spiritualité peut être un chemin de non-violence. La pratique de *Sébastien*, Bouddhiste, l'a « fait évoluer et fait renoncer à manifester

de la haine, pour aller vers la bienveillance, en espérant que celui qui m'avait fait subir les pires choses puisse changer et évoluer ».

L'engagement avec les autres apparaît très souvent au cœur de la spiritualité, Denis Trinez, prêtre, mentionne « l'accompagnement m'est, je crois, un véritable appel personnel et un chemin spirituel ». Cela l'a amené à accompagner des personnes malades du Sida. Cet engagement peut se faire dans le monde professionnel ; ainsi François mentionne : « avec mon expérience professionnelle, ma spiritualité a évolué, elle concernait le sens de mon travail. Le travail que nous faisons était socialement utile ... ». Cet engagement peut aussi se faire dans le monde associatif ; Yacine, musulman, témoigne : « quand je fais du bien autour de moi, le bon Dieu est content ». De même, David W, professeur de religion et militant, a découvert dans la lutte contre le Sida, « un autre Dieu, un Dieu qui s'engage à libérer les marginaux, révélé par les théologies féministes, noires, queer... ».

→ Une homophobie à caractère social et religieux

Si les institutions sociales et religieuses peuvent aider les personnes à se construire, elles peuvent aussi les empêcher de vivre. C'est le cas lorsqu'elles encouragent les Lesbophobies, Gayphobie, Biphobies et Transphobies.

Pour plusieurs des personnes que nous avons interrogées, l'homophobie a eu des conséquences destructrices. Sophie a mis des années à se remettre d'un épisode difficile avec des paroles telles que « il n'y a que Jésus qui peut te guérir de ton mal homosexuel ». Elle découvrira bien plus tard que « la libération du corps et celle de la parole vont ensemble ! ».

Claude Besson (Réflexion et partage) analyse les LGBTphobies

par le fait qu' « il y a et il y aura malheureusement toujours chez certaines personnes une peur viscérale de l'autre et une volonté de le discriminer ». Alain constate aussi que « l'homophobie et le sexisme sont liés, dès l'insulte ».

Le rejet des personnes LGBT s'appuyant sur des arguments religieux, engendre des violences psychiques et physiques. C. mentionne « ma

Le rejet des personnes LGBT utilisant des arguments religieux, engendre des risques psychiques et physiques.

foi fut une foi perverse, malsaine, reposant non point sur l'espoir, la confiance, mais sur la crainte, la détestation de soi, et la 'bien-pensance' ». Mohamed, de Côte d'Ivoire, témoigne que « tu ne peux pas te confier à un religieux, il ne va jamais te protéger. Au contraire il va dire à tout le monde

qui tu es. Il faut les entendre dans leurs prêches du vendredi [...] Ils passent leur temps à nous insulter, à dire que nous sommes des



démons, qu'on ne devrait pas avoir le droit de vivre ». Jules Eloundou, du Cameroun, analyse que « les Africains sont très croyants. Quelle que soit l'autorité religieuse : catholique, protestante, musulmane, elle a un discours de discrimination envers les LGBT. [...] Je ne peux pas compter le nombre de fois où j'ai été agressé, j'ai reçu des menaces téléphoniques, sur les réseaux sociaux, c'est mon quotidien ».

→ Des discours des autorités religieuses tantôt accueillants, tantôt homophobes, et souvent ambigus

° La profonde ambiguïté des discours et des pratiques de l'Eglise catholique en France et à l'étranger

L'ambiguïté de l'Eglise catholique tient au décalage entre des discours institutionnels qui peuvent être ambigus, voire contradictoires d'un pays à l'autre, d'une autorité à l'autre, et des pratiques de terrain qui reflètent cette ambiguïté et ces contradictions sur les questions LGBT.

Céline Béraud, spécialiste du catholicisme, l'analyse d'abord comme une institution dominée par des hommes. Elle mentionne qu'il y existe des « mouvements qui entendent tenir à distance les femmes de l'autel, quel que soit leur âge ». Pour elle, lors des débats sur le « mariage pour tou-te-s, [...] comme à l'époque du débat sur le PACS, une homophobie très forte s'est certes exprimée, dont une homophobie ecclésiale ».

D'un côté, comme nous le rappelle Claude Besson : « dans les textes, l'Eglise catholique a depuis très longtemps exprimé la non-discrimination des personnes. Le conseil famille et société de l'Eglise de France et le pape François dans sa dernière exhortation « Les joies de l'amour » s'expriment fortement sur ce point. L'homophobie est un péché disait un théologien ». D'un autre côté, Jacques, prêtre catholique, estime que « l'Eglise a besoin [que les homosexuel-le-s] soient pervers-es. Alors c'est là-dessus que j'ai creusé, dès l'époque de mon adolescence, j'ai compris ça, que c'est l'Eglise qui était



perverse». Si le pape François se montre plutôt ouvert envers les personnes LGBT en déclarant « qui suis-je pour juger ? », le synode



catholique sur la famille fut sur ce sujet une déception. Il s'agit bien d'une difficulté à prendre en compte la diversité. **Anthony** analyse qu'« *il est triste que les Eglises historiques défendent une seule façon de croire en Dieu, une seule façon de célébrer la messe, une seule façon de faire une morale chrétienne, et ne voient pas que des personnes à côté peuvent avoir une démarche spirituelle* ». Pour **C.** « *L'Église sans doute se trompe dans son enseignement, et elle doit réformer son discours* ».

Sur le terrain, dans les paroisses, la situation est le reflet de cette ambivalence. **Denis Trinez**, prêtre, coordonne les groupes diocésains d'accueil des personnes concernées par l'homosexualité dans sa région, témoigne que « *Pour le Seigneur, toute personne, quelle que soit son orientation sexuelle, est appelée à une relation avec Lui. L'homosexualité n'est pas en soi une difficulté pour la vie avec Dieu.* ».

Claude Besson évoque son travail avec l'équipe diocésaine de sa paroisse avec laquelle il a « *engagé une réflexion avec l'objectif d'essayer de changer le regard des communautés chrétiennes et de l'Église catholique sur le vécu des personnes homosexuelles et de leurs familles, pour une meilleure estime de ce vécu* ».

L'homosexualité n'est pas en soi une difficulté pour la vie avec Dieu.

« *engagé une réflexion avec l'objectif d'essayer de changer le regard des communautés chrétiennes et*

Pourtant, dans certains pays (voir le numéro 4 des « Dossiers D&J », consacré à l'international - [lien](#)), le discours des autorités catholiques est clairement homophobe.

Denise, de Côte d'Ivoire, mentionne que « *les religieux incitent les gens à la haine [des personnes LGBT] au travers de leur prêches, car pour eux c'est démoniaque* ».

En conséquence, l'enjeu pour l'acceptation des personnes LGBT est de sortir de l'ambiguïté, y compris sur les questions de doctrine.

° Chez les protestant-e-s, les situations sont aussi très diverses

Jean, pasteur, analyse qu'« *il y a de vraies avancées et des signes manifestes : l'Église Protestante Unie de France (EPUdF) a ouvert en mai 2015 la bénédiction de mariage aux couples de même sexe* ». En même temps, « *je ne suis pas très optimiste sur la volonté de mon Église [Église protestante d'Alsace-Lorraine] à accepter la bénédiction de mariage pour les couples de même sexe. Cela*

m'attriste. Il y a la peur des divisions, des conflits. Je suis triste de ce manque de courage ».

° La situation des LGBT musulman-e-s interrogé-e-s reste souvent difficile

Chez les musulman-e-s, la pression culturelle apparaît souvent très forte. Pour **Mohamed** (Côte d'Ivoire), « *chez les musulmans, l'homosexualité n'est même pas un sujet : c'est trop tabou* ». Face à cela **Yacine**, d'origine algérienne, essaie d'aider des jeunes en France « *à trouver un équilibre entre l'Islam qui est une religion à part entière et leur homosexualité* ».

° L'homosexualité serait-elle compatible avec le bouddhisme ?

Pour **Sébastien**, dans le bouddhisme, l'homosexualité ne paraît pas être un problème en soi.

° Judaïsme : des textes à réinterpréter

Pour **Alain Beit**, juif, « *les homosexuels sont rejetés, avec par exemple des citations du Lévitique, qui parle d'abomination quand un homme couche avec un homme. Pour moi, il faut dépasser cela et ne pas se laisser enfermer dans des schémas binaires, comme le font certains rabbins, qui veulent nous obliger à choisir entre notre orientation et notre spiritualité* ». Il ajoute « *J'ai fait un chemin énorme grâce à mon homosexualité, pour aller vers d'autres mouvements religieux juifs, de les accepter tels quels, sans préjugés* ». Pour **Floriane Chinsky**, rabbin, l'être humain « *à la fois homme et femme, à l'image de Dieu [...] Porter atteinte à quelqu'un c'est porter atteinte à Dieu lui-même* ».

Porter atteinte à quelqu'un c'est porter atteinte à Dieu lui-même.

° Religions et question du genre

Le genre pose actuellement une réelle question aux institutions religieuses comme à la société. Ainsi, **Céline Béraud** relève que « *la nouveauté, au cours des dernières années, c'est que ces questions de genre et de sexualité se sont politisées* ». Jean doute : « *quant à*

accueillir des personnes trans [dans les communautés], je crois qu'il y a encore un long chemin à faire ».

Mais au fond, la question du genre est-elle bien posée dans nombre d'institutions qui prétendent lutter contre une prétendue 'négation du genre' ? Dans sa recension du livre « *Penser avec le genre* », **Nicolas** nous permet de

comprendre que « *le genre n'est pas la négation de la différence sexuelle, mais il permet de comprendre les interprétations qu'on en fait, de penser et décrire les processus d'identification, de les examiner et de les questionner* ».



➔ L'inclusivité : vers un chemin d'accueil de l'autre dans ses différentes identités

Face aux discriminations, des solidarités se créent. C'est le cas dans différentes associations ;

Sophie témoigne : « J'ai fêté mes 40 ans au week-end femmes [de David & Jonathan] et cela a été le plus beau jour de ma vie ».



Différentes communautés tentent un accueil inclusif.

Claude Besson définit ceci par « l'intégration de toute personne quelle qu'elle soit, dans les communautés de croyant-e-s ». Ainsi, pour *Denis Trinez*, prêtre, « il faut valoriser l'idée d'inclusivité, car dans notre communauté chrétienne, chaque personne doit se sentir accueillie pour ce qu'elle est, dans sa spécificité, avec toute la place qui lui est due ». Il s'agit donc « d'accueillir l'autre dans sa propre identité qui n'est pas mienne, et dans cet accueil je me construis ».

La notion d'inclusivité est beaucoup plus large que les questions LGBT. Par exemple pour *Anthony*, « à David & Jonathan, il y a un idéal de mixité sociale ». Il rajoute : « dans l'inclusivité, il y a l'idée que tout le monde doit se décentrer. Il n'y a plus de centre et de périphérie ». *David W* nous dit « Act Up m'a appris que construire une communauté radicalement inclusive par-delà les différences, cela peut parler vraiment au pouvoir et détruire l'oppression de manière tangible et concrète ».

Il y a par contre un risque de demander à être accepté sans accepter l'autre dans ses différences ou en voulant le dominer. *Cécyle Jung*, malvoiyante, nous questionne : « ma déficience visuelle me sert pour tester cette soi-disant inclusion, qui est parfois une tarte à la crème et un discours qui me fait bien rire ». *Jacques Mérienne* constate : « qu'il y a des homos au Front national. Et pour moi, ça montre bien la perversité de cette question, c'est-à-dire le mouvement politique le plus homophobe de France, il est dirigé par un homo ».

➔ Des questions aux enjeux identitaires qui font écho à d'autres débats de société

Les questions de l'homophobie et de la transphobie, notamment lorsqu'elles utilisent des arguments religieux, se

retrouvent dans de nombreux pays. Les Eglises, lorsqu'elles portent dans différentes régions du monde des discours de rejet voire de haine vis-à-vis des personnes LGBT, font peser des risques réels pour ces dernières.

Les discours institutionnels des Eglises restent souvent ambigus voire hostiles aux personnes LGBT, y compris en France et dans les autres pays occidentaux. *Céline Béraud* mentionne que le pape François a pu avoir dans certaines occasions « un discours extrêmement ouvert, qui permet aux femmes et aux homosexuel-le-s catholiques de se sentir accueilli-e-s », mais face à cela le synode catholique sur la famille a « accouché d'une souris ». La plus forte avancée provient probablement de mouvements protestants tels que l'EPuDF qui a ouvert en mai 2015 la bénédiction de mariage aux couples de même sexe. La réalité du terrain reste très diverse, d'une communauté de croyant-e-s à l'autre. Il y a un enjeu pour l'acceptation des personnes LGBT de faire évoluer les dogmes des Eglises.

Les questions identitaires jouent actuellement un rôle important dans les débats publics dans nombre de pays occidentaux. Ces débats

sont marqués par certains discours discriminants. Face à cela, les personnes LGBT de différentes spiritualités ont une parole à avoir. Ainsi *Anthony* conclut : « l'expérience de nombre de personnes LGBT d'avoir été rejeté-e-s devrait permettre de prendre conscience de ce que signifie le rejet de

l'autre et qu'il n'est pas humainement acceptable. S'il y a actuellement une vague de rejet des migrant-e-s ou du monde arabo-musulman, demain ce sera peut-être contre les personnes LGBT ou contre d'autres minorités. Nous ne devons pas désolidariser les combats ».

Dominique, Fabrice, Jean-Louis, Magali, Nicolas ■

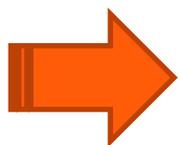
L'expérience de nombre de personnes LGBT d'avoir été rejeté-e-s devrait permettre de prendre conscience de ce que signifie le rejet de l'autre et qu'il n'est pas humainement acceptable. S'il y a actuellement une vague de rejet des migrant-e-s ou du monde arabo-musulman, demain ce sera peut-être contre les personnes LGBT ou contre d'autres minorités. Nous ne devons pas désolidariser les combats.



Deux garçons qui s'embrassent devant un rassemblement évangéliste – Londres 2011

2 – Christianisme et homosexualité / transidentité

Différentes personnes interviewées se reconnaissent dans le christianisme. Elles portent un regard critique sur le discours des institutions vis-à-vis des personnes LGBT, mais témoignent aussi que la réalité du terrain est très diverse.



Céline Béraud

Propos recueillis par Nicolas

J'ai 42 ans. Je suis donc d'une génération qui a connu l'arrivée du PACS. Dans les années 1990, pour les jeunes gens qui se découvraient homosexuel-le-s, ce n'était pas si évident à assumer. Je ne suis pas moi-même homosexuelle mais je l'ai constaté chez des amis, que j'ai connus lorsque j'étais étudiante. Et dont plusieurs étaient catholiques. Pour les jeunes d'aujourd'hui, mes étudiant-e-s par exemple, cela me semble plus clairement assumé, cela l'est certainement encore davantage depuis l'arrivée du mariage pour toute-s. A cette occasion, comme à l'époque du débat sur le PACS, une homophobie très forte s'est certes exprimée, dont une homophobie ecclésiale, des paroles très violentes ont été adressées aux personnes, mais en même temps a eu lieu une prise de conscience d'une réalité vécue par les personnes concernées. Cela a contribué à banaliser les couples de même sexe et les familles homoparentales, y compris au sein du monde catholique.

Après avoir enseigné dix ans à l'Université de Caen, je suis à présent



Photo: Catholic Church England and Wales

directrice de recherche à l'Ecole des hautes études en sciences sociales, rattachée à un laboratoire, le Centre

d'études en sciences sociales sur le religieux (CESOR). Je suis spécialiste du catholicisme et je travaille aussi sur le religieux dans les institutions publiques (école, prison, hôpital). Ma thèse en 2000-2004, sous la direction de Danièle Hervieu-Léger, portait sur les prêtres et je suis rapidement arrivée à travailler sur la place des femmes, dont la présence était devenue totalement indispensable en

paroisse, dans les aumôneries, dans les services diocésains. Les questions de genre étaient ainsi déjà au cœur de mes premières recherches. Cela correspond d'ailleurs à mes convictions féministes. La sexualité était aussi évoquée dans les entretiens que je menais, à cause de la question du célibat, mais aussi de la suspicion de pédophilie dont une première vague de scandales éclatait alors.

En 2011, l'affaire des manuels scolaires de sciences et vie de la terre de terminales qui mentionnaient le concept de genre, a déclenché une mobilisation de différents types d'acteurs, acteurs que l'on avait déjà observés au moment de l'adoption du PACS et



qu'on reverra quelques mois plus tard pendant l'épisode du mariage pour tou-te-s. C'est très bizarre parce qu'à ce moment-là, les études de genre étaient encore très peu connues en France, et personne ne s'attendait à une telle polémique. J'ai analysé cette controverse comme une sorte de répétition juste avant la mobilisation de 2012-2013. Outre les acteurs en présence, on retrouve l'expression du même type de panique morale : une menace pèserait sur les enfants dans les instances de socialisation que sont l'école et la famille ; banaliser l'homosexualité serait prendre le risque de la répandre, comme par contagion, comme s'il fallait ne pas en parler pour l'éviter. On a vu cela encore ces derniers mois avec les réactions contre les affiches de prévention contre le sida par le ministère de la santé qui montraient des couples d'hommes, l'idée qu'il faut cacher l'homosexualité aux enfants.

En 2012, je participais à un projet de recherche européen sur des pays de tradition catholique majoritaire et sur les nouveaux conflits entre religion et politique relatifs à certaines questions, dont le mariage de même sexe. La comparaison s'est révélée fort intéressante. Des pays catholiques comme la Belgique en 2003 et le Portugal en 2010 avait ouvert le mariage aux couples de même sexe avant la France et sans que cela ne provoque les mêmes débats et ni les mêmes manifestations.

La Manif pour tous et ses différents avatars (Veilleurs, Sentinelles, Antigones...) ont suscité un regain d'intérêt médiatique et académique pour le catholicisme, notamment chez des collègues politistes. Mais tous et toutes n'ont pas les clés de compréhension interne de ce monde catholique, pluriel, traversé par des tensions et des conflits, qui ont été largement étouffés par la hiérarchie catholique au moment des mobilisations. Beaucoup se sont laissé piéger par la façade d'unanimité qu'ont cultivé certains évêques et certains militants, et ils l'ont d'une certaine façon validée, sans bien sûr le vouloir ni même en avoir conscience. Au contraire, ce qui m'intéresse dans le catholicisme, c'est sa pluralité interne et les accommodements qui s'y élaborent. Après l'analyse de la mobilisation de 2012-2013¹, j'ai donc eu envie de conduire une recherche auprès des catholiques pratiquants en couple de même sexe, pour comprendre leur rapport au mariage civil. Celui-ci a pris ses distances par rapport au mariage religieux, mais il reste marqué par cette origine, par exemple avec l'assistance mutuelle que se doivent les époux, la fidélité... J'ai à cette occasion constaté que des couples catholiques pratiquant-e-s homosexuel-le-s peuvent trouver le moyen de faire accompagner leur couple sur un plan religieux, voire de mettre en forme rituellement leur union, discrètement. En discutant avec des collègues belges et québécois, j'ai appris que ces formes de ritualité sont mieux connues dans

L'Eglise catholique est travaillée par des tensions internes. Elle a du mal à gérer le changement, qui pourtant se produit.

appelé dans l'un des livres la « révolution silencieuse »² que connaît le catholicisme français depuis une trentaine d'années. Dans ce livre, il est question du partage des tâches entre clercs et laïcs, avec



Photo : Enrico, Mr. Starlit

différentes formes de bricolage rituel, qui s'inventent parfois aux limites de ce qui est autorisé, et qui permettent de répondre aux demandes qui s'adressent encore à l'Eglise catholique dans la

société française. Par exemple des femmes laïques ou des diacres qui reçoivent des confessions et bricolent un rituel de pardon, le prêtre pouvant intervenir dans un second temps. Localement, on profite



Marche de la tolérance 2007 – Cracovie – Pologne

ainsi de toutes les marges de manœuvre. Le catholicisme étant en réalité un monde loin d'être une institution figée, il y a du « jeu » possible. Ce changement considérable est longtemps demeuré non-dit et non-pensé, et n'est pas non plus porté par des revendications de la part des intéressé-e-s. C'est silencieux, non seulement parce que la hiérarchie n'en parle pas, voire porte un discours complètement en porte à faux par rapport à la réalité des pratiques, mais aussi parce que les actrices et acteurs eux-mêmes ne sont pas du tout dans la revendication comme ils avaient pu l'être dans les années 1970, avec l'idée qu'il ne faut pas aller au conflit.

Ce phénomène se retrouve pour d'autres questions, comme l'homosexualité. L'Eglise catholique est travaillée par des tensions internes. Elle a du mal à gérer le changement, qui pourtant se produit.

La nouveauté, au cours des dernières années, c'est que ces questions de genre et de sexualité se sont politisées. Elles s'inscrivent désormais dans des controverses publiques, dont l'opposition au mariage de même sexe a été exemplaire, mais aussi dans des controverses intra-ecclésiales, dont plusieurs ont tourné autour de la place des femmes dans la liturgie. On se souvient des propos malheureux du cardinal Vingt-Trois sur la « tête » et la « jupe » qui remontent à 2008, puis de l'affaire de ces deux petites filles exclues du service de l'autel dans une paroisse du Sud-Ouest. Cela a entraîné à la fois une mobilisation nouvelle des personnes favorables à la prise de responsabilité des femmes (avec la création du Comité de la jupe puis du CCBF) et des personnes et mouvements qui entendent tenir

¹ Céline Béraud et Philippe Portier, *Métamorphoses catholiques. Acteurs, enjeux et mobilisations depuis le mariage pour tous*, Paris, Ed. de la MSH, « interventions », 2015

² Céline Béraud, *Prêtres, diacres, laïcs. Révolution silencieuse dans le catholicisme français*, Paris, PUF, « Le lien social », 2007.

à distance les femmes de l'autel, quel que soit leur âge. Ces questions cristallisent les positions et contribuent à redessiner le paysage

Comme l'incarne la figure du pape François : avec un discours extrêmement ouvert, qui permet aux femmes et aux homosexuel-le-s catholiques de se sentir accueilli-e-s. [...] Mais au même moment, le synode catholique sur la famille a accouché en quelque sorte d'une souris, une avancée dont on a du mal à évaluer les effets concrets s'agissant des divorcés remariés.

catholique français, dont le centre de gravité s'est déplacé vers son aile conservatrice. Cela a commencé avec les nominations épiscopales de Jean-Paul II, ce qui a suscité des évolutions dans les séminaires qui forment les nouvelles générations de prêtres, avec comme marqueurs de ce conservatisme, notamment, les positions sur les questions de genre et de sexualité. Aujourd'hui, ce catholicisme conservateur a du poids dans certains diocèses et certaines paroisses.

Pour autant, il est difficile de savoir vers quoi nous mènent ces évolutions. Je trouve que la situation actuelle est tout à fait paradoxale, comme l'incarne la figure du pape François : avec un discours extrêmement ouvert, qui permet aux femmes et aux homosexuel-le-s catholiques de se sentir accueilli-e-s. Ainsi, l'évocation récente par François de son accompagnement d'une personne transgenre est quelque chose de tout à fait inédit pour un pape. Mais au même moment, le synode catholique sur la famille a accouché en quelque sorte d'une souris, une avancée dont on a du mal à évaluer les effets concrets s'agissant des divorcés remariés. Des paroles positives ont certes été publiées dans un rapport d'étape du synode, sur ce qui peut se jouer au plan spirituel dans un couple de même sexe, ce qui était très nouveau. Mais en même temps, la doctrine ne change pas : la famille reste celle qui existe dans une relation hétérosexuelle unie par le sacrement du mariage. Le pape s'est même fait, en plusieurs occasions, le relais de la dénonciation d'une prétendue « théorie du genre ».

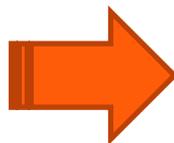
Ces tendances paradoxales s'observent également ailleurs dans le paysage religieux en France aujourd'hui : des avancées et en même temps des raidissements sur ces questions de genre et de sexualité, avec une politisation récente. On le voit très clairement dans le protestantisme et dans le judaïsme français. Cela a profondément



remué les communautés, comme on l'a vu par exemple lors de la décision de l'Eglise réformée de France d'autoriser les mariages de couples de même sexe en 2015, ou lors des

récentes déclarations homophobes de Joseph Sitruk, ancien grand rabbin de France. ■

Céline Béraud, « Les catholiques contre le genre. L'épisode des manuels de SVT » dans Florence Rochefort et Maria-Eleonora Sanna, Normes religieuses et genre. Mutations, résistances et reconfiguration XIXe-XXe siècle, Paris, Armand Colin, « Recherches », 2013, p. 109-122.



Père Denis Trinez

Propos recueillis par Nicolas

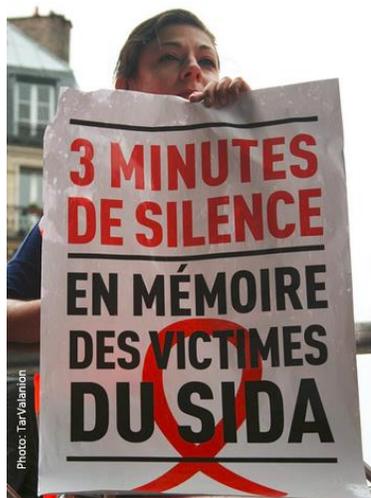
Le Père Denis Trinez coordonne les groupes diocésains d'accueil des personnes concernées par l'homosexualité, pour elle-même ou pour un proche. Il nous indique qu'il a 58 ans, est prêtre depuis 1998, suite

à une véritable conversion à l'âge de 19 ans alors qu'il ne venait pas d'une famille pratiquante. Ainsi a-t-il été amené à faire des choix de vie successifs, avec en arrière-plan, ce désir constant de faire coïncider la découverte toujours renouvelée de l'amour de Dieu et une proximité plus grande de ses frères humains.



D&J : Qu'est-ce qui vous a conduit à vous intéresser à la place des personnes homosexuelles dans l'Eglise?

Père Denis Trinez : Dès mon adolescence, j'ai aimé rencontrer et accompagner les personnes. L'accompagnement m'est, je crois, un véritable appel personnel et un chemin spirituel. Ainsi, dans le passé, j'ai successivement été permanent chez les petits frères des Pauvres, puis j'ai rejoint en 1988 l'équipe d'aumônerie du service des maladies infectieuses de l'hôpital Bichat à Paris, qu'animait le père Gilles d'Acremont. C'est la lecture d'une interview du Père d'Acremont qui a guidé mon choix d'accompagner des personnes malades du sida, dont beaucoup étaient homosexuelles. Ce qu'il y disait m'a bouleversé et mis en chemin : « leurs histoires d'aumônerie sont des histoires d'amour et de deuil ; les malades ont souvent entre vingt et quarante ans ; se sentant seuls et exclus, ils disent tout aux aumôniers, ils confient leurs escapades nocturnes, leur frustration sexuelle, leur anxiété, leur révolte, leur espoir aussi, la question religieuse remonte par tous les pores, nous sommes là pour leur dire que l'Eglise ne les juge pas, qu'elle les aime.. ».



peur de ce Dieu-là, qui respecte chaque personne comme unique et absolue !

J'ai, par la suite, été aumônier de la clinique médicale Édouard Rist qui accueillait ces mêmes malades en moyen séjour. C'est dans ce cadre qu'en 1996 j'ai créé une association de création artistique accueillant des personnes séropositives. Par la suite, j'ai été curé de l'église Saint-Gilles - Saint-Leu rue Saint-Denis à Paris, autant dire un quartier "sensible", avant de prendre la responsabilité d'une maison d'accueil spirituel trinitaire dans l'Aisne de 2004 à 2010. Depuis 6 ans,

Je pense en effet que le moment est favorable pour avancer.

l'évêque d'Angoulême m'a confié la charge d'une fraternité trinitaire composée de laïcs, de religieuses et de prêtres, fraternité qui assure une

mission d'accueil et de prière au cœur de la ville.

D&J : Pensez-vous que les personnes homosexuelles ont leur place dans l'Eglise ?

Père Denis Trinez : Par définition, nous sommes tous un membre du Corps du Christ, et si un corps s'avisait de rejeter un de ses membres, cela le diminuerait, voire l'amputerait. Il m'est arrivé de prêcher des retraites pour des personnes homosexuelles, auxquelles participaient des membres de David & Jonathan, et certains m'ont remercié que je prononce si peu le mot "homosexuel". Pour le Seigneur, toute personne, quelle que soit son orientation sexuelle, est appelée à une relation avec Lui. L'homosexualité n'est pas en soi une difficulté pour la vie avec Dieu.

L'homophobie existe souvent parce que les gens ne se connaissent pas. La relation de personne à personne permet de dépasser les *a priori* et les préjugés.

D&J : Comment, à votre avis, les relations peuvent-elles s'améliorer ?

Père Denis Trinez : Pour cela, il nous faut sortir des stéréotypes et nous rencontrer, partager, s'accueillir mutuellement et se réjouir de nos différences. Or cela, l'Eglise devrait le permettre.

Il faut valoriser l'idée d'inclusivité, car dans notre communauté

chrétienne, chaque personne doit se sentir accueillie pour ce qu'elle est, dans sa spécificité, avec toute la place qui lui est due.

Ce n'est malheureusement pas toujours ce que ressentent les personnes concernées.

La problématique d'un certain nombre de personnes homosexuelles est celle du regard posé sur ce qu'elles vivent et qui tient à la méconnaissance de cette réalité. Dans notre diocèse, des affiches

présentant les activités d'un groupe de parole mentionnent explicitement cette question ; le mot « homosexuel »

Il faut valoriser l'idée d'inclusivité, car dans notre communauté chrétienne, chaque personne doit se sentir accueillie pour ce qu'elle est, dans sa spécificité, avec toute la place qui lui est due.

y apparaît, cela permet de banaliser cette réalité dans les communautés chrétiennes. Les chrétiens homosexuels ou non qui se rencontrent dans nos réunions diocésaines sont heureux de pouvoir se parler. Quand on communique avec confiance et respect mutuel, les barrières tombent d'elles-mêmes.

Il existait déjà des associations de personnes concernées qui interpellaient l'Eglise, telle David & Jonathan, mais par la mise en place de groupes diocésains, c'est l'institution elle-même qui vient à la rencontre des personnes concernées.

Je pense en effet que le moment est favorable pour avancer. Oui, je suis optimiste et confiant. Tant de choses bougent, tant de cœurs s'ouvrent, les mentalités évoluent. Je crois qu'on va vraiment vers beaucoup plus de sérénité et d'ouverture sur ces questions au cœur de l'Eglise.

Aujourd'hui, c'est ce qui se vit dans un certain nombre de diocèses. Ainsi à Angoulême, tous les deux ou trois mois, des responsables de pastorales familiales d'une douzaine de diocèses se rencontrent pour mettre en place une autre manière de vivre la présence

des personnes homosexuelles dans nos communautés chrétiennes, nos paroisses et nos diocèses. Au cours de ces rencontres, la priorité



est mise sur le dialogue, la formation et le partage des expériences. Nous y recevons des apports de théologiens moralistes. Nous y réfléchissons également sur les initiatives à prendre dans nos diocèses afin de faire évoluer les mentalités (rencontres

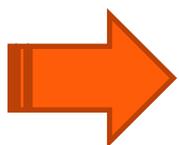
Si j'ai un conseil à donner à des paroissiens qui chercheraient à faire quelque chose, je dirais principalement qu'il faut que les gens se rencontrent et qu'un dialogue s'instaure partout où c'est possible, qu'on apprenne à se connaître, qu'on favorise un vrai dialogue, des occasions de se fréquenter entre personnes homosexuelles ou hétérosexuelles partageant la même foi.

d'information, chemin d'Emmaüs³, groupes de parole composés de parents et de personnes homosexuelles, journées de réflexion diocésaines, etc.)

D&J : Quels conseils donneriez-vous à chacun d'entre nous pour faire avancer cet accueil mutuel ?

Père Denis Trinez : Si j'ai un conseil à donner à des paroissiens qui chercheraient à faire quelque chose, je dirais principalement qu'il faut que les gens se rencontrent et qu'un dialogue s'instaure partout où c'est possible, qu'on apprenne à se connaître, qu'on favorise un vrai dialogue, des occasions de se fréquenter entre personnes homosexuelles ou hétérosexuelles partageant la même foi.

Car finalement, nous sommes tous membres du corps du Christ et chacun doit pouvoir y inscrire sa présence, présence toujours indispensable. D'où la nécessité de favoriser au maximum la découverte des qualités des personnes. Il faut que l'on puisse rendre grâce, faire eucharistie pour les dons que le Seigneur met en chacun de nous, homosexuel ou hétérosexuel. Rendre grâce pour la beauté de la vie en Eglise. C'est comme cela que notre Eglise sera de plus en plus appelante pour ceux qui cherchent. ■



Claude Besson

Propos recueillis par Nicolas

Je suis chrétien, catholique, engagé dans l'Eglise depuis de longues années dans différents lieux, comme le CCFD-Terre solidaire, dont je suis président pour le diocèse de Nantes. Je suis engagé aussi en paroisse pour l'accompagnement des familles en deuil, et membre de l'équipe d'animation paroissiale.

Par ailleurs, je co-préside l'association « Réflexion et partage » ([lien](#)), au départ groupe informel créé à la suite des manifestations très violemment homophobes qui ont eu lieu à Nantes contre l'instauration du PACS en 1999. On s'est alors retrouvé à quelques chrétiens à vouloir absolument faire quelque chose, et montrer que tous les chrétiens ne pensent pas comme ça. Ce groupe informel a saisi l'occasion donnée par l'évêque de l'époque de recueillir des témoignages de chrétiens homosexuels ou parents d'homosexuels, afin de « réfléchir et partager ». Cela a été bien accueilli par l'équipe diocésaine et nous avons engagé une réflexion avec l'objectif d'essayer de changer le regard des communautés chrétiennes et de l'Eglise catholique sur le vécu des personnes homosexuelles et de leurs familles, pour une meilleure estime de ce vécu.

Aujourd'hui, le groupe est devenu une association dont l'objectif



principal est d'apporter une contribution à la réflexion des communautés chrétiennes dans l'effort d'ouverture que chacun-e pourrait faire pour mieux nous accueillir les un-e-s les autres quelle que soit notre orientation sexuelle. En ce sens, nous avons publié la brochure « Orientation homosexuelle et vie chrétienne », destinée au départ au diocèse de Nantes et qui a ensuite connu un grand succès national, avec 2000 exemplaires demandés par des groupes de parents, des prêtres, des équipes pastorales, souhaitant organiser localement des débats, des échanges de témoignages, pour mieux découvrir le vécu des personnes homosexuelles. Nous travaillons en ce moment à des fiches d'argumentaires sur les notions de « péché », de « maladie », etc. Nous avons organisé à Nantes des conférences avec des théologiens, tel André Paul, spécialiste des origines chrétiennes et auteur du livre « Éros enchaîné », en visant plus large que le seul sujet de l'homosexualité. Nous organisons des rencontres nationales régulières, associant des groupes d'un peu partout en



³ Chemin d'Emmaüs : journées diocésaines de rencontre, de partage et de prière autour de la réalité de l'homosexualité.

France, et nous y accueillons des personnalités telles que Véronique Margron, Jacques Arène, Marie-Christine Bernard ou Marina Zuccon.

Aujourd'hui en retraite, j'ai été pendant huit ans coordinateur national de la pastorale dans les établissements sous tutelle des Frères des écoles chrétiennes – réseau lassalien, qui regroupe 150 établissements en France. Cela m'a fait rencontrer beaucoup de communautés chrétiennes dans différents diocèses sur les sujets d'éducation et me donne une vision plus large de l'Eglise catholique

L'Eglise catholique a depuis très longtemps exprimé la non-discrimination des personnes.

en France. J'ai eu un vécu monastique pendant plusieurs années,

puis je l'ai quitté pour vivre une vie monastique au cœur de la ville. Je ne me préoccupais pas des questions liées à l'homosexualité jusqu'à ces événements que j'ai mentionnés autour de l'adoption du PACS.

Ma vie spirituelle est celle d'un laïc consacré dans une vie de prière enracinée au quotidien, avec la liturgie monastique des offices (Vigile/laudes, vêpres), une heure de prière le matin et une heure le soir, la lecture des psaumes et de la parole de Dieu, et des temps de silence. Prière et engagement sont pour moi indissociables de toute vie chrétienne. La prière, si elle est chrétienne, conduit à l'engagement. Et comment être engagé chrétiennement sans s'abreuver à la Source ? Parfois, on sépare les deux. J'entends encore : Aimer Dieu dans la prière et aimer ses frères dans le service. C'est séparer deux invitations du Christ, alors qu'il les unifie. « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de tout ton esprit. Voilà le grand, le premier commandement. Et le second lui est semblable : Tu aimeras ton prochain comme toi-même » (Matthieu 22,37-39). J'aime Dieu à travers mes engagements et dans la prière, je suis solidaire avec tout être humain.

L'homosexualité pose question pour la doctrine catholique, qui condamne les actes homosexuels. Pour autant, le regard du Christ sur les personnes est essentiel, comme le rappelle souvent le pape François. Pour ma part, je ne vois aucun conflit entre spiritualité chrétienne et homosexualité. Une personne ne se réduit pas, même si c'est une part importante de sa vie, à son orientation sexuelle. Les personnes homosexuelles chrétiennes qui se mésestiment pour des raisons religieuses à cause de leur orientation sexuelle, je les comprends, elles développent ce qu'on appelle une homophobie intériorisée par tant de paroles blessantes, de comportements excluants.

Pourtant, l'approfondissement de la foi chrétienne et de la vie spirituelle peut aider à mieux se situer dans sa relation au Dieu de Jésus-Christ, pour

découvrir et accueillir chaque jour davantage l'amour inconditionnel de Dieu, qui que nous soyons.

Cela interroge les enjeux de discrimination et de domination pour des questions de genre et de sexualité, car dans les textes, l'Eglise catholique a depuis très longtemps exprimé la non-discrimination des personnes. Le conseil famille et société de l'Eglise de France et le pape François dans sa dernière exhortation « Les joies de l'amour » s'expriment fortement sur ce point. L'homophobie est un péché disait un théologien.

Quand on pense à l'Eglise catholique par rapport aux personnes homosexuelles, on pense de suite à la doctrine, au catéchisme et on se heurte à quelques expressions qui blessent et répoussent les personnes homosexuelles qui cherchent à vivre leur foi de manière sereine dans les communautés chrétiennes. Il est difficile en quelques mots d'expliquer les mots ou expressions de la doctrine, mais si je peux me risquer, je dirais tout d'abord qu'il y a une constante qui est



liée certainement à Thomas d'Aquin. Dans sa relecture de l'interprétation des textes bibliques, il va considérer comme « contre nature » tous les actes qui ne sont pas cohérents avec leur fin. C'est simple : la relation sexuelle a selon lui pour finalité la procréation. Donc toute relation sexuelle qui n'a pas pour finalité la procréation

est selon lui « contre nature ». C'est en ce sens, il me semble que je lis l'expression du

catéchisme

« intrinsèquement désordonné », ce qui peut vouloir dire, n'est pas ordonné foncièrement à la procréation. Or comme l'acte génital entre deux personnes de même sexe n'est pas ordonné à la procréation (c'est une

vérité de la Palisse), ces actes sont considérés comme « contre nature ». Rien à voir avec la « nature » biologique, comme on



l'entend parfois. Mais au-delà du catéchisme et de la doctrine, un nouveau regard apparaît aujourd'hui sur les personnes homosexuelles et leur vie, pour une meilleure intégration dans les communautés chrétiennes.

Chez les protestants, on parle aujourd'hui d'inclusivité, d'accueil inclusif, c'est-à-dire d'intégration de toute personne quelle qu'elle soit, dans les communautés de croyant-e-s. Plus encore, il s'agit d'écarter toute forme

Chez les protestants, on parle aujourd'hui d'inclusivité, d'accueil inclusif, c'est-à-dire d'intégration de toute personne quelle qu'elle soit, dans les communautés de croyant-e-s.

de discrimination dans la prise de responsabilité dans la vie de la communauté, y compris pastorale. Et cela invite à poser des actes concrets dans les communautés chrétiennes, pas seulement des discours. Ce terme est encore peu utilisé dans le monde catholique, alors qu'il s'y vit des choses comparables. Des initiatives pastorales visent à une meilleure intégration des personnes homosexuelles, dans les paroisses, dans les équipes diocésaines. Un certain nombre d'évêques ont missionné des prêtres, des diacres, des laïcs pour cela, depuis trois ans, depuis les exagérations choquantes des « Manifs pour tous », qui ont pu être très blessantes et destructrices pour les personnes homosexuelles. Une prise de conscience s'est produite, dans la lutte contre les discriminations à laquelle appelle le pape François, par l'accueil inconditionnel, l'intégration et le discernement.

Des équipes diocésaines engagées dans cette voie ont donné des signes forts de visibilité, grâce à des flyers distribués dans des paroisses, une visibilité dans des annuaires diocésains ou sur des sites internet des diocèses indiquant explicitement que toute personne doit être accueillie et intégrée avant tout comme fils et fille de Dieu, quelle que soit son orientation sexuelle. Ces équipes mettent en place des groupes de parole, pour personnes homosexuelles ou parents ayant un enfant homosexuel, pour échanger sur ce qui se vit,

mieux se connaître et se soutenir les uns les autres. Des marches spirituelles d'un jour baptisées « chemins d'Emmaüs », sont mises en place à l'initiative du



diocèse de Nanterre, repris par plusieurs autres (Créteil, Orléans, Nantes...). Ces marches sont ouvertes à toute personne directement ou indirectement concernée par l'homosexualité, comme cela est clairement exprimé dans l'invitation. Marcher ensemble permet des rencontres en profondeur, dans un climat apaisé et serein.

Je reste lucide sur les résistances que cela rencontre, par exemple quand une auditrice lors d'une émission de radio est choquée par le fait que l'Évêque célébrant l'Eucharistie pour conclure une « Marche d'Emmaüs » va donner la communion à des personnes homosexuelles, ou lorsque des paroissiens s'opposent à ce qu'une femme vivant avec une femme anime les chants pour la messe, ou encore lorsqu'une étudiante ayant exprimé son homosexualité dans le cadre d'un groupe de parole de son aumônerie en est exclue... Je trouve ces

cas que j'ai observés très graves, mais en même temps ils restent marginaux. Il ne faut pas les exagérer, ils sont peu



nombreux et heureusement. Mais je peux témoigner que ces personnes exclues sont « démolies » pour souvent bien longtemps.

Je sais que ces sujets ont un retentissement politique. En période de crise, comme celle que nous traversons, il existe une tendance au repli sur soi, une peur du chômage, de la précarité, de l'étranger, de l'autre quel qu'il soit, et donc des personnes homosexuelles, alors que localement, sur le terrain, les choses le plus souvent se passent bien. La peur est mauvaise conseillère... Après les « Manifs pour tous », j'ai publié un livre ⁴ et j'ai été appelé à faire de nombreuses conférences publiques à travers la France. J'y ai rencontré cette peur chez certaines personnes, peur que leurs petits-enfants (car c'était souvent des grands parents) deviennent homosexuel-le-s parce qu'on en « parlerait trop ». Leurs interrogations étaient vraiment sincères par manque de connaissance, d'information. Une telle peur est difficile à raisonner. Le meilleur outil est de se parler, d'essayer de se rencontrer, de donner la parole à chacun dans un climat serein et apaisé, dégagé de toute idéologie religieuse ou politique pour peut-être faire tomber les peurs et les amalgames.

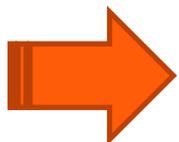
⁴BESSON (C), « Homosexuels catholiques, sortir de l'impasse », préface de V. MARGRON, Ed. de l'Atelier, 2013 ([lien](#)).

L'homophobie est aujourd'hui à un tournant dans notre société. Il y a et il y aura malheureusement toujours chez certaines personnes une peur viscérale de l'autre et une volonté de le-la discriminer. La loi a permis que cette homophobie recule. Le temps est venu de la

Il y a et il y aura malheureusement toujours chez certaines personnes une peur viscérale de l'autre et une volonté de le discriminer.

visibilité sereine des personnes homosexuelles et de leurs familles, tout simplement, sans avoir besoin

de spectaculaire, pour dire dans les communautés de croyant-e-s qu'on peut vivre heureux ainsi. On est dans ce temps-là, c'est très positif. Toutes ces initiatives d'inclusivité le montrent fortement, même si elles rencontrent quelques oppositions ici et là. Des cycles de formation se mettent place dans les diocèses à Poitiers, Orléans, Angoulême, Nantes... Tout cela est très prometteur. Ce levier pastoral est sans doute le meilleur moyen pour faire avancer la doctrine vers la réalité vécue par les chrétiens-ne-s. Ces initiatives dans les communautés chrétiennes et dans l'Eglise catholique peuvent faire changer le regard et changer la doctrine peu à peu, même s'il y a encore du boulot à faire... ■



Jean : pasteur - membre de D&J

Propos recueillis par Nicolas

D&J : Peux-tu te présenter et expliquer quelle place tient la spiritualité dans ta vie ?

Jean : Je m'appelle Jean, je travaille dans l'Eglise protestante d'Alsace-Lorraine, comme pasteur et musicien.

Ma vie spirituelle est centrale dans ma vie. Elle est fondamentale et omniprésente, non seulement parce que je suis pasteur, mais aussi parce que c'est pour moi le fondement de ma vie. C'est un grand bonheur d'avoir découvert la spiritualité, et aussi toutes sortes de

spiritualités. C'est quelque chose que je vis au quotidien, seul ou avec d'autres, et que je cherche à partager autour de moi.



J'ai toujours eu ce goût depuis très jeune. Dès mon adolescence, la spiritualité occupait une grande place dans ma vie. Ensuite, elle a évolué, au fil de rencontres, des communautés que j'ai fréquentées et des expériences que j'ai faites. Aujourd'hui encore, elle continue d'évoluer, et c'est assez extraordinaire, car ce chemin n'est jamais fini. J'ai fréquenté différents lieux et communautés, tant protestantes que catholiques d'ailleurs. La diversité des spiritualités que j'ai rencontrées m'a apporté énormément de choses, au niveau personnel dans ma relation à Dieu, comme au niveau de l'ouverture vers les autres, de la découverte de ce qu'est l'Eglise, non pas l'institution, mais profondément en tant que « corps » du Christ. J'ai toujours cherché à me

nourrir de ce qui pouvait être enrichissant chez l'autre. Je crois que chacun-e, chaque communauté, a un charisme, une particularité qui

La diversité des spiritualités que j'ai rencontrées m'a apporté énormément de choses, au niveau personnel dans ma relation à Dieu, comme au niveau de l'ouverture vers les autres.

peut nourrir l'autre. Et c'est en allant chacun-e au cœur de sa spécificité, au cœur de son charisme propre, qu'on arrivera à se rapprocher, comme les rayons d'une roue, plus on va vers le centre, plus les rayons se rapprochent.

Un moment fort de ma vie spirituelle a été, à 18 ans, quand je suis tombé gravement malade, paralysé du côté droit, et dans un état très faible que je n'ai jamais revécu, ne sachant pas si j'allais vivre ou mourir. En partant à l'hôpital, j'avais laissé ouverte la Bible que je lisais au verset d'Esaië 41-10 : « *Ne crains rien, car je suis avec toi. Ne promène pas des regards inquiets, car je suis ton Dieu. Je te fortifie. Je viens à ton secours. Je te soutiens de ma droite triomphante* ». Ma mère s'en est aperçue et me l'a apportée. Cette parole m'a accompagné durant les trois semaines de mon hospitalisation, où j'étais incapable de lire quoi que ce soit, mais cela je l'ai médité tout au long des journées de cette épreuve. Je me sentais porté par une paix profonde en moi. C'était une expérience spirituelle très forte. Des proches et des gens que je ne connaissais pas priaient pour mon



rétablissement pendant ce temps, et je me sentais porté par cet élan, cela a été une force immense.

D&J : Comment es-tu devenu pasteur ?

Jean : J'ai voulu devenir pasteur lorsque, deux ans avant cet épisode, pendant que j'étais au lycée en classe de 1ère, j'ai ressenti un appel de Dieu au fond de moi. C'est difficile à expliquer. Je vivais un réveil spirituel à travers le groupe biblique lycéen que je fréquentais et où je découvrais une relation à Dieu plus ouverte et responsable. Un jour, alors que j'étais seul chez moi, j'ai vécu une expérience de la présence

Il y a de vraies avancées et des signes manifestes : l'Eglise Protestante Unie de France (EPUdF) a ouvert en mai 2015 la bénédiction de mariage aux couples de même sexe.

de Dieu que je n'avais jamais vécue, qui m'a rempli d'une joie et d'un bonheur incroyables. Mes études de théologie ont été une réponse

irraisonnée, imprévue, une promesse que j'ai faite à Dieu à ce moment-là. J'étais en même temps étudiant au conservatoire de musique et pensais en faire mon métier. Au fil des mois, mon fort attrait pour la musique a provoqué une profonde crise personnelle à cause de la promesse que j'avais faite à Dieu. C'était devenu une obsession. Mais je ne pouvais pas revenir sur ma promesse.

Un soir, alors que je ne pensais qu'à cela - c'était une véritable torture - j'ai eu l'intuition qu'une réponse me serait donnée à travers un livret biblique que je lisais chaque jour, intitulé « Dieu parle encore » de Mère Basilea. J'étais sûr que Dieu avait une parole pour moi, qui allait éclairer mon questionnement. Et le verset du jour se trouvait dans Kohelet (L'Ecclésiaste) : « Si tu as fait un vœu à l'Eternel, hâte-toi de l'accomplir, car Dieu n'est pas favorable aux insensés ». Il était clair que Dieu attendait de moi que je redise mon « oui » à la théologie. Et plus tard je suis devenu pasteur. Mais je n'ai jamais abandonné la musique qui est aujourd'hui la deuxième corde à mon arc. Par la grâce de Dieu, il m'est donné de pouvoir le servir à travers la Parole et la musique.

D&J : Comment vis-tu ta spiritualité et ton homosexualité ?

Jean : J'ai vécu de longues années ma spiritualité dans le renoncement à mon homosexualité, parce que les personnes qui m'ont enseigné et



qui nourrissaient ma spiritualité auraient considéré cela comme quelque chose d'inconcevable, de vivre les deux. De par mon éducation, je portais un jugement négatif et je n'ai pas accepté

mon orientation pendant très longtemps. Différents éléments ont

fait que cela a évolué. D'abord, il m'était impossible de me défaire de quelque chose qui était ma propre identité, malgré toutes les prières et les luttes intérieures contre mon attirance. Ensuite, j'ai fait une psychothérapie qui m'a aidé à m'accepter tel que je suis. C'est finalement elle qui a été le déclencheur pour sortir de la culpabilité. David & Jonathan a joué un rôle important pour moi. J'y ai trouvé un lieu où je rencontrais d'autres personnes qui vivaient cette recherche des deux aspects de leur vie, spiritualité et homosexualité. Cela m'a fait du bien car jusque-là je n'avais jamais pu rencontrer des personnes qui vivent les deux.



Aujourd'hui je pense qu'il est plus facile de conjuguer cette double réalité, cela se passe mieux en général. Cependant, tout dépend des personnes. Certaines n'ont pas évolué. Mais il y a de vraies avancées et des signes manifestes : l'Eglise Protestante Unie de France (EPUdF) a ouvert en mai 2015 la bénédiction de mariage aux couples de même sexe. C'est extrêmement fort qu'une Eglise en France fasse ce pas en



**EGLISE PROTESTANTE
UNIE DE FRANCE**
communions luthérienne et réformée

avant. Je dirais que cela donne de l'aplomb, il y aura un avant et un après, même si dans mon Eglise en Alsace ce n'est pas encore le cas.

Au niveau personnel, je vis plus ou moins ouvertement ce que je suis, mais pas comme une militance. Dans ma dernière paroisse, la relation avec mon compagnon était connue. Nous étions totalement acceptés et appréciés, nous étions les bienvenus dans les manifestations, et souvent invités ensemble chez les paroissiens. Et lorsqu'il est décédé en 2012, l'enterrement religieux a eu lieu dans cette paroisse où beaucoup de membres étaient présents. Dans ma paroisse actuelle, le conseil presbytéral est au courant et m'accepte aussi, ainsi que mon nouveau compagnon, sans problème.

D&J : Comment se passe l'accueil des personnes LGBT dans ton Eglise ?

Jean : Je ne suis pas très optimiste sur la volonté de mon Eglise à accepter la bénédiction de mariage pour les couples de même sexe. Cela m'attriste. Il y a la peur des divisions, des conflits. Je suis triste de ce manque de courage. Je parle de ce sujet avec d'autres pasteurs, et je crois que le corps pastoral en majorité est favorable à la bénédiction. Mais ce sont des paroissiens – minoritaires – qui

freinent, et aussi pour une part les instances dirigeantes de l'Eglise qui ont peur de s'engager et de prendre position.

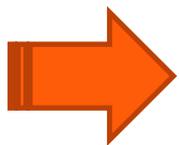
L'EPUDF est dans une situation différente. Le vote s'est déroulé à une écrasante majorité de l'instance décisionnelle, ce que certains ont critiqué car cela ne reflétait pas forcément l'avis de la base. Je n'oublierai jamais ce moment : lors de ce week-end où a eu lieu le vote, j'étais en retraite avec le Carrefour des Chrétiens Inclusifs (*lien*), et l'un de nous a reçu un texto sur son téléphone annonçant la décision favorable. Nous nous sommes tou-te-s levé-e-s spontanément, nous avons chanté « Je louerai l'Eternel », nous avons

Aujourd'hui, accueillir des personnes homosexuelles dans nos communautés, je vois que cela se pratique. Quant à accueillir des personnes trans, je crois qu'il y a encore un long chemin à faire.

pleuré de joie, cela a été un moment extraordinaire qui me restera gravé dans ma mémoire.

Aujourd'hui, accueillir des personnes homosexuelles dans nos communautés, je vois que cela se pratique. Quant à accueillir des personnes trans, je crois qu'il y a encore un long chemin à faire. Il y a des homosexuel-le-s dans les communautés, qui y ont leur place, ne sont pas caché-e-s, peuvent prendre des responsabilités. Souvent ce n'est même pas connu officiellement. Notre Eglise ne cherche pas vraiment à les accueillir *spécialement*, car elle se pense inclusive.

Ce qui me tient à cœur aujourd'hui - et c'était inconcevable au départ - c'est mon bonheur de vivre ma spiritualité et mon affectivité dans la réconciliation. Je suis heureux de pouvoir le partager, à travers cet entretien, pour que d'autres puissent aussi y arriver, ou simplement devenir un peu plus tolérant-e-s. Je crois vraiment que ce frein n'a pas lieu d'être, ne devrait pas exister, pour personne. Car ce qui me semble important pour un-e chrétien-ne, homosexuel-le ou hétérosexuel-le, c'est d'être sanctifié-e sous le regard de Dieu. ■



Anthony (co-président de D&J)

Propos recueillis par Fabrice

D&J : Qui es-tu ?

Anthony : J'ai 32 ans, je suis professeur d'histoire géographie en région parisienne, où je vis avec mon compagnon Jérémy.

Je viens de la campagne, d'un milieu populaire. Jusqu'à mes cinq ans, mon père était exploitant agricole dans le Puy-de-Dôme. Comme beaucoup d'autres exploitations faisant de l'élevage en Auvergne à cette période, la ferme de mon père a fait faillite. Nous sommes alors partis en Bourgogne, où mon père était employé

communal, « cantonnier » comme l'on dit, et ma mère préparatrice en pharmacie.

D&J : En quoi cela a influencé ton regard sur ce que tu vis ?

Anthony : Le départ de la ferme et de l'Auvergne a été dur pour ma famille. Cela m'a toujours rendu à la fois anxieux et curieux des rapports sociaux, de comment les gens vivent ? Pourquoi on ne peut pas vivre de son travail (car mon père travaillait énormément) ? Que font les gens pour vivre ? Comment vit-on à la campagne ? Qu'est ce qui marche économiquement ou pas ? Cela m'a amené à être plus sensible aux rapports sociaux.

En même temps, je veux parler de cette époque sans pathos. Je tire de cette époque beaucoup de choses positives. J'étais extrêmement libre durant mon enfance et mon adolescence. Mes parents ne m'ont jamais poussé à faire des études, ou interdit de regarder la télé ou de sortir. Cela m'a rendu assez autonome : de se prendre en charge, de faire des études parce que l'on trouve cela intéressant.

Comme j'étais homosexuel, je n'étais pas en accord avec les valeurs dominantes qui m'entouraient : les mobylettes, le sport, les blagues grivoises, l'alcool à l'adolescence. Soyons honnêtes, je n'ai jamais totalement appartenu au monde des hommes des milieux populaires. Je n'étais pas comme mon frère...J'étais intello à l'école mais n'ai jamais été la tête de turc.

A 17 ans je suis venu à Paris pour faire des études. C'était un autre milieu social que je découvrais. Mais c'était une rencontre positive avec des personnes qui font des études littéraires partagent un goût pour la littérature, l'histoire ou les sciences sociales. C'était une forme de libération quelque part : je partageais enfin des choses avec des gens de mon âge.

La difficulté actuelle est, adulte, de garder un lien avec le milieu de

mon enfance et de ne pas renier mes origines car je n'en ai pas honte. Je dois avouer qu'en étant professeur au lycée dans le Val-de-Marne, cela m'aide à avancer là-dessus : j'ai retrouvé parmi les élèves des enfants d'employés et



A l'adolescence, comme j'étais en décalage avec le monde des garçons de mon âge, je me reconnaissais beaucoup plus dans le monde de la religion. J'ai traversé toute mon adolescence avec l'idée diffuse que j'en ferais un peu ma vie.

avec moi.

D&J : Tu retrouves cette mixité sociale dans l'associatif ?

Anthony : À David & Jonathan, il y a un idéal de mixité sociale (même si elle est plus faible à Paris et plus forte dans les groupes de province) et c'est une force à défendre. Quand on fait de l'associatif, on récupère parfois des personnes qui ont des difficultés particulières, qui sont hors « milieu » LGBT, on trouve des gens du « vrai » monde (et pas forcément le cover-boy du magazine Têtu même s'il serait, bien entendu, le bienvenu).

D&J : Quel a été ton parcours spirituel ?

Anthony : Mes parents, bien que catholiques, n'étaient pas du tout pratiquants, mais ont tenu à nous donner une éducation religieuse. Ils nous ont baptisé et envoyé-e-s dans une école catholique.

J'ai eu une éducation religieuse : j'allais à la messe, j'ai suivi le catéchisme, fais ma confirmation et ma profession de foi, j'allais au pèlerinage à Lourdes. Ma grand-mère d'Auvergne était très religieuse et pratiquante. Elle avait un catholicisme paysan à l'ancienne, pas très intellectuel. Cela lui a probablement donné une grande force de caractère alors qu'elle a eu une vie difficile. Elle est restée un modèle pour moi.

A l'adolescence, comme j'étais en décalage avec le monde des garçons de mon âge, je me reconnaissais beaucoup plus dans le monde de la religion (parler en public, réfléchir, etc.). J'ai traversé toute mon adolescence avec l'idée

d'ouvriers. Cela fait le lien entre toutes les études que j'ai faites et le monde de mon enfance/adolescence. Quelque part, je suis à ma place : je fais le lien entre leur monde et celui de l'école, comme moi, jeune et ado, j'ai rencontré des profs qui ont fait la même chose

diffuse que j'en ferais un peu ma vie.

Arrivé à Paris pour mes études, j'ai découvert un catholicisme bourgeois, étouffant et conformiste. J'ai alors pris mes distances.

A partir de 2005, suite à son élection, le pape Benoît XVI a eu beaucoup de propos très critiques sur l'homosexualité et la modernité en général, je suis alors devenu catho critique. Cela m'a amené à beaucoup réfléchir sur l'Eglise et la théologie morale, et à me dire que le catholicisme pouvait

amener autre chose s'il retrouvait ses intuitions de Vatican II et s'il laissait la place à des gens d'ouverture.

Je suis plus intellectuel que spirituel, et m'intéresse plus à ce qu'est la religion historiquement ou théologiquement, qu'à pratiquer la méditation ou la prière de manière très active, même si j'aime bien le recueillement et la liturgie, le chant.

Plus je grandis, plus je pense qu'il y a du spirituel qui n'est pas forcément contenu dans le religieux. Beaucoup de personnes font des choses qui

peuvent être pleinement spirituelles, même si pour elles c'est de l'ordre du laïc.

David & Jonathan n'est pas un mouvement d'Eglise, mais beaucoup de ses pratiques peuvent être spirituelles. Par exemple, dans un

groupe de parole : parler de soi et de sa vie, prendre du recul sur sa propre expérience, essayer de comprendre sa place dans sa famille, dans l'environnement, dans le monde relève pour moi d'une démarche spirituelle. Cela permet de prendre conscience que l'on est lié aux autres, que l'on s'enracine dans une histoire, que l'on est en chemin vers un quelque part qui nous échappe.

Certaines personnes LGBT, qui ont une démarche spirituelle, deviennent anti religieuses à force d'entendre les horreurs de certains hommes d'Eglise. Il est triste que les Eglises historiques défendent une seule façon de croire en Dieu, une seule façon de célébrer la messe, une seule façon de faire une morale chrétienne, et ne voient pas que des personnes à côté peuvent avoir une démarche spirituelle. Je vois plutôt le christianisme comme une énorme tradition



Photo : parti socialiste



culturelle, un réservoir formidable d'expériences, qui peut aider à avancer et à se sentir mieux dans sa propre vie.

S'il y a aujourd'hui un tel engouement pour le yoga ou pour des philosophies bouddhistes, je ne pense pas que ce soit un effet de mode, car des personnes en recherche y trouvent une porte d'entrée pour mieux vivre grâce au spirituel. Il ne faut pas le rejeter car c'est « anti-chrétien » : il faut être aussi capable de se décentrer et se dire que ces familles spirituelles et ces pratiques ont quelque chose à nous dire de notre condition humaine.

D&J : L'homosexualité a-t-elle été pour toi un frein à ton parcours catholique ?

J'ai toujours eu l'intuition que l'homosexualité est une chance pour la spiritualité, car cela fait vivre l'expérience de la marginalité.

Anthony : Je n'ai jamais trop eu de scrupules religieux vis-à-vis de l'homosexualité.

Plus jeune, j'ai trouvé autre chose dans l'Eglise car se trouvaient autour

de moi des personnes assez ouvertes : une sœur Ursuline de l'Yonne pour qui mon homosexualité n'avait jamais été un problème, à l'Ecole normale supérieure où j'étais assez proche d'un Dominicain de Lyon très ouvert.

J'ai très mal ressenti certains textes sur l'homosexualité de la part de Benoît XVI ou de Rome lors des débats sur le mariage pour tou-te-s. En même temps, j'ai toujours eu l'intuition que le clergé catholique est profondément homosensible et en même temps refuse l'homosexualité. Des amis prêtres m'ont aidé à discerner et à avancer. Ils disaient, de manière souvent peu explicite, que l'on peut vivre son homosexualité, et que parfois c'est une réalité qu'eux-mêmes n'avaient pas eu la chance de vivre.

J'ai également toujours eu l'intuition que l'homosexualité est une chance pour la spiritualité, car cela fait vivre l'expérience de la marginalité. Cela amène à nous poser probablement plus de questions. Ainsi j'ai rencontré beaucoup de personnes LGBT dans le milieu des sciences sociales.

L'expérience de la violence, du rejet suite au coming-out, en particulier pour les jeunes LGBT, peut induire des questions spirituelles sur l'existence et peut amener à ce que des chrétiens appelleraient une sorte de grâce.

D&J : En même temps, ton parcours d'homme gay chrétien, et d'intellectuel, t'a amené à faire une thèse sur le genre, à prendre des responsabilités à D&J.

Anthony : Si je vois quelque chose que je considère comme anormal, j'ai envie de faire des choses.



Les études de genre m'ont permis d'avancer sur des questions que je me posais : pourquoi les femmes et les hommes sont comme cela ?



Pourquoi les homo/hétérosexuel-le-s sont comme cela ? Le côté intellectuel ne suffit pas : au moment du mariage pour tou-te-s et des débats autour de la soi-disant « théorie du genre », j'ai milité à D&J et en même temps j'écrivais sur mon blog, dans les magazines Témoignage chrétien, Golias, etc.

Je m'engage aussi, à l'association Femmes Hommes Droits et libertés dans les Églises et la société (FHEDLES) sur la place des femmes dans l'Eglise catholique et la question, que je trouve loin d'être anecdotique, des ministères ouverts aux femmes.

La figure du Christ est ce qui me passionne le plus dans la Bible. Jésus se retrouve toujours devant les autorités religieuses (les Pharisiens, le Grand Prêtre, etc.). Il n'est jamais en accord avec elles. C'est une expérience de la marginalité. En même temps, je ne suis pas d'un tempérament anarchiste ou libertaire, c'est donc quelque chose qui me coûte car je suis plutôt loyaliste, de base, envers l'ordre social et les institutions... C'est un vrai appel.

L'expérience de la violence, du rejet suite au coming-out, en particulier pour les jeunes LGBT, peut induire des questions spirituelles sur l'existence et peut amener à ce que des chrétiens appelleraient une sorte de grâce.

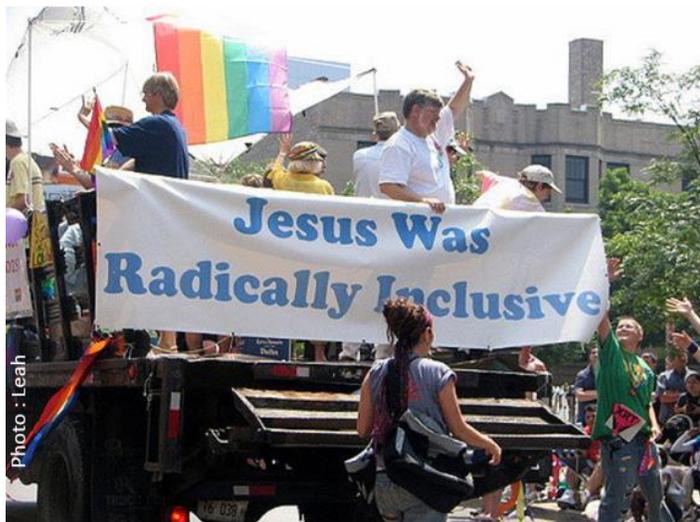
Si on est chrétien, il faut se mettre dans cet inconfort de la foi, mettre en accord sa conscience et ses actes. Aujourd'hui, par exemple, le pape François appelle à aider les pauvres et les réfugiés, à sortir du confort de sa paroisse. C'est formidable ce qu'il ose faire.

C'est pour moi le sens de ma prise de responsabilité à David & Jonathan, faire des choses collectivement. C'est aussi pour moi le sens d'être professeur et d'aider des enfants dans un quartier difficile.

D&J : Pour toi, c'est cela l'inclusivité ?

Anthony : L'accueil est parfois connoté par de la tolérance et de la compassion : cela donne l'impression d'un bourgeois de la Conférence Saint-Vincent de Paul ou d'une dame patronnesse qui vont donner des brioches aux handicapé-e-s, aux pauvres et aux homosexuel-le-s que l'on a placé-e-s en bout de table.

Dans l'inclusivité, il y a l'idée que tout le monde doit se décentrer. Il n'y a plus de centre et de



JESUS FUT RADICALEMENT INCLUSIF

périphérie (il n'y a plus de dame patronnesse et plus de clochard). Tout le monde a sa place par défaut et doit faire des choses avec les autres.

C'est inconfortable car il faut prendre en compte tout le monde : les plus pauvres, les plus riches, pas uniquement les hommes gays, mais aussi les femmes lesbiennes... Cela induit d'interroger en permanence nos évidences. C'est un idéal d'action.

D&J : Comment D&J peut être plus inclusive ?

Anthony : Le milieu des hommes gays trentenaires parisiens, aisés, souvent beaux, en recherche affective et sexuelle, me renvoie une image que je n'aime pas même si elle peut me fasciner. Dur pour moi de ne pas être peiné parce qu'ils ne sont pas sensibles à ce que peuvent vivre des personnes plus âgées, des femmes, etc. Parfois, l'homosexualité amène à des replis, que je peux comprendre, mais que je ne veux pas cautionner.

A D&J, il y a des vieux, des jeunes, des gens parfois un peu hors cadres, blessés de la vie, d'autres qui vont bien, des femmes, des trans, etc. D&J m'a fait prendre conscience de la diversité. Il faut accepter de ne pas trouver ce que l'on recherche mais de se laisser surprendre. Il y a là quelque chose de beau et d'inclusif.

D&J Qu'est-ce qu'être LGBT peut dire au monde actuel ?

Anthony : Etre LGBT amène à avoir, plus que d'autres, la capacité à saisir la vulnérabilité de l'être : par l'expérience du rejet, de la mise à distance que l'on connaît dans son enfance et son adolescence. Nous devrions nous servir de cette compréhension que la société peut être violente et peut rejeter des personnes.

Nous vivons dans une période de montée du racisme et de la xénophobie, nous devons être capables, en tant que groupe minoritaire, de ressentir la condition d'autres minorités.

Toutefois, en tant que personnes LGBT, nous baignons aussi dans des mouvements d'opinion. Il y a par exemple une poussée de l'homonationalisme avec des homosexuel-le-s qui associent le monde arabo-musulman à une violence anti-LGBT, et ne voient pas sa diversité. C'est un vrai défi à relever sans être dupes sur les toutes sources d'homophobie, même les religieuses...

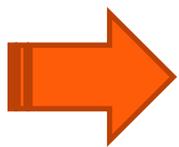
Il y a actuellement un mouvement dans nos sociétés de repli sur nos valeurs, nos traditions, nos identités, en nous protégeant par un discours martial et patriotique. Cela peut se comprendre par le refus d'une modernité parfois agressive, d'une certaine forme de mondialisation économique, ou de l'insécurité que peut générer le monde actuel. Je n'ai pas la solution, et n'ai pas à donner de leçon, mais le rejet de l'autre ne peut pas être une réponse sur le temps long. Contrairement à ce qu'affirment les populistes prompts à traquer le « politiquement correct », il faut bien du courage pour défendre les droits humains, la lutte contre les discriminations, la construction de la paix, la solidarité entre les peuples, etc. J'en fais tous les jours l'expérience dans la salle de classe !

L'expérience de nombre de personnes LGBT d'avoir été rejeté-e-s devrait permettre de prendre conscience de ce que signifie le rejet de l'autre et qu'il n'est pas humainement acceptable. S'il y a actuellement une vague de rejet des migrant-e-s ou le monde arabo-musulman, demain ce sera peut-être contre les personnes LGBT ou contre d'autres minorités. Nous ne devons pas désolidariser les combats.

L'expérience de nombre de personnes LGBT d'avoir été rejeté-e-s devrait permettre de prendre conscience de ce que signifie le rejet de l'autre et qu'il n'est pas humainement acceptable. S'il y a actuellement une vague de rejet des migrant-e-s ou le monde arabo-musulman, demain ce sera peut-être contre les personnes LGBT ou contre

d'autres minorités. Nous ne devons pas désolidariser les combats. ■





Loan

Propos recueillis par Dominique

Pour me présenter, je dirais que je suis une personne qui a foi en Dieu depuis très longtemps, et qui vivait cela tout d'abord de manière solitaire. Dès le départ, j'étais une personne contemplative, introvertie, qui tisse ses liens pour écouter, qui a fait vocation de psychothérapeute spirituel, quelqu'un qui a une conception naturelle de « l'au-d'ici » (et non de l'au-delà), comme une eau vive qui coule. J'ai toujours eu cette nature contemplative, spirituelle et philosophique de la vie. Très tôt, on me mettait dans un endroit, je ne bougeais plus et j'observais, comme un petit bouddha. A l'école, je me suis orientée vers quelque chose de l'ordre de recevoir et de donner un enseignement, mais en fait, je me suis formée sur le tas, comme la musique par exemple. Pour paraphraser Saint-Augustin, « aime et fais ce que tu veux ».

On m'a donné un prénom androgyne, Claude, et j'ai un visage asiatique car ma mère était vietnamienne. J'ai toujours vécu ce sentiment de ne pas être dans les bonnes cases, au bon endroit, avec les bonnes étiquettes. Dans mon enfance, les moqueries étaient liées à mon visage de « jaune ». Mon père étant militaire de carrière, j'ai vécu dans différents pays et différentes villes. Ce côté itinérant parle déjà d'un décalage, de langues, d'habitudes, d'études, de culture, de milieu, et parfois on se perd. Mais petit à petit, c'est devenu un mode de vie. J'ai pris conscience qu'il n'existe qu'une seule « race » humaine, qui s'adapte dans chaque endroit. Cela m'a appris à avoir une vision beaucoup plus universelle des choses.

Et ainsi, je suis très contente aujourd'hui en tant que femme transgenre française d'avoir choisi Loan comme prénom, qui est un prénom vietnamien qui signifie « oiseau messager » ou « phénix qui renaît de ses cendres ». Si je n'ai pas gardé Claude comme prénom, c'est parce que dans l'association transidentitaire dans laquelle je suis rentrée il y a huit ans, il y avait déjà plusieurs Claude. J'avais besoin de me différencier, parce que j'ai porté durant 52 ans de vie d'homme un prénom qui était Claude. Ma mère m'a expliqué qu'elle a choisi ce prénom parce que mon père, après la guerre

d'Indochine, est parti pour la guerre d'Algérie, et qu'elle ne savait pas s'il allait revenir. Celui qui lui donnait des nouvelles était un militaire qui s'appelait Claude.



Des années après, quand j'ai décidé de faire mon coming out de personne trans en 2010 parce que je n'en pouvais plus de vivre une vie d'homme qui ne me correspondait pas, je suis passée à la télévision dans un documentaire tourné à l'occasion de la décision prise en France de ne plus considérer la transidentité comme une maladie mentale. J'avais été mariée avec une femme et nous avons eu

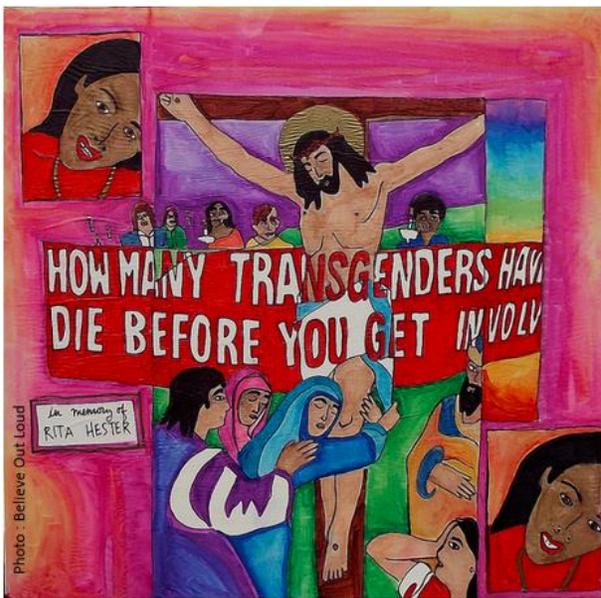
trois enfants. L'aîné a accepté, mais les deux suivants m'ont dit : « *de toute façon tu as toujours fait ce que tu voulais...* » J'ai pris cela pour un compliment !

Pour moi la spiritualité, c'est tout ce qui a trait au ciel, à l'esprit, à ce qui est invisible, au-delà de ce qui est physique.

Ma transidentité est venue nourrir ma spiritualité petit à petit, presque à mon insu.

Chez les pys on appelle cela l'inconscient. C'est cela qui m'intéresse. Avec mon côté chamane, je dirais qu'il s'agit d'une vibration, une énergie, autour de chaque personne. Une copine sophrologue à l'association m'a dit que j'avais une de ces auras incroyables ! Il y a une énergie invisible qui nous entoure, que les enfants et les animaux sentent. Mon côté bouddhiste me dira que tout est en interdépendance, en interrelation, l'intérieur et l'extérieur, les cinq sens... Notre conscience est notre sixième sens. Notre état d'esprit en est tributaire. Si je passe mon temps à me maudire ou à maudire les autres, ou si je vois tout ce qui va de travers autour de moi, cela occulte mes propres travers.

Je me suis posé des questions. J'ai fait des études paramédicales, je suis devenu infirmier à l'armée, j'ai été professeur d'arts martiaux, j'ai fait quantité de métiers, qui m'ont fait apprendre comment fonctionnait l'humain, pas que philosophiquement, ou spirituellement, mais aussi physiquement. Je crois que toute l'histoire du Christ est une histoire symbolique, un message d'amour et d'harmonie.



Combien de transgenres devront mourir avant que vous vous impliquiez ?

Ma transidentité est venue nourrir ma spiritualité petit à petit, presque à mon insu, je ne m'en suis pas rendu compte tout de suite. Pouvoir prier et être contemplatif, tout cela a profondément imprimé en moi dès l'enfance combien « Mère Nature » était mère veilleuse... Bienheureux celui qui garde son esprit d'enfance, qui s'émerveille du spectacle de la nature. A l'adolescence, j'avais envoyé balader tout cela : « Ni Dieu ni maître ! », je me suis fait moi-même. Je voulais vivre ma vie comme je voulais. Mais en fait, je ne savais pas qui j'étais, j'étais double, double culture, double être, tout était double. Désœuvré et paumé, je vivais de petits boulots, et avec les « paradis

Pour moi la spiritualité c'est le fond et la religion c'est la forme, car on a besoin de rituels, de se retrouver ensemble. La spiritualité, c'est une connexion intime avec ce que je sens dans mon âme.

artificiels », j'étais dans les idées noires, je ne savais pas ce que je voulais faire de ma vie.

Un soir, j'étais alors gardien d'une piscine, je broyais du noir, j'écrivais mes états d'âme sur un cahier, et soudain, j'ai écrit en

écriture automatique : « je veux être un guide spirituel ». Je me suis cru fou, et je me suis dit cela pendant vingt-cinq ans, j'ai fui cette idée. Je me suis caché à moi-même et aux autres, et c'est comme cela que ça a commencé. La transidentité n'était pas encore là. Je cherchais une femme et je voulais avoir des enfants, tout était calculé dans ma tête, mais ce n'était pas le désir du cœur. Je me suis mariée à l'église avec ma première épouse, on a eu des enfants, j'ai géré une entreprise, tout le monde était rassuré de me voir « raisonnable ». Mais dans ma libido, alors que j'aimais les filles, j'étais encore plus excitée quand je m'habillais en femme. Je me sentais coupable et honteuse, mais cela me faisait du bien. Et j'ai compris peu à peu qu'il n'y a pas de mal à se faire du bien. A un bal costumé, j'étais habillée en femme, et j'ai senti combien mon cœur et mon âme étaient troublés.

Pour moi la spiritualité c'est le fond et la religion c'est la forme, car on a besoin de rituels, de se retrouver ensemble. La spiritualité, c'est une connexion intime avec ce que je sens dans mon âme. Certains ont une spiritualité laïque, non religieuse. Moi j'ai besoin des deux, je



ne les oppose pas. La spiritualité m'a permis de comprendre ce que je ressentais profondément, et la religion m'a permis d'y mettre des formes. Je suis revenue vers Dieu il y a dix ans. J'avais besoin d'une expérience où le corps n'était pas nié mais honoré. Je me suis débattue avec l'opposition entre l'esprit et la chair qui existe dans le catholicisme. Avec ma seconde épouse, nous avons beaucoup fait pour notre paroisse, joué de la musique, animé la chorale... Mais en moi-même, je gardais ce



secret : je préfère être une femme. J'ai fini par le dire à ma femme, mais elle était tellement amoureuse qu'elle m'a dit qu'elle m'aimait tel que je suis. Mais après cela, comment le vivre ? Il s'agissait pour moi de connecter les différents éléments de ma personnalité entre eux. C'est ce besoin que j'ai souvent observé chez les gens qui viennent me voir comme psychothérapeute.

Dans l'inconscient collectif, on nous a fait croire qu'être un homme c'est être comme ceci et être une femme c'est être comme cela. J'ai commencé par être une

Je suis une personne transgenre parce que j'ai relié les deux facettes de l'être humain, créé par le Seigneur androgyne au départ.

militante interne avant d'être une militante externe. Je suis un peu des deux, homme et femme, bien que je sois « outé » par mes papiers d'identité. Je me suis adaptée en permanence pour survivre. Et c'est devenu un mode de vie, dans lequel ma spiritualité vient tous les jours interpellé l'autre sur les cadres de vie dans lesquels il/elle fonctionne. Quand j'ai participé à l'écriture du film « Une nouvelle amie » de François Ozon, je l'ai fait rire en lui disant qu'il vivait dans un monde binaire. Je suis une personne transgenre parce que j'ai relié les deux facettes de l'être humain, créé par le Seigneur androgyne au départ. Si vous voulez me retrouver, vous devez trouver votre nature androgyne originelle.

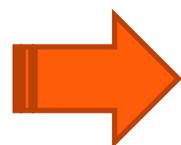
Je prie ou je médite une à deux heures par jour. Je relativise les soucis du quotidien, les peurs. Je trouve les côtés face et pile de Dieu. Son fils Jésus a pris une apparence d'homme parce qu'on ne l'aurait jamais écouté à l'époque s'il avait été une femme. Mais toutes ses manières de faire étaient féminines : il accueille, il ne donne pas de leçon, il ne domine pas, il va chercher le plus démuné, le plus faible, rejeté, condamné. Cette miséricorde-là, c'est la part féminine de son esprit qui s'exprime : « je suis venu vous apporter un message

d'amour mais vous n'en avez pas voulu, parce que vous continuez à vouloir dominer le monde avec votre côté masculin qui n'en fait qu'à sa tête».

J'aime être très provocatrice dans mon côté transgenre. Les gens voient en moi le côté chamane, mais j'aime surtout prier, à la Communion Béthanie par exemple, qui est très proche de la Communauté de Taizé. Frère Aloïs de Taizé nous a dit : « *il n'y a pas de technique pour prier, pour obtenir un silence intérieur. Si notre*



prière n'est que balbutiements, cela importe peu. Ne sommes-nous pas tous des pauvres de l'évangile ? Débrouille-toi comme tu veux pour prier, mais que ta prière soit ce que te dit ton cœur... » Alors bien sûr j'utilise des techniques qui me viennent du bouddhisme, mais c'est un langage universel que nous propose le Christ, qui n'appartient pas uniquement aux chrétiens. C'est le Dieu d'amour universel, il n'appartient à personne, il est là pour tous les êtres humains. ■



Jacques Mérienne (prêtre et artiste)

Propos recueillis par Dominique

D&J : Bonjour Jacques, peux-tu te présenter en deux mots ?

Jacques : Je suis un prêtre issu d'un milieu qui, non seulement n'est pas catho, mais qui est aussi très anticlérical. Donc cela a été une démarche d'indépendance par rapport à la famille, de préadolescence et d'adolescence qui m'a amené vers la foi. [...] J'ai fait du théâtre - que j'ai continué depuis ! - et je me suis fait des copains. Petit à petit je suis rentré dans le mouvement de l'Action Catholique de l'Enfance, qui s'appelait encore les « Cœurs Vaillants », et puis voilà ! J'ai senti, je ne saurais pas dire comment, une sensibilité, un appel, à partir de ce que je percevais de l'Évangile. Mais c'était en réaction à la manière dont la foi était prêchée par les curés. Les Cercles de Persévérance après le caté, pour les lycéens, c'était déjà tout un programme, c'est-à-dire qu'après ta communion, tu « persévères », comme si tu étais déjà une exception, une difficulté, déjà un combat. J'étais alors très heurté par



l'enseignement très conservateur, très rigide, surtout très moralisateur des prêtres. Ils nous présentaient un message qui était très séduisant, qui m'intéressait beaucoup, mais eux, la manière dont ils l'interprétaient, je trouvais cela révoltant. Donc une recherche de mon côté, d'approfondissement de l'Évangile, déjà à cette époque-là, qui désarçonnait un peu les responsables, les adultes, les curés. [...] Cela a été un parcours un peu chaotique, avec le fait que je me



sente différent, ressentant à l'époque mon homosexualité sans pouvoir l'identifier, car ni dans le milieu catho ni dans le milieu familial on ne pouvait t'aider à l'identifier. Je me sentais un peu

C'est par l'Action catholique que j'ai découvert l'Évangile.

« différent », mais différent de quoi ? Je me suis cherché une identité très individuellement. [...] J'ai développé une vie artistique, là aussi peut-être en réaction, essentiellement centrée sur le dessin. J'ai abandonné très vite la peinture. C'est le dessin, et puis la photographie, donc l'image, le travail sur l'image.

D&J : D'un côté les activités artistiques, et la poursuite d'une recherche biblique ?

Jacques : Je ne percevais pas cela. À l'époque on ne parlait pas de parcours biblique puisqu'on ne nous parlait pas de la Bible ! C'est plus tard par l'Action catholique que j'ai découvert l'Évangile. Une recherche humaine comme tout jeune de mon âge pouvait le faire, la foi en étant un élément au cœur. La vie artistique est fondamentale même encore aujourd'hui. Quand j'ai été au Séminaire, le Supérieur m'a proposé d'avoir une activité en dehors du Séminaire, ce qui était exceptionnel à l'époque, et j'ai fait une formation de cinéaste. Donc j'ai continué une formation très prenante en parallèle, s'il y avait un fil conducteur

dans ma formation, c'est ma vie d'artiste. L'artiste c'est quelqu'un de très social mais qui a en même temps une vie intérieure, très importante. Mais c'est quelqu'un qui est seul. Il y a toujours cette dualité : être seul, et aller vers les autres, exprimer des choses de soi aux autres. Je peux dire aujourd'hui que ma spiritualité est en fait une extension de ma démarche artistique. Je n'ai pas eu une révélation spirituelle en soi. Je ne suis pas un contemplatif, je suis un actif.



D&J : Pour toi qu'est-ce que la spiritualité ?

Jacques : C'est la création d'un langage et qui permet la création de ta personnalité, tout ce que tu es, la découverte. Je vais jusqu'à la création de soi, j'ai trouvé cela dans l'Evangile, c'est-à-dire des hommes et des femmes qui sont capables de se donner une identité, par leur vie intérieure. [...]

D&J : Cette sensibilité à l'homosexualité, qui n'a pas eu de lieu pour s'exprimer, ni en famille, ni dans l'Eglise, fait partie de ton identité ?

Jacques : Je l'ai identifié très tard parce qu'à mon époque ni l'éducation nationale ni les patronages catho n'étaient mixtes. J'ai fait toutes mes études, y compris le lycée, en milieu masculin, jusqu'aux classes Prépa. En classe prépa, il n'y avait que deux filles sur quarante. Donc c'était un milieu complètement masculin. La question de l'homosexualité pour moi s'est posée très tardivement. Je voyais bien que mes copains étaient attirés par les filles, et que moi j'étais attiré par eux. Mais cela ne posait pas de problème, dans la mesure où le flirt n'existait pas dans le milieu où j'étais, et que nous vivions dans un milieu masculin. Je pense qu'un lycéen aujourd'hui doit avoir à chercher ce qu'il est et son identité, beaucoup plus tôt qu'à ma génération.

D&J : Est-ce que pour toi il y a un enjeu dans le lien spiritualité et homosexualité ?

Jacques : Non, c'est-à-dire que ce que je retiens du débat de la société actuelle sur la question, c'est le tabou de l'homosexualité. Je me suis toujours posé cette question-là quand même, pourquoi par exemple dans ma famille nous n'en a jamais parlé. Il est évident que ma famille est au courant mais il n'y a jamais eu un mot échangé là-dessus. C'est un déni complet, cela est aussi générationnel.

D&J : Mais dans la construction de ton identité et de ce que tu es, il a fallu que tu dépasses ce déni ?

Jacques : La première fois que j'ai été confronté à cela, est quand je suis tombé amoureux. Cette relation, cette crise névrotique qui est

de tomber amoureux, a forcément mis les points sur les « i ». J'ai pris un gros « poing dans la gueule », psychologiquement et aussi malheureusement physiquement parce que le garçon n'a pas apprécié. Quand il a découvert que j'allais plus loin que l'amitié, il n'a pas supporté, mais paradoxalement il est devenu plus tard metteur en scène, directeur d'un théâtre comme moi ! [...]

Je ne perçois pas que ce soit dans l'Evangile qu'il y ait la difficulté, donc quelqu'un qui est homo, qui vit ce qu'il vit, même consciemment et pratiquement, n'a aucune difficulté dans l'Evangile. L'Evangile n'aborde pas ces questions-là, ce qui est logique puisqu'à l'époque ce n'était pas une question. Le tabou de l'homosexualité, dans la forme terrible qu'il a maintenant, est quand même très récent dans notre civilisation. Dans la Bible, le fameux péché de Sodome, c'est le refus de l'immigré. Ce n'est pas ce que l'on appelle maintenant

J'ai découvert une autre Eglise, une Eglise super motivée au service des jeunes, une Eglise libre et libérante.

la sodomie ; cela n'a aucun rapport. L'Eglise a complètement adopté ce tabou de l'homosexualité, et en a fait dans le catéchisme,

comment ils disent cela... une perversion ! Mais cela, c'est le problème de l'Eglise, ce n'est pas le problème des homosexuels, ils ne sont pas pervers. Par contre l'Eglise a besoin qu'ils soient pervers. Alors c'est là-dessus que j'ai creusé, dès l'époque de mon adolescence, j'ai compris que c'est l'Eglise qui était perverse. Je voyais bien que le curé nous faisait des sermons ultra moraux : [...] si vous vous masturbez, vous irez en enfer [...]. Je savais bien que c'était une hypocrisie, que la perversion était du côté de l'Eglise et de l'institution, et pas de mon côté. J'en ai eu la conviction constamment. Et c'est pour cela que j'ai pu m'engager, y compris à devenir responsable de l'île de France de l'Action Catholique de l'enfance. Dans cet engagement, j'ai découvert une autre Eglise, une Eglise super motivée au service des jeunes, une Eglise libre et libérante. Donc l'Action Catholique a été pour moi la vraie Eglise, mais pas celle de mon quartier dont j'ai découvert toute l'hypocrisie. [...]



Il y a une espèce de double injonction : on accepte les homos, personnellement, ce sont des personnes humaines, on ne les rejette pas, mais ce qu'ils vivent c'est une perversion. Pour moi, la perversion ne peut pas être du côté de ceux à qui on s'adresse mais du côté de ceux qui donnent cette injonction, c'est-à-dire de l'institution ecclésiale [...]. Ce n'est pas

parce qu'ils sont chrétiens qu'ils sont anti homo, c'est parce qu'ils sont de civilisation occidentale.

D&J : Donc pour toi ce n'est pas en ces termes « homosexualité – spiritualité » qu'il y aurait un enjeu ?

Jacques : Non absolument pas. A mon entrée au Séminaire, je suis allé voir le Supérieur en lui disant : vous savez, j'ai quand même un doute parce que je suis homosexuel donc peut-être que je choisis la prêtrise

À la veille de mon ordination, je suis allé voir mon évêque et lui ai dit : je suis homosexuel, est-ce que cela vous pose problème ? Il m'a demandé : est-ce que tu as choisi le célibat ? Je lui ai dit : oui. Eh bien, m'a t'il dit, il n'y a pas de problème.

pour me protéger, pour avoir un statut social qui ne dévoile pas ce que je suis par ailleurs, parce que je serai célibataire et avec une vie chaste, et c'est

d'ailleurs ce que demande toujours l'Eglise aux prêtres. Alors il m'a dit : [...] si tu as un doute sur ta motivation, va voir un psy, pour t'aider à formuler cela. C'était très ouvert, tu vois, à l'époque. Je crois que cela ne serait plus possible aujourd'hui, je serais viré d'office. L'Eglise a régressé par rapport à cela. [...]

D&J : Mais c'était quand même un choix difficile pour toi j'imagine, de choisir le célibat ?

Jacques : Oui, c'était clair.

D&J : Après ce que tu avais pu expérimenter de l'amour, en tous cas de ce côté amoureux ?

Jacques : À l'époque, l'expérience de l'amour humain pour moi c'était être rejeté, mais j'ai connu après d'autres expériences amoureuses très fortes, plus ouvertes, et peut-être que si elles avaient marché, j'aurais quitté le sacerdoce pour une autre vie. Mais la question ne s'est jamais posée, parce que le choix profond pour moi, c'est le célibat. Il est clair qu'à l'adolescence j'ai choisi le célibat, c'est lumineux. C'est cela que j'ai choisi. Et c'est lié à ma vie artistique sans doute encore plus qu'à ma vie en Église. C'est en tant qu'artiste que j'ai choisi cela.

D&J : Si le choix du sacerdoce n'était pas un refuge pour toi, est-ce que le choix du célibat n'était pas un refuge ?

Jacques : Non, il était antérieur. Le choix du sacerdoce est venu à 18-20 ans, au moment où j'étais très engagé, cadre des mouvements d'Action catholique, dans un type d'Eglise qui me plaisait, et donc avec l'appel à aller plus loin, d'être aumônier. À l'époque de l'adolescence, à

14-15 ans, je me serais engagé plutôt dans une vie religieuse, pour vivre une solitude qui n'est pas une solitude de fermeture, mais une ouverture à un monde intérieur. [...]

D&J : Dans ta vie as-tu vécu des discriminations à cause de ton homosexualité ?

Jacques : J'avais une profession artistique dans laquelle la discrimination contre les homos n'existait pas. Quand tu travailles avec des danseurs et des chorégraphes, de toute façon beaucoup sont des homos. Donc la question ne se pose pas parce que ce n'est pas discriminant dans le boulot. Être homo ou pas homo, ne fait pas que tu dances mieux



ou moins bien. Alors par contre, j'ai été rattrapé, parce que la profession à Paris a été la première touchée par le Sida. Trois des chorégraphes avec qui je travaillais sont morts du sida. Des comédiens avec qui j'étais en répétition, ont été hospitalisés et sont décédés en un mois. À l'époque c'était assez foudroyant. C'est ainsi que je me suis retrouvé engagé dans un combat par rapport à l'homosexualité à Act Up.

D&J : As-tu ressenti de la discrimination de la part de l'Eglise institution ?

Jacques : Non. À la veille de mon ordination, je suis allé voir mon évêque et lui ai dit : je suis homosexuel, est-ce que cela vous pose problème ? Il m'a demandé : est-ce que tu as choisi le célibat ? Je lui ai dit : oui. Eh bien, m'a t'il dit, il n'y a pas de problème. Mon évêque a ordonné un homosexuel en le sachant, et qu'à l'époque c'était puni de prison, c'était avant la dépénalisation de l'homosexualité. Donc l'Eglise s'est engagée vis-à-vis de moi. Et quand je suis arrivé en paroisse, je l'ai dit à mes collègues et à toutes mes nominations, à l'équipe des prêtres. En arrivant à St Merry, j'ai dit à la communauté : je suis homosexuel, et je vis comme l'Eglise me le demande.

D&J : Et c'était important pour toi de le dire ?

Jacques : Oui, justement, pour ne pas vivre caché. Mais ne pas vivre non plus comme si c'était ma motivation pour faire ce que je fais. Je suis d'une génération qui recherchait la banalité : nous sommes des hommes comme tout le monde, en tout point. Mais c'est une illusion, on ne peut pas, ce n'est pas banal, puisque notre société ne le considère pas comme banal. C'est considéré comme pervers, cela ne peut pas être banal. On luttait contre cela, notre révolte était virulente. [...]



Dieu aime les gays



D&J : Et dans le monde LGBT, on parle d'inclusivité, qu'est-ce que tu en penses ?

Jacques : Pour moi, cela n'a pas de sens. Encore une fois, cela ne change rien par rapport à ce double lien que la société a par rapport aux homosexuels. C'est-à-dire qu'il y a des gens qui ont leur place

dans notre civilisation, dans la société française, tu peux être ministre et homosexuel, tu peux être maire de Paris et homosexuel, et en même temps, l'homosexualité c'est épouvantable ! On vit cela. Alors ce que cherchent les mouvements gays, c'est d'essayer d'éliminer cette espèce de contradiction. [...] Regarde la question du mariage pour tous. Le mariage va s'installer progressivement, va être admis. Mais l'homosexualité n'aura pas changé dans la mentalité collective. Tant mieux si cela devient possible mais il restera que la maman qui découvre que son-sa gamin-e est homosexuel-le va souffrir tout autant qu'il y a 30 ans.

J'ai découvert cela à Act Up. Pour moi, c'était un combat sans issue. Nous avons organisée une Gay Pride à l'époque sur l'Union Civile. Il fallait demander, exiger nos droits, mais cela ne changera rien de l'image de l'homosexualité. Donc il faut qu'on ait un rapport de force pour permettre aux homosexuels d'avoir leur place dans la société.

Mais on ne s'intègre pas avec un rapport de force ; on prend sa place mais on ne s'intègre pas. On ne

Il y a des homos au Front national. Et pour moi, cela montre bien la perversité de cette question, c'est-à-dire le mouvement politique le plus homophobe de France est dirigé par un homo.

fait pas changer l'opinion des gens. Donc j'ai été militant gay, mais sans espoir de changer la civilisation, simplement en faisant jouer le rapport de force pour que les malades du sida soient accueillis... C'était de la politique au sens propre du terme.

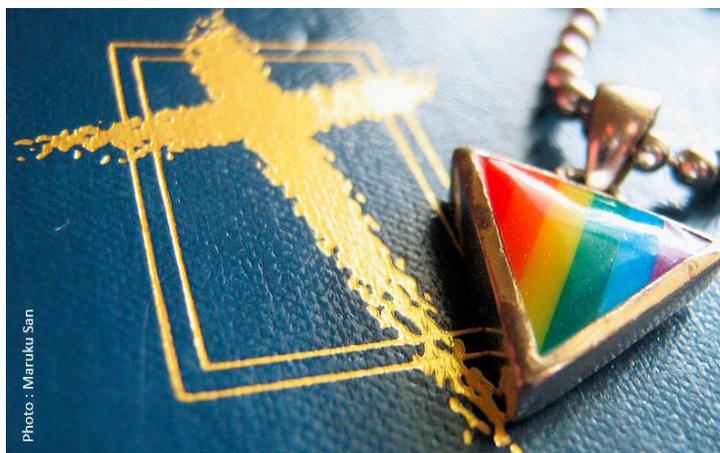
D&J : Ces thèmes sont-ils pour toi politiques ?

Jacques : Je viens de le dire, ce n'est que politique. Il y a des homos au Front national. Et pour moi, cela montre bien la perversité de cette question, c'est-à-dire le mouvement politique le plus homophobe de France est dirigé par un homo. [...] Cela révèle une structure profonde mais qui est liée à l'image que la société se fait d'elle-même. Et cela on ne peut pas le changer d'un coup parce qu'il faudrait changer la tête de tout le monde. Par contre, on peut établir un rapport de force politique. [...] La nouveauté pour moi, cela a été la

« Manif pour tous », la première fois qu'il y avait un mouvement équivalent au nôtre, un rapport de force explicite. Les politiques n'ont pas du tout saisi les enjeux ; cela est venu de la société civile.

D&J : Qu'elle est ta vie de prière ?

Jacques : Ma vie de prière, c'est la liturgie. Je ne prie pas en dehors. Par contre, je passe mon temps à méditer. Je passe des heures à me balader dans Paris. Alors si c'est une prière ou un processus de création, je serais bien incapable de le dire, mais pour moi c'est le même processus. Je ne pourrais pas avoir deux vies, vie de création et vie de prière. C'est pour cela que je ne suis pas religieux finalement.



J'étais trop artiste pour entrer dans un couvent. ■



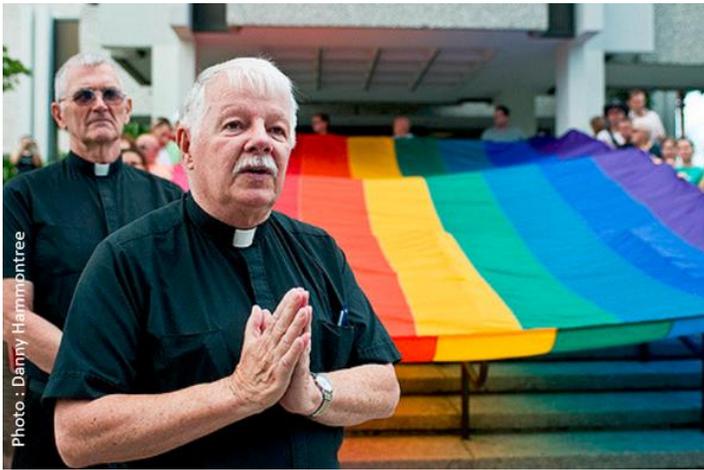
Bible et homophobie

Par Denis G (D&J)

On ne peut nier que la *Bible* contient des versets radicaux contre les rapports homosexuels et certains se refusent alors à tout sens critique. Dans les tentations au désert, il en est une où le diable cite les *Écritures* (en *Luc* 4,9-11). Manière de dire dès le début des *Évangiles* que l'on peut faire un mauvais usage de la *Bible*. C'est que notre rapport à la *Bible* peut conditionner notre lecture de la *Bible*. La *Bible* peut n'être qu'un paravent à nos idées ou idéologies comme avec le diable tentateur ou être considérée comme un "google

spirituel" qui donnerait la juste réponse à toute question d'aujourd'hui, y compris des questions dont les auteurs bibliques n'avaient pas la moindre connaissance ou pas les connaissances actuelles, comme pour l'homosexualité en tant





qu'orientation sexuelle et affective.

C'est que la *Bible* n'est pas un tout monolithique et dont l'ensemble serait intemporel. Elle n'est pas un livre tombé du Ciel. Si elle contient le commandement d'aimer son prochain comme soi-même, dans la *Bible* elle-même cette notion fait son chemin et ce n'est que bien plus tard, après la compilation finale de cette *Bible*, que l'esclavage sera pleinement condamné et que l'on considérera une égalité entre l'homme et la femme où celle-ci ne sera plus cantonnée à un rôle passif. Il a fallu du temps et il faut toujours du temps à l'homme pour qu'il comprenne ce qu'est d'aimer Dieu autant que d'aimer son prochain comme soi-même.

Quoi qu'il en soit, aucune Église ne peut se prévaloir du message et de la vie du Christ tels que présentés dans les quatre *évangiles* pour condamner, décrier ou du moins pour déconsidérer les homosexuel·les et leurs couples. Jésus est clairement montré comme quelqu'un qui accueille toute personne, donc même celles et ceux qui sont rejeté·e·s par les autres, y compris par ceux et celles qui prétendent parler au nom de Dieu.

Dans aucun des quatre *évangiles*, Jésus dit quelque chose sur l'homosexualité. Si l'homosexualité mettait en danger notre relation à Dieu ou aux autres, comme l'est le péché de toute puissance, ne serait-elle pas abordée par Jésus de façon frontale ? Mais puisque l'on peut faire un mauvais usage de la *Bible*, voici un rapide tour d'horizon concernant les textes utilisés contre l'homosexualité.

Le texte ci-dessous est une version "courte" d'un module de formation présenté à D&J

1) Sodome

L'histoire se trouve en *Genèse*, chapitre 19, versets 1 à 29. Certains lisent cette histoire de Sodome comme une condamnation de l'homosexualité, car ses habitants voulurent violer les messagers mais pas les filles de Loth. Sauf que ces habitants, ce qu'ils rejettent, ce sont les étrangers, et ils sont prêts non pas à une relation homosexuelle, mais au viol qui vise à déshumaniser l'autre. Au verset 9 nous lisons : « *Cet individu est venu en émigré et il fait le redresseur de torts ! Nous allons lui faire plus de mal qu'à eux* ». Sodome, c'est l'exemple totalement contraire aux traditions d'hospitalité ! Au lieu d'être hospitaliers, les habitants se montrent hostiles à l'extrême, en voulant violer des étrangers accueillis dans leur ville par... une personne d'origine étrangère.

Sodome, c'est l'exemple totalement contraire aux traditions d'hospitalité !

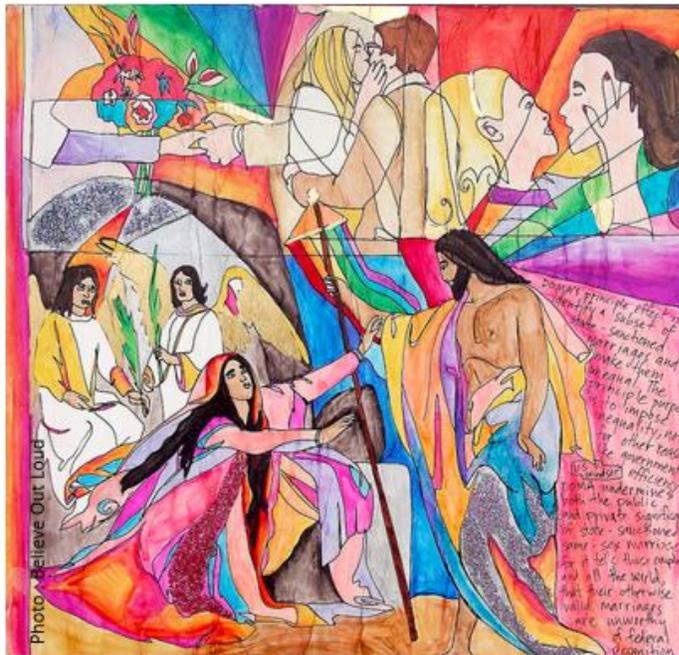
Ailleurs dans l'*Ancien Testament*, on trouve plusieurs mentions de

Sodome et aucune n'est une condamnation de l'homosexualité. Dans les paroles mêmes de Jésus (*Matthieu* 10,11-15), on retrouve cette idée du refus de l'hospitalité, ce refus de l'accueil de l'autre ou de sa parole, tel qu'il apparaît dans l'histoire de la *Genèse*.

2) Dans le Lévitique

Deux versets parlent d'actes homosexuels : « *Tu ne coucheras pas avec un mâle à coucherie de femme ; ce serait une abomination* ». (*Lv* 18,22) ; « *Quand un homme couche avec un mâle à coucherie de femme, ce qu'ils ont fait tous les deux est une abomination ; ils seront mis à mort, leur sang retombe sur eux* ». (*Lv* 20,13).

• Le *Lévitique* est un livre essentiellement juridique qui mêle justice sociale, pratiques religieuses, "réglementations culturelles" par exemple sur l'habillement. Il n'est pas moins déplorable pour ce livre de manger des fruits de mer ou de porter des vêtements tissés de types de fibres différents ! Le terme abomination (*tô évâh*) pourrait d'ailleurs être traduit par "contraire à nos coutumes religieuses". Il est intéressant de noter que dans le livre de l'*Exode* (8,21-22), on nous dit que ce qui était un rite cultuel pour les Hébreux, sacrifier béliers, boucs ou



taureaux, était une abomination pour les Égyptiens, qui considéraient ces animaux comme sacrés.

• Cette législation est pensée dans un contexte où il s'agissait pour le peuple d'Israël de ne pas faire comme les autres nations, où l'on pouvait pratiquer le sacrifice rituel du premier né ou la prostitution sacrée : « *Il y eut même des prostituées dans le pays, ils agirent selon toutes les abominations des nations que le Seigneur avait dépossédées devant les fils d'Israël* ». (cf. *Premier livre des rois 14,24*).

• Une autre facette de ce contexte concerne directement la sexualité. Elle s'inscrit ici dans un rapport particulier pur/impur (ce qui était considéré parfait/imparfait) avec tout ce qui est produit par le corps humain comme le sang ou le sperme. Le chapitre 15 du *Lévitique* fait d'ailleurs mention des "impuretés sexuelles" en commençant par les pertes séminales des hommes, puis par les règles des femmes ; comme si perdre ces fluides conduisait à perdre de la vie, à être dans l'imperfection. Or Jésus a renouvelé le rapport à la loi, ainsi que le rapport au pur et à l'impur. Il ne s'agit pas d'être dans une grande rigueur rituelle comme l'énonçait ce livre du *Lévitique*, mais il s'agit d'être dans l'intention intérieure, dans la pureté de cœur (*Matthieu 15,19-20*).

3) Dans les textes attribués à Paul

Jésus a renouvelé le rapport à la loi, ainsi que le rapport au pur et à l'impur.

En *1 Corinthiens 6,9 à 10* (et *1 Timothée 1,10* pour *arsenikotai*), il est question, en langue grecque, de *malakos* et d'*arsenikotai*. *Malakos* signifie textuellement "doux", "délicats". Il est souvent traduit par "efféminés". *Arsenikotai* signifie textuellement "mâle au lit". Il est souvent traduit par "pédérastes", "homosexuels" voire "sodomites" ; alors qu'il pourrait être traduit par "homme de mauvaise couche / de mauvaise vie". Le travail des traducteurs n'est pas toujours neutre...

Mais une condamnation de rapports homosexuels se retrouve clairement dans la lettre aux Romains 1,18-27 où on parle de « *rapports contre nature* ». On peut au moins constater que contrairement au *Lévitique*, les femmes ne sont pas omises ! Plus sérieusement, cette condamnation n'est pas juste une condamnation dans le sens où elle s'insère dans un discours théologique, Paul voulant démontrer que tous, non-juifs comme juifs



Manifestation homophobe – « Dieu hait les pédés »

Il ne faut pas non plus être dupe du rapport de Paul avec la sexualité et la relation conjugale. Il exprima clairement sa préférence pour le célibat (*1 Co 7,1-8.39-40*)



Homophobie = Suicide des jeunes

sont sous l'emprise du péché, embourbés dans le péché, et ont donc besoin du salut par le Christ. On peut également considérer que dans des villes où Paul a passé, il y avait des relations de dominations sexuelles et de la prostitution sur fond de religiosité, Paul parlant d'idolâtrie aux versets 21 à 23.

Il n'en reste pas moins qu'on voit transparaître l'argument de ce qui est ou serait « naturel », argument souvent utilisé et qui peut paraître comme un argument imparable. Sauf qu'il s'agit de savoir ce que l'on entend par "naturel". En effet, dans la *première lettre aux Corinthiens*, Paul considère qu'il n'est pas « naturel » pour un homme d'avoir les cheveux longs (*1 Co 11,14-15*) : Il s'agit ici de normes sociales, de coutumes établies par une société ou une communauté, tout comme dans le *Lévitique*. Et si on considère que ce qui est "contre-nature" serait d'aller à l'encontre de sa "propre nature", alors il est contre-nature pour une personne homosexuelle d'être en intimité conjugale avec une personne de l'autre sexe.

C'est que Paul n'a pas écrit à nous, il a écrit aux Romains, aux Corinthiens..., c'est-à-dire à des hommes et des femmes d'une

époque et d'une culture particulières. Paul a semé un Évangile qu'il a fait sien pour une part, mais qui le dépassait également (comme pour nous probablement !). S'il a bien vu qu'une vie en Christ appelle à vivre fraternellement, y compris entre maîtres et esclaves, il n'a pas été jusqu'à condamner explicitement l'esclavage au nom même de cette fraternité.

Il ne faut pas non plus être dupe du rapport de Paul avec la sexualité et la relation conjugale. Il exprima clairement sa préférence pour le célibat (*1 Co 7,1-8.39-40*)

et il a également une vision négative du mariage : Paul le limite par exemple à un moyen d'éviter de pécher pour celles et ceux qui ne maîtriseraient pas leur sexualité (1 Co 7,2.5.9). On peut constater que nos Églises ont, à notre époque du moins, plus de considération pour le mariage que ces propos de Paul ; propos qui sont pourtant dans cette Bible dont certains et certaines se servent pour dénigrer l'homosexualité... D'ailleurs, concernant le mariage, nos contradicteurs religieux préfèrent parfois invoquer Adam et Ève.

4) Adam et Ève utilisés contre l'homosexualité

Le récit de la *Genèse*, pour faire simple, c'est une histoire symbolique qui cherche à donner sens à la Création. Dans ce récit, il y a l'histoire assez connue du couple symbolique d'Adam (c'est-à-dire "celui-qui-est-issu-de-la-terre") et d'Ève (c'est-à-dire "la Vivante"). Certains y liront que le plan de Dieu, c'est la procréation, d'ailleurs n'est-il pas ordonné à Adam et

Pour les homosexuel-le-s aussi, il s'agit de quitter ses parents pour s'attacher à la personne que l'on aime et de devenir une seule chair.

Ève d'être féconds et de se multiplier (*Gn* 1,27-28) ? Sauf que ce couple symbolique d'Adam et Ève est béni et appelé à être fécond et à se multiplier dans le contexte de ce récit de la

Genèse, de la même manière que l'ont été les animaux aquatiques et les oiseaux (*Gn* 1,21-22) ; et de la même manière que Noé et ses fils (*Gn* 9,1) afin de repeupler cette création après le déluge (idem Noé et ses fils en *Gn* 9,7 ainsi que les animaux sortant de l'arche en *Gn* 8,16-17).

Quoi qu'il en soit, une chose est de mettre en avant le mariage hétérosexuel, une autre chose est de dénigrer les autres formes de conjugalité ou de famille. Car pour les homosexuel-le-s aussi, il s'agit de quitter ses parents pour s'attacher à la personne que l'on aime et de devenir une seule chair.

5) Le diable et l'homophobie

Nous avons commencé l'introduction de ce propos en parlant du diable qui utilise la Bible à ses propres fins, et nous terminons encore sur le diable dont les fondamentalistes n'hésitent pas à dire que les homosexuel-le-s sont sous son emprise.

Voici comment Jésus parle du diable, c'est-à-dire du mal en son essence (*Jn* 8,44) : « Vous, vous êtes de votre père, le diable, et vous voulez faire les désirs de votre père. Lui, il était

homicide dès le commencement ; il ne se tenait pas dans la vérité, parce qu'il n'y a pas de vérité en lui. Lorsqu'il dit le mensonge, il parle de ce qui lui est propre, car il est à la fois menteur et père du mensonge ».

Jésus parle de Dieu comme du Père céleste, comme étant son Père et notre Père. Mais il mentionne donc

également un autre père, le diable, qui est « *père du mensonge* ». Or le mensonge a les traits de la vérité pour pouvoir être son envers. Il y a donc deux "Pères" et la question est de savoir qui est le vrai et comment ne pas prendre le faux pour le vrai, puisque le faux est celui que nous pouvons être tentés de prendre pour le vrai.

Jésus donne un critère de discernement en précisant que le diable est « *homicide* » (*Jn* 8,44), et ailleurs que c'est à ses fruits que l'on reconnaît la qualité d'un arbre (*Lc* 6,43-44), « *car ce que dit la bouche, c'est ce qui déborde du cœur* » (*Lc* 6,45). Donc celui qu'on appelle du nom de « *Dieu* » peut plutôt mériter le nom de « *diable* » s'il produit en nous ou chez les autres plus de mort que de vie !

Concernant l'homosexualité, elle ne fait rien mourir chez la personne, ni dans les couples de même sexe (à la différence par exemple de la pédophilie, où l'enfant y meurt dans son rapport au corps et dans sa relation aux adultes). Par contre, l'homophobie où l'homosexualité est dénigrée, ce qui constitue une forme de mensonge, fait mourir : détestation de soi, rejet familial, exclusion sociale, insulte, coups...

Oui, le « *diable* » est bien « *père du mensonge* » et « *homicide* », y compris dans la lecture et l'usage que certain-e-s font de la Bible! ■



Photo : Dirlacia De Wet



Photo: Digger Dina



Recension : Pour un regard chrétien sur les études de genre

Par Nicolas

« *Penser avec le genre. Sociétés, corps, christianisme* » LEGRAND (H) et RAISON DU CLEUZIQU (Y) dir., Coll. « *Confrontations* », Ed. Artège Le Thielleux, 2016, 345 p.

Depuis quelques années, un fossé semble s'être creusé entre les catholiques et les chercheurs en sciences sociales qui étudient les questions de genre. A la suite des polémiques sur l'introduction de ces questions dans les manuels scolaires de sciences et vie de la terre puis sur l'expérimentation en milieu scolaire des ABCD de l'égalité entre les garçons et les filles, des voix catholiques ont dénoncé ce qu'elles considéraient comme une subversion idéologique, celle d'une « théorie du genre », ce qui a suscité en réaction des accusations d'obscurantisme. Ces postures se sont exacerbées ensuite pendant les débats sur le mariage pour

Le genre n'est pas la négation de la différence sexuelle, mais il permet de comprendre les interprétations qu'on en fait, de penser et décrire les processus d'identification, de les examiner et de les questionner.

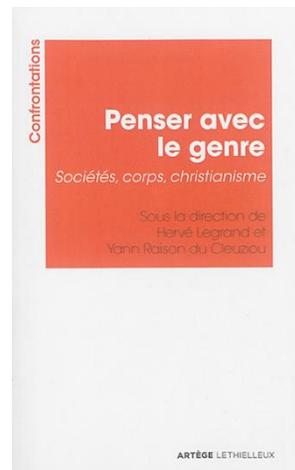
alors cherché à sortir de cette confrontation caricaturale et à réinstaurer les conditions d'un débat. Ce livre est issu de leurs travaux.

Leur pari a été de réunir dans un même ouvrage les voix de chercheurs en sciences sociales et celles de théologiens chrétiens, à partir de l'idée que le genre est un outil conceptuel dont il est plus intéressant et fécond de questionner les usages que de le rejeter en bloc. Dès lors, la pensée chrétienne peut retrouver la place qui est la sienne en contribuant à distinguer, dans les représentations des femmes et des hommes, ce qui est contingent et ce qui relève de registres plus fondamentaux.

Dès l'introduction, l'idée d'une « théorie du genre » unifiée est rejetée, par la reconnaissance de définitions et usages multiples, dont les origines anglo-saxonnes (« Gender ») sont rappelées. Les psychiatres étudient dès les années 1960 l'articulation entre l'appartenance biologique à un sexe et le sentiment subjectif d'identification à un sexe. Les sociologues montrent que les rôles masculins et féminins et leurs identités sociales varient selon les

époques et les cultures. Les historiens cherchent ensuite à comprendre comment les sociétés construisent un savoir sur la différenciation sexuelle et en font un instrument de pouvoir entre hommes et femmes. Puis les philosophes, telle Judith Butler, questionnent la dualité des genres masculin et féminin, dans une logique d'émancipation des assignations identitaires. Enfin de nos jours, retour à la biologie avec les études cliniques sur les corps nés intersexes et les cas d'échecs de réattribution sexuelle.

Le genre comme interprétation culturelle et sociale du sexe biologique, ou bien comme ensemble de représentations et de discours hiérarchisant les sexes, ou encore comme logique sociale assignant aux individus une identité et une sexualité en fonction de leur sexe, ou enfin un système d'oppression sur les personnes qu'exercerait une culture refusant toute critique ; ces différents usages de la notion de genre en révèlent à la fois l'ambivalence et la richesse. Le genre n'est pas la négation de la différence sexuelle, mais il permet de comprendre les interprétations qu'on en fait, de penser et décrire les processus d'identification, de les examiner et de les questionner. Il peut ainsi apparaître illusoire et artificiel de refuser de « penser le genre », plutôt que d'assumer les identités que l'on promeut, au nom des valeurs que l'on adopte après réflexion, et qui peuvent être des valeurs chrétiennes.



mariage pour tou-te-s, laissant aujourd'hui encore des traces profondes. Des intellectuels chrétiens ont



Les sciences sociales démontrent que nos identités de genre sont des constructions sociales, historiques, contingentes, mais cela ne signifie pas qu'il faut s'en passer, qu'elles ne sont pas légitimes. Reconnaître qu'il existe de multiples possibilités d'être conjoint ou parent ne signifie pas

qu'une société ne doit pas en promouvoir certaines et en exclure d'autres au nom des valeurs qu'elle se choisit. Les études de genre

permettent d'objectiver les ressorts de la construction de l'ordre social, mais libre à chacun-e de prendre ensuite telle ou telle position



à l'égard de cet ordre. Elles ouvrent ainsi le champ de la délibération philosophique et politique.

Pour les catholiques, la remise en cause des

fondements des identités sexuelles peut paraître une négation de la « nature », mais il peut être plus intéressant d'y voir l'occasion de discuter des valeurs que l'on veut donner ou non à la différence des sexes, afin de ne pas les perpétuer sans avoir examiné leur bien-fondé, notamment évangélique. C'est ce qu'illustrent par exemple les travaux sur la JOC et la JOCF d'Anthony Favier, actuel co-président de D&J. La contribution des catholiques a donc toute sa place dans la pensée sur la notion de genre et ses multiples usages.

Épître de Paul aux Galates : « il n'y a plus ni Juif ni Grec, il n'y a ni esclave ni homme libre, il n'y a ni homme ni femme, car vous tous ne faites qu'un dans le Christ Jésus ».

Du côté des sciences sociales, tout d'abord, le politologue Erik Neveu restitue les conditions de l'apparition du

concept de genre dans le paysage intellectuel contemporain, à partir de l'idée que pour la science, il n'existe pas de fondement naturel ou biologique d'une hiérarchie entre hommes et femmes, ou entre les formes socialement instituées qui définissent le féminin et le masculin. L'historienne Violaine Sébillotte-Cuchet rappelle que la sexualité grecque antique n'est pas organisée selon la différence des sexes, et que les catégories « universelles » de femme et homme n'y existent pas, au regard des statuts politiques et sociaux. L'anthropologue Pascale Bonnemère montre, à partir d'exemples de populations de Nouvelle-Guinée, que le genre peut être une modalité des relations sociales plutôt qu'une caractéristique de l'identité des personnes. La politologue Marion Paoletti analyse l'affirmation de la notion de genre dans la vie politique française récente. La biologiste Claire Brun nous révèle que chez l'être humain, les hormones sexuelles mettent en place des différences cérébrales, puis que l'environnement éducatif et culturel amplifie ces différences afin de forger une identité sexuée. L'anthropologue David Le Breton rappelle comment sa discipline en est venue à dénoncer les « éternels masculin et féminin » et comment l'affirmation de l'individu a changé la représentation du corps, qui ne détermine plus l'identité mais est à son service. Le philosophe Vincent Aubin interroge les notions de modernité et de rétrograde lorsqu'il s'agit de rapprocher les normes sociales du sexe biologique et alerte sur le

risque d'arbitraire. Les philosophes Jean-Yves Pierron et Michel Boyancé exposent les liens entre les études de genre et les débats sur la famille, et appellent à sortir du dualisme entre nature et culture pour pouvoir penser l'unité de l'humanité. Le philosophe Fabrizio Amerini rappelle qu'une métaphysique du genre est présente dans la pensée de Thomas d'Aquin dès le XIII^{ème} siècle.

Du côté des théologiens, Hervé Legrand, professeur à l'Institut catholique de Paris, à travers l'affirmation du concept de genre, voit

Il n'existe pas de fondement naturel ou biologique d'une hiérarchie entre hommes et femmes.

la question de l'androcentrisme (masculinisme) et de son déclin dans les sociétés de culture catholique. Il rappelle que dans ses

paroles et ses actes, Jésus reste étranger à l'androcentrisme de son époque, mais la réception de son Evangile dans les cultures androcentriques s'est traduite à la fois par une équivalence spirituelle et une subordination sociale entre les femmes et les hommes. Le statut des femmes dans le christianisme relève dès l'origine à la fois de la révélation et de la culture, ce que le concept de genre peut permettre de discerner. « *L'herméneutique du genre s'avère bénéfique pour la réflexion chrétienne, affirme-t-il, en montrant qu'un langage immédiatement symbolique (...) n'est pas forcément respectueux des personnes* ». Ainsi, la pensée chrétienne est en pleine évolution, non sans conflits, et à un rythme dont l'une des clés est la compréhension du genre. Pour Laurent Lemoine, enseignant de théologie morale de l'Université catholique d'Angers, la théologie chrétienne se situe à la fois dans et hors de son époque, ce qui, s'agissant de la notion de genre, signifie qu'elle ne peut ni tout miser sur la différence biologique des sexes, ni « *verser dans un tout-constructivisme socioculturel qui déterminerait à lui seul l'identité sexuelle que le sujet déciderait in fine de « choisir »* », ce qui ouvre

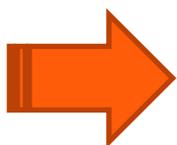
tout un champ d'interrogations fructueuses sur la place du corps, de l'unité de la personne, et de la communauté pour la pensée chrétienne. Pour Pierre Gibert, professeur à l'Université catholique de Lyon, les textes bibliques fourmillent de questionnements possibles sur la notion de genre, de la



Genèse à l'épître de Paul aux Galates : « *il n'y a plus ni Juif ni Grec, il n'y a ni esclave ni homme libre, il n'y a ni homme ni femme, car vous tous ne faites qu'un dans le Christ Jésus* ». ■

3 – L'homophobie

Les discriminations, en particulier envers les personnes LGBT, peuvent avoir des conséquences destructrices psychologiquement, voire physiquement. Sophie et C. témoignent.



C. – Etudiant – membre de D&J

Propos recueillis par Dominique

Je m'appelle C., je suis jeune étudiant en sciences politiques, et je m'intéresse tout particulièrement aux relations entre l'Église et les différentes revendications portées par les mouvements et les personnes LGBTQIA+. Cet intérêt provient en grande partie de ma propre histoire personnelle, et de la difficulté que j'ai pu avoir par le passé de réconcilier ma foi, et ma propre orientation affective et sexuelle. Je préfère employer le terme de foi plutôt que celui de spiritualité dont je ne sais guère quel sens lui donner. Est-ce dire de quelqu'un qu'il est spirituel, au sens où il aurait de l'esprit ? Est-ce par opposition à la matérialité ? Ou encore indiquer une quelconque affinité pour une quelconque forme de pensée, de philosophie, de chamanisme etc. ? La notion de spiritualité n'évoque rien pour moi, puisqu'elle ne me semble être qu'une vaste catégorie un peu fourre-tout. En revanche, la foi évoque tout autre chose : elle est comme une plaie qui jamais ne peut se refermer, une marque qui, une fois qu'on l'a reçue, ne nous ne quitte plus jamais.

Ma foi fut une foi perverse, malsaine, reposant non point sur l'espoir, la confiance, mais sur la crainte, la détestation de soi, et la « bien-pensance ».

relation avec Dieu tel que révélé en Jésus-Christ.

Mon rapport à Dieu, ma foi, n'a jamais été simple ou apaisé. Souvent, je dis que je suis « israélite » pour rendre compte de cette complexité, au sens premier d'Israël, « celui qui lutte avec Dieu ». L'image de la lutte est celle qui convient le mieux : souvent, j'ai voulu me débarrasser de Lui, le rejeter, parfois je L'ai haï, mais également souvent j'ai cherché refuge en Lui ; est-ce d'ailleurs un hasard si l'image de la lutte ressemble également à celle de l'étreinte ? Une seule chose demeure de tous ces revirements, le fait que jamais je

n'ai pu me séparer de Lui. Un prêtre auquel je dois beaucoup m'avait un jour dit qu'une fois qu'on était à Lui par le baptême et la communion, Il ne nous quittait plus jamais, parce que comme le dit Paul, nous ne nous appartenons plus à nous-mêmes. J'ai mis longtemps à le comprendre, et à le reconnaître.



Qui je suis, sans l'avoir jamais consciemment choisi, fut sans doute la principale cause de cette relation mouvementée, en même temps sans doute que sa base la plus solide, mais j'y reviendrai ultérieurement.

Pendant longtemps, je crois pouvoir le dire, ma foi fut une foi perverse, malsaine, reposant non point sur l'espoir, la confiance, mais sur la crainte, la détestation de soi, et la « bien-pensance », au sens de *self-righteousness*. Quand je parle de crainte, je parle bien évidemment de la crainte de l'Enfer. La crainte de mourir en état de péché mortel, pour le fait même d'avoir une relation, affective et sexuelle, réelle ou

fantasmée, était une crainte obsessionnelle. Crainte à laquelle il n'y avait nulle échappatoire, puisque rien dans une relation homosexuelle ne semble devoir trouver grâce aux yeux du dogme : pas même une relation affective chaste, puisque étant une disposition objectivement désordonnée, elle ne saurait être reconnue comme un véritable amour susceptible ne serait-ce que de s'épanouir dans l'abstinence.

L'application stricte du dogme me conduisait à réaliser parfois ce que l'Église entendait exactement combattre, un usage désordonné de la sexualité, tourné vers le seul plaisir sexuel, puisque toute relation affective était exclue. Et je me haïssais pour cela.

Il ne me restait plus qu'à me réprimer sans cesse, effort surhumain qui aboutissait régulièrement à des piques d'une sexualité malsaine. L'application stricte du dogme me conduisait à réaliser parfois ce que l'Église entendait exactement combattre, un usage désordonné de la



sexualité, tourné vers le seul plaisir sexuel, puisque toute relation affective était exclue. Et je me haïssais pour cela, et toute ma pratique religieuse n'était orientée que vers l'apaisement du courroux auquel je pensais m'exposer. Dieu n'était pas pour moi un Père aimant, mais



Photo : Philippe Leroyer

un tyran qu'il me fallait sans cesse apaiser ; tyran sadique de surcroît parce qu'il m'interdisait, et me punissait pour quelque chose que je n'ai jamais choisi d'être, que je voyais comme une tare, une malédiction dont je souhaitais me débarrasser. Bernanos parlait du sourire tranquille des saints ; je ne l'avais certes pas, seulement la

C'est justement une fois que j'ai compris que Jésus-Christ était le Dieu qui libère que j'ai pu commencer à réconcilier ma foi avec qui je suis.

mine contrite de celui qui souffre, et qui finit, comble du pharisaïsme, par penser que cette souffrance mue par la crainte le justifie, et qui en vient à

mépriser ceux incapables de se soumettre à une telle discipline.

Mais en même temps, mes prédispositions affectives et sexuelles ont sans doute constitué l'un des plus solides ressorts de ma foi, de ma foi en Jésus-Christ. Justement parce que je souffrais, justement parce que pour ce que j'étais, j'ai déjà été insulté, humilié, opprimé. J'ai grandi dans une région de France, le « 93 » (Seine-Saint-Denis), où l'homophobie est particulièrement présente, et j'ai dû endurer ce joug durant toute mon adolescence, c'est-à-dire à la période où l'on souffre déjà le plus, sans jamais pouvoir me confier à qui que ce soit, certainement pas à mes amis, et encore moins à ma famille. De cette époque, de cette expérience de vie dans un cadre global socialement difficile, j'ai gardé une profonde haine pour toutes les formes d'oppression, et une profonde empathie pour tous ceux, et toutes celles qui souffrent jour après jour. Dès lors, comment ne pas avoir espoir, ne pas avoir foi, en un Dieu qui non seulement est

Je pense que l'Église sans doute se trompe dans son enseignement.

celui qui intervient dans l'Histoire pour libérer son peuple, un peuple d'esclaves affranchis, mais qui va jusqu'à revêtir Lui-même la forme d'un esclave prêt à souffrir par et pour Son peuple ? Ma foi n'est pas le pari de croire en un Dieu quelconque, parce qu'il faut bien croire en quelque chose, mais le pari de croire en Jésus-Christ, le Dieu qui souffre et meurt pour nous libérer.

Et c'est justement une fois que j'ai compris que Jésus-Christ était le Dieu qui libère que j'ai pu commencer à réconcilier ma foi avec qui je suis. Il m'a fallu pour ça partir à l'étranger, après sans doute la pire année de ma vie, celle qui a vu la contradiction que je ressentais en moi s'intensifier le plus, lors des débats et manifestations concernant le mariage pour tous. C'est là vraiment que j'ai découvert pour la première fois les théologiens protestants Jacques Ellul et Karl Barth, ainsi que les théologiens de la libération, et notamment Gustavo Gutiérrez. C'est d'eux que j'ai retenu que Dieu nous libère de toutes les structures sociales qui nous oppriment, et nous conduisent au péché, et surtout d'Ellul et Barth, l'idée que la foi chrétienne n'est pas un moralisme, un code de conduite, mais une autonomie en Christ. Et de là

j'ai compris ce qu'était vraiment la foi : vivre en homme libéré des illusions et mensonges de ce monde, responsable, qui espère en Jésus-Christ avoir fait les choix et les actions dignes de Lui, sans jamais pouvoir être sûr que cela soit le cas, qui sait que ce n'est certainement pas le cas, mais qui espère en son pardon.

Les choix que j'ai faits m'ont conduit à m'éloigner de l'enseignement de l'Église en la matière, et je sais ne pas vivre en conformité avec ce que le dogme prescrit, mais je fais son choix en homme libéré par ma foi en Jésus-Christ, et qui vit dans cet espoir que décrivait L. Bloy :

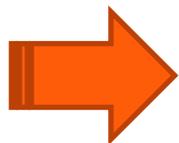
« j'en appelle de ta justice à ta gloire ! ». Et si je pense que l'Église sans doute se trompe dans son enseignement, et qu'elle doit réformer son discours, je ne pense pas qu'il faille se rebeller contre elle, soit en la quittant, soit en y militant comme on peut militer auprès de n'importe quelle organisation politique, parce que l'Église n'est pas n'importe quelle



Photo : Jasn

organisation politique ; au contraire, parce qu'elle est le corps de Celui en qui j'espère, j'espère en elle. Et surtout, je suis en accord plein

et entier avec ce que disait Bernanos : « l'Église n'a pas besoin de réformateurs, mais de saints ». ■



Sophie - membre de D&J

Propos recueillis par Fabrice

D&J : D'où viens-tu ?

Sophie : J'ai 58 ans et suis née dans une famille protestante réformée d'Ile-de-France. Mon père était fils de pasteur, professeur de lettres classiques puis proviseur, et ma mère de la bourgeoisie grenobloise.

J'étais l'aînée de quatre enfants dont le dernier avait treize ans de moins que moi. Je me suis sentie responsable d'eux très tôt. J'ai eu une enfance heureuse bien qu'assez silencieuse. J'ai aussi eu un



parcours de scoutisme assez traditionnel.

D&J : Quand as-tu découvert ton orientation affective ?

Sophie : J'ai commencé à éprouver des sentiments amoureux pour des filles à 12 ans. A 15 ans, j'ai eu alors ce que j'appellerais un veto

« Il n'y a que Jésus qui peut te guérir de ton mal homosexuel. »

de la part d'une cousine qui m'avait interdit d'être devant le feu de camp avec une amie. Plutôt garçonne j'ai toujours eu des amies attirées (en

sublimant mes amours, peut-on dire aujourd'hui) tout en « jouant » avec des garçons : pétards au fond d'un parc de lycée, foot, ping-pong, escalade... A ce sujet j'ai été très émue par les paroles, dans une émission récente, des « transgenres », car en fait je me suis toujours sentie un « mec » dans un corps de femme.

J'ai pu faire des études littéraires classiques à la Sorbonne, après un épisode douloureux : en hypokhâgne, à 19 ans, je suis tombée passionnément amoureuse d'une fille, qui m'a droguée, au L.S.D. et violée. Des hallucinations, des visions s'en sont suivies et j'ai passé trois semaines en hôpital psychiatrique où j'ai été enfermée, sans parole. Je n'ai pu poser ces mots sur ces événements que récemment.

Pendant un an, sous médicaments, (rechute hallucinatoire), j'ai traversé une période extrêmement difficile, car, étant amoureuse de cette fille, tout s'était embrouillé dans ma tête. Aidée par mes

parents (mon père m'a transmis l'amour des Belles Lettres et de la montagne) j'ai pu me rétablir, mais à l'époque je ne pouvais pas mettre des mots ou même me souvenir des faits. Il n'y a pas eu verbalisation, par exemple, avec des médecins. Cet épisode m'a marquée à vie.

Ma mère m'a dit, à ma sortie d'hôpital : « cette fille t'a droguée, tu n'es pas comme ça ! », sous-entendu « tu n'es pas lesbienne », j'ai ressenti cette parole comme un veto.

Je me suis réfugiée dans les études et dans le travail à l'Education nationale (avec des emplois de professeure et de conseillère d'éducation). Suivant ma lignée protestante, j'ai fait partie de la Fédé (étudiants), j'en ai de magnifiques souvenirs de rencontres (en particulier avec la fondatrice de la Cimade Madeleine Barot), et j'ai fait partie des « équipes de recherches bibliques » : camps Bible et montagne, organisés par d'éminents professeurs de la faculté de théologie de Paris (Olivier Abel par exemple, que j'ai toujours la joie de lire ou d'entendre) ; nous pratiquions l'analyse structurale, en vogue à l'époque, sur des textes bibliques, c'était passionnant ! avec en parallèle les randonnées ou le ski.

J'ai quand même vécu une histoire d'amour à 25 ans avec une jeune Anglaise. Elle n'assumait pas et me faisait culpabiliser, alors que je ne m'étais jamais sentie coupable d'aimer les femmes.

Durant cinq ans, j'ai fréquenté une Eglise réformée, un peu évangélique : la paroisse du

Luxembourg. Dans cette Eglise, une personne à qui je m'étais confiée m'a dit qu'« il n'y a que Jésus qui peut te guérir de ton mal homosexuel »...

Je me suis fiancée en 1988 à un jeune homme. Cela n'a pas marché et j'ai rompu mes fiançailles neuf mois plus tard. Ma mère m'avait aidée en me disant « tu ne vas pas te marier en pleurant. ».

Dans les années 90, une amie à laquelle je me suis confiée, a vu ma souffrance et m'a enfin dit : « tu es homosexuelle »

En 1994, j'ai fait une thérapie en analyse

transactionnelle. Cela m'a permis de comprendre qui j'étais et ce qui



m'était arrivé plus jeune, en demandant mon dossier médical de l'époque. Il m'a fallu beaucoup de temps pour sortir de la colère et



toute seule ! C'était une découverte de moi-même qui était magnifique.

La marche « Lesbian & Gay Pride » m'a aussi époustoufflée : voir arriver tout ce monde était extraordinaire pour moi.

J'ai rencontré très vite une copine avec qui j'ai été en couple. J'ai découvert la sexualité et nous avons eu un parcours de vie ensemble durant dix ans. Nous avons changé toutes les deux de travail et nous sommes parties dans la Drôme en 2002. Je pouvais dire qui j'étais... La libération du corps et celle de la parole vont ensemble !

D&J : Quel a été ton parcours spirituel à l'époque ?

Sophie : Mon amie et moi avons monté un groupe œcuménique dans le Haut Diois, avec un pasteur très ouvert. C'était passionnant. Nous prenions des thèmes, les personnes pouvaient s'exprimer sur quelque chose qui leur tenait à cœur. Par exemple, la projection du film « L'homme qui plantait des arbres » d'après Giono a donné lieu à une séance passionnante sur la création.

A D&J, j'ai été très impliquée dans le groupe protestants avec (sa responsable)

Je suis rentrée à D&J en décembre 1997. J'ai fêté mes 40 ans au week-end femmes et cela a été le plus beau jour de ma vie.

de la tristesse, comprendre mes émotions et ses sources. En particulier, de comprendre l'importance du système familial.

C'est pour moi une histoire d'« âme ». Je comprends maintenant que l'on ne vient pas de nulle part. Nous sommes reliés, et avons hérité de choses qui viennent de très loin. J'ai pratiqué différentes approches pour comprendre d'où je venais (le travail en « constellations familiales » et aujourd'hui en « mémoires cellulaires »).

D&J : Entre ton viol et ton arrivée à D&J, il s'est écoulé vingt ans...

Sophie : Durant ces vingt ans, je n'ai pas pu mettre de mot dessus. Même avec cette petite amie anglaise, je ne connaissais pas vraiment le terme « homosexuelle ».

C'est un terme que j'avais entendu de manière très négative lorsque mon oncle est décédé. La seule explication que l'on m'a donnée était « il était homosexuel ». Je n'ai pas pu verbaliser qui j'étais.

Pour moi, « le corps, l'Esprit et l'âme doivent être unis pour pouvoir avancer dans la vie ». Nous faisons partie d'un tout : l'Esprit est ce qui nous relie, c'est en cela qu'il est Saint. L'âme est pour moi plutôt une « affaire d'identité » : cela passe par la prise de conscience de qui on est vraiment, pour trouver sa place de femme libre, ici et maintenant.

Durant cette période je me suis faite moi-même (on pourrait aussi dire « fui » moi-même !), et ai en particulier beaucoup voyagé. J'ai aussi fait beaucoup de musique : piano et chant dans des chorales, mais ma date d'indépendance financière par rapport à mes parents a été tardive : 31 ans.

D&J : C'est alors que tu es venue à David & Jonathan ?

Sophie : Je suis rentrée à D&J en décembre 1997. J'ai fêté mes 40 ans au week-end femmes et cela a été le plus beau jour de ma vie. Je me sentais tout d'un coup avec des personnes qui avaient cette identité que je n'avais pas encore comprise durant si longtemps. Au cycle d'accueil de D&J, j'ai enfin pu parler, comprendre que je n'étais pas

Christine en 2002. J'ai participé avec elle à la re-fondation du groupe protestant de D&J. A l'époque nous lisions des auteurs, tels que Thomas Römer, qui écrivaient sur le thème « vivre son homosexualité et sa spiritualité ». Chaque année il y avait un week-end avec un thème à l'appui et des invités. C'était très enrichissant à chaque fois où nous pouvions être nous-mêmes et parler à « cœur ouvert ». Nous avons rencontré beaucoup de personnes. Cela m'a énormément aidée.

D&J : C'est alors que tu as rencontré ta compagne actuelle ?

Sophie : J'ai quitté la maison de ma première compagne car, en 2008, je suis tombée amoureuse d'une femme qui est cheffe de chœur. Cela a été une année très difficile pour elle, car son mari avait eu un AVC. Catholique, elle ne pouvait pas abandonner un homme malade. De plus, elle avait la charge de sa fille handicapée. Aujourd'hui sa situation familiale évolue et nous sommes toujours ensemble.

D&J : Ton parcours a-t-il fait évoluer le lien entre ta spiritualité et ton homosexualité ?



Sophie : La spiritualité n'est pas, pour moi, un terme protestant. La spiritualité est quelque chose de nouveau pour moi. Je la comprends comme « se relier à la source de vie qui est en moi, en gardant la mémoire de tous mes ancêtres ». Pour moi, « le corps, l'Esprit et l'âme doivent être unis pour pouvoir avancer dans la vie ». Nous faisons partie d'un tout ; l'Esprit est ce qui nous relie, c'est en cela qu'il est

Quand on est discriminé-e, on est touché-e dans notre âme.

Saint. L'âme est pour moi plutôt une « affaire d'identité » : cela passe par la prise

de conscience de qui on est vraiment, pour trouver sa place de femme libre, ici et maintenant.

Quand on est discriminé-e, on est touché-e dans notre âme. Au moment du mariage pour tou-te-s, j'ai diffusé un texte de Stéphane Lavignotte (*pasteur favorable à l'égalité des droits pour les personnes LGBT*). Des personnes évangéliques de ma paroisse m'ont demandé de me justifier d'être homosexuelle. Lors des débats sur la bénédiction des couples, elles ont déclaré à certains qu'en tant qu'homosexuelle, je ne pouvais pas faire partie du conseil presbytéral. Depuis, j'ai fait mon coming-out, et suis présidente du conseil presbytéral.



Grisette, ma meilleure soigneuse!

Je me suis aussi intéressée à d'autres spiritualités : bouddhisme, sagesse indienne. Il y a là des paroles de sagesse extraordinaires. Je suis par exemple abonnée au magazine « Sources - pour une vie reliée ». Cela donne une autre façon de

voir les choses pour trouver une paix intérieure.

Aujourd'hui je suis actrice dans la société, au service de la société. En tant que personne LGBT, nous sommes une ressource pour les autres, pour construire, pour être créateurs, et c'est en cela que ces thèmes sont politiques, car nous avons une richesse intérieure à faire connaître. Nous avons ce point en commun avec d'autres minorités. Par exemple, lorsque je regarde la fille de ma compagne, c'est un être lumineux dans son handicap. En même temps, elle dit « je suis trisomique, ce n'est pas pareil... », mais elle est ouverte, elle rit. Je suis très heureuse de pouvoir m'en occuper de temps en temps. C'est une ressource pour le monde d'être différent-e. Quand on arrive à être dans son unité, corps, âme, esprit, on peut être vraiment lumineux-se pour les autres.

Accepter le monde et les autres tels qu'ils-elles sont, c'est la base pour pouvoir vivre. Pour moi, il n'y a pas un grand Dieu barbu quelque part. Chacun-e a en soi une parcelle divine qui permet d'avancer dans la vie, de se relever, de ressusciter. Pour moi, la résurrection,

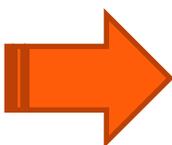
c'est tous les jours quand des personnes, qui n'étaient pas bien, mal ou en colère, se relèvent. Il nous faut d'abord vivre sur la terre ici et maintenant, pour faire du bien. ■



Photo : Anw

4 – Du côté d'autres spiritualités : Islam, judaïsme, bouddhisme

Différentes spiritualités imprègnent la vie des personnes interviewées. Face à cela, les discours ambigus voire homophobes de différentes institutions religieuses ont des conséquences parfois très dures sur la vie des personnes. Dans le même temps la réalité de ce qui se vit dans les communautés est très différente.



Islam - Yacine

Propos recueillis par Dominique

D&J : Bonjour Yacine, alors qui es-tu ?

Yacine : Je suis Yacine Belienouar. J'ai 25 ans. Je suis Kabyle de père, d'Algérie, Libanais de mère. Je suis étudiant chercheur à la Sorbonne, en 2^{ème} année de thèse, en socio linguistique. En même temps, je suis sous contrat à l'Unesco sur l'accès à l'éducation. Je



suis également assistant pédagogique dans un lycée de Paris, car ma thèse n'est pas financée.

Je faisais 165 kilos à l'époque. En Algérie, je cachais mon homosexualité derrière mon poids. J'étais la grosse vache, l'ami de tout le monde, l'asexué, le passe partout et j'avais un début de diabète. J'étais en obésité morbide, et là on m'a dit : tu vas mourir, on ne peut rien faire pour toi. Aujourd'hui, je suis à 92 kilos. Je fais beaucoup de sport. J'ai appris à manger.

Je suis arrivé en France à 18 ans, à Montpellier, pour faire une Licence en sciences du langage. J'ai eu accès à la Haute Ecole de Journalisme de Saint-Etienne. De là, j'ai intégré une thèse en socio linguistique à Paris à Sorbonne III. Pour mon master II en numérique, j'ai fait une application sur la langue des signes : « *Spread The Sign* » (diffuser les signes). Une association de sourds de Lyon puis une autre de Saint-Etienne se sont intéressées à ce petit projet. Et depuis, j'ai vendu cette application à une entreprise, aujourd'hui à New York. Je travaille aujourd'hui pour développer cette application en Inde. C'est important de respecter la culture de chaque personne. Un signe en

Algérie qui veut dire « mère », en France il veut dire « ami ». En Inde, ça sera encore différent.

D&J : Comment en es-tu arrivé là ?

Yacine : Quand j'étais petit, j'avais ma petite voisine sourde et muette qui est morte sous le coup d'un viol de son cousin. Elle est morte parce qu'on l'a violée. J'étais révolté. J'ai fait du garage de mes parents un lieu de rencontre pour les sourds et muets. J'avais 14 ans.

Quand j'étais petit, j'avais ma petite voisine sourde et muette qui est morte sous le coup d'un viol de son cousin. Elle est morte parce qu'on l'a violée. J'étais révolté. J'ai fait du garage de mes parents un lieu de rencontre pour les sourds et muets. J'avais 14 ans.

Puis, après toutes ces études j'ai voulu

travailler sur la verbalisation du *coming out*. J'ai pris un objet social en le mêlant à mon parcours de linguiste.

Au départ, à Montpellier, je n'avais personne. J'étais inscrit au CROUS. J'avais ma carte d'étudiant, mon visa. Parce qu'il y avait plus de doctorants que prévu, je me suis retrouvé sans domicile en arrivant. J'ai dormi à la fac. Dès que j'ai eu mon titre de séjour, j'ai travaillé.

Ensuite, je suis allé chez les Petits Frères des Pauvres comme bénévole. Car je pars du principe, c'est comme ça dans la culture arabe, là je ne parle pas de religion, je parle de ma culture, je pars du principe que par devoir, j'avais à remercier l'Etat français, le territoire qui m'a accueilli. Pour moi, c'était un devoir de donner de mon temps.



Je ne pouvais pas payer d'impôts, donc c'était un devoir de donner

de mon temps. J'aimais beaucoup m'occuper de mes mamies le dimanche, aller faire les courses. Notre culture, c'est de remercier l'autre.

J'ai donc travaillé aussi d'abord avec Alzheimer France, pour aider non pas les malades mais les aidants.

D&J : Qu'est-ce qu'est pour toi la spiritualité ?

Yacine : C'est large. C'est de trouver une stabilité entre ce que je suis et ce que je vis. C'est quand on trouve un équilibre entre ce qu'on est et ce qu'on vit. Quand on est homo, on se cherche. Tout ce qui vient de l'extérieur nous agresse, nous touche. On est vraiment influencé, blessé par tout ce qui vient de l'extérieur, contrairement à ce qu'on trouve en soi, quand on est bien, là. Alors ce qui vient de l'extérieur, de dehors ne nous touche plus forcément. Ça ne nous fait plus rien,

J'aimerais bien aider les gens qui sont comme moi, qui se cherchent, pour qu'ils ne se détruisent pas, pour qu'ils ne tombent pas dans la prostitution.

c'est quelque chose qu'on a dépassé. On est blindé. On se dit : Ouh, ça ne nous fait rien. Et ça c'est la force.

D&J : Est-ce que tu fais un lien entre spiritualité et

religion ?

Yacine : D'après moi, malheureusement, je ne trouve pas sa place. En fait, je me suis fait ma religion. Je suis chrétien-musulman, c'est ma religion en fait. Il y a du bon partout. Quand je fais du bien autour de moi, le bon Dieu est content. Faire ce qu'on peut, avec les moyens du bord. Avant j'étais très pieux. Avant la religion m'était imposée, aujourd'hui j'ai pris du recul. Aujourd'hui, je ne fais plus les choses pour suivre les traditions. Mais il y a quand même des restes. Par exemple, le fait que je ne mange pas de porc.

D&J : Et est-ce que tu fais un lien avec tes différents engagements ?

Yacine : Avec les Petits Frères des Pauvres j'aimais beaucoup, mais à l'époque, c'était par devoir. J'étais quand même fragile, j'étais en construction personnelle.

Avec Shams France, oui ça c'est une action. Je donne de mon temps, c'est du bénévolat, c'est du terrain. Je suis bénévole. J'aimerais bien que les gens, que les personnes maghrébines (Shams France, ce sont des gens du Maghreb, du Moyen Orient), j'aimerais bien qu'ils trouvent cet équilibre que moi peut-être je me suis trouvé, ma religion que je me suis faite. Même eux, pourquoi ne pas garder l'Islam s'ils sont musulmans et d'essayer de les aider à trouver un équilibre entre l'Islam qui est une religion à part entière et leur homosexualité.



Allah nous aime tous.

Ou le christianisme, parce qu'on a quelques Libanais, mais ils ont moins de problèmes. Avec ma famille, nous avons quitté l'Algérie pendant deux ans pour aller au Liban, à cause du FIS, les Frères musulmans. Ma mère était d'origine libanaise, chrétienne orthodoxe. Chez les chrétiens du Liban, j'ai vu plus d'ouverture. Chez les musulmans, il y a des contraintes, comme par rapport au mariage. Chez les musulmans, il faut rester entre nous, on ne peut pas se mélanger de la même manière. C'est plus fermé, on ne peut pas faire ce qu'on veut. Ce sont surtout les musulmans du Maghreb qui ont besoin d'aide.

Les personnes qui viennent à Shams France, j'aimerais les aider à mieux vivre. J'ai toujours la question du bon Dieu dans la tête. J'aimerais bien aider les gens qui sont comme moi, qui se cherchent, pour qu'ils ne se détruisent pas, pour qu'ils ne tombent pas dans la prostitution. Les personnes qui viennent, cherchent une stabilité, et veulent faire le lien entre leur homosexualité et la religion musulmane. Ils viennent chercher des réponses car ils se disent qu'on est musulman. Ils croient qu'on a trouvé. Ils veulent trouver les solutions. « Moi, je veux être spirituel », disent certains. Mais, en général, ils ne se voient pas en tant qu'homo, capable de faire la prière avec leur copain, et je leur

dis : « mais pourquoi ? » Je veux agir pour les musulmans qui souffrent. Ils ont ce problème de trouver la place de la religion dans leur vie. Et ils attendent que tu trouves une solution pour eux, et ils s'attachent à toi, car ils sont touchés par le parcours qui est le mien, quand je leur dis par exemple que ça va beaucoup mieux avec mes parents. Il y en a même qui tombent amoureux de moi en quelque sorte, parce qu'ils ne connaissent que moi, comme musulman.

J'aimerais aussi avoir des lesbiennes avec des voiles dans l'association. Une était voilée avant d'arriver ; elle était très engagée dans une mosquée ; elle a enlevé le voile pour rencontrer plus facilement une copine. Si elles sont croyantes, pourquoi se sentir obligée d'enlever son voile pour pouvoir vivre son homosexualité ?

D&J : Quels sont les enjeux selon toi entre spiritualité et homosexualité ?

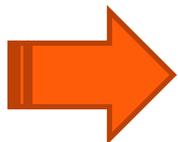


Yacine : A la différence des hétéros, chez les personnes LGBT, il faut d'abord se construire dans sa sexualité puis ensuite, que les personnes trouvent leur spiritualité. Les hétéros n'ont pas cette difficulté.

D&J : Et l'inclusivité, c'est quoi pour toi ?

Yacine : L'inclusivité, je l'ai rencontrée avec les associations LGBT, religieuses en fait. C'est pour moi rencontrer, accepter chacun, avec ses différences.

Trans, prostitué-e, tu aimes Dieu avec ta burka, tu rentres. Tu es le-la bienvenu-e. ■



Judaïsme : Alain Beit

Propos recueillis par Nicolas

Alain Beit est le président du Beit Haverim ([lien](#)), groupe juif gay et lesbien de France, qui fête cette année ses quarante ans d'existence. Interview par Nicolas.

D&J : Peux-tu te présenter ?

Alain : Pour présenter mon rôle dans l'association, je dirai que nous voulons simplement montrer qu'on peut concilier la foi et l'homosexualité, notamment vis-à-vis des instances communautaires juives, très conservatrices.

Mon rôle est en même temps de rassembler tous les gens de notre petite communauté, pour créer un

réseau d'entraide, soutenir, parler d'une voix unie et plus forte. Notre statut de double minorité nous permet également de lutter contre les LGBT-phobies dans la communauté juive et contre l'antisémitisme dans la communauté LGBT.

Mon parcours de vie est une vie classique d'hétéro jusqu'à l'âge de 34 ans, marié avec enfants. Mais au fur et à mesure, je me suis malheureusement rendu compte du fait que la vie que j'avais ne collait pas avec mes désirs les plus intimes. J'ai pris conscience de mon homosexualité, ce qui n'avait pas été le cas auparavant. Cela a été assez violent, ce fut une dure époque, marquée par la

rupture avec mon ex-femme, ma famille... J'ai été à la dérive et je suis arrivé il y a dix ans au Beit Haverim comme dans une oasis, un endroit où, pour la première fois, j'ai pu rencontrer des gens comme moi, qui vivaient de manière décomplexée, heureux. Cela m'a redonné l'espoir de vivre bien, tout en étant un peu différent de la norme, et cela m'a énormément aidé dans ma nouvelle vie. Pendant plusieurs années, j'ai fui les fonctions d'encadrement de l'association, j'étais un simple adhérent, et puis l'ancien président, Frank, m'a fait venir au conseil d'administration, qui m'a élu président il y a trois ans. Je ne regrette pas mon choix car cela me paraît normal de rendre au Beit Haverim ce qu'il m'avait donné à l'époque.



Mes enfants connaissent mon orientation sexuelle depuis le début de la séparation avec mon ex-femme. Cela est plus difficile depuis qu'ils sont adolescents car ils n'ont pas envie d'être catalogués

comme les enfants du président du Beit Haverim, même si ils soutiennent mes actions. A leur âge, on a alors envie de se fondre dans la masse, de ne pas être vu de manière différente de autres. Ils m'ont demandé d'être discret dans mes engagements associatifs, afin de ne pas les gêner dans leur scolarité en école religieuse. C'est pourquoi j'ai choisi de porter un pseudonyme quand je suis à l'association, pour les protéger et préserver mon

rôle de père, tout en me laissant la liberté de mes combats et engagements citoyens.

D&J : Comment vis-tu ta spiritualité ?

Chez les Juifs, tous les actes quotidiens sont empreints de spiritualité, du lever au coucher, avec la prière, l'alimentation kascher, le rythme du shabbat chaque semaine ... C'est une chose très intime, très mêlée à toute notre vie quotidienne, cela fait partie de nous.



Photo : Homo Erectus

Alain : La spiritualité m'accompagne depuis toujours, dans ma vie, elle est très présente. Chez les Juifs, tous les actes quotidiens sont empreints de spiritualité, du lever au coucher, avec la prière, l'alimentation kascher⁵, le rythme du shabbat chaque semaine⁶...C'est une chose très intime, très mêlée à toute notre vie quotidienne, cela fait partie de nous. C'est pourquoi cela me fait mal au cœur et cela fait souffrir beaucoup de gens lorsqu'au nom de cette spiritualité, les homosexuels sont rejetés, avec par exemple des citations du Lévitique, qui parle d'« abomination »

quand un homme couche avec un homme. Pour moi, il faut dépasser cela et ne pas se laisser enfermer dans des schémas

binaires, comme le font certains rabbins, qui veulent nous obliger à choisir entre notre orientation et notre spiritualité. Je refuse de choisir ! Les deux sont ancrés en moi ! J'essaie de les concilier au mieux, et d'ailleurs certains rabbins ont su réinterpréter les textes mal traduits du Lévitique et le terme « abomination »⁷. Tous les Juifs « pêchent » : moi, par mon homosexualité, d'autres ne mangent pas kascher ou ne respectent pas le shabbat, d'autres pratiquent la médisance, etc..., personne n'est exempt. Aujourd'hui, je suis à l'aise dans mes baskets ; mon judaïsme et mon homosexualité sont des facettes de mon identité, et n'entrent pas en opposition.

Concilier foi et homosexualité me rapproche de mes ami-e-s de David & Jonathan et de SHAMS-France (association LGBTQI des personnes maghrébines et moyen-orientales vivant en France), car leur façon de

J'ai fait un chemin énorme grâce à mon homosexualité, pour aller vers d'autres mouvements religieux juifs, de les accepter tels quels, sans préjugés.



combien de gens lorsqu'au nom de cette spiritualité, les homosexuels sont rejetés, avec par exemple des citations du Lévitique, qui parle d'« abomination »

combien de gens lorsqu'au nom de cette spiritualité, les homosexuels sont rejetés, avec par exemple des citations du Lévitique, qui parle d'« abomination »



Ma pratique spirituelle s'inscrit dans la tradition juive, mais avec certaines libertés : j'ai certaines pratiques mais je ne fais pas « tout »,

je mange kascher mais je peux manger végétarien dans un restaurant non kascher, je prie le matin avec mes tephillins⁹ et je respecte le shabbat et les fêtes religieuses, mais je ne me repose pas complètement le jour du shabbat... J'aime aller à la synagogue libérale CJL du rabbin Pauline Bebe à Paris, car j'y trouve une extraordinaire inclusivité, qui m'émeut et me fait me sentir bien, mieux que dans la synagogue consistoriale de mes parents. Cela me connecte avec Dieu et m'élève hors du matériel. Récemment, j'ai fait un voyage à New York

⁵ NDLR : La kashrout est le code alimentaire prescrit dans la culture juive. Elle regroupe des critères désignant les aliments comme permis ou non à la consommation, et des lois permettant de les préparer. Les aliments conformes sont dits kascher.

⁶ NDLR : Le shabbat est le jour de repos au septième jour de la semaine juive, le samedi, qui commence dès la tombée de la nuit du vendredi soir.

⁷ NDLR : la revue « Tenou'a – Atelier de pensée(s) juive(s) » du Mouvement juif libéral de France a publié à l'été 2015 dans son numéro 160, encore en vente en librairie, un remarquable dossier consacré à l'homosexualité dans le judaïsme, dont bien des aspects correspondent aux questionnements des Chrétiens sur ce même sujet. Dans son éditorial, le rabbin Delphine Horvilleur pose d'emblée la question du contexte pour évoquer le mot «

toeva » du Lévitique, souvent traduit par « abomination », afin de comprendre ce qui est condamné : c'est une pratique relative à un temps et à un lieu particulier (nous dirions plutôt aujourd'hui un tabou), et non pas un acte universellement contre-nature. Cela ouvre le champ à tous les débats possibles sur la place faite aux homosexuels dans les communautés juives. On pourrait ajouter : ou issues de la tradition biblique. Recension dans le n°4 de « Dossiers D&J » ([lien](#))

⁸ NDLR : voir la réaction de David & Jonathan ([lien](#))

⁹ NDLR : Les tephillins, appelés phylactères dans les sources chrétiennes, sont des objets de culte juifs, constitués de deux petits boîtiers cubiques comprenant des textes bibliques et attachés au bras et à la tête par des lanières de cuir

et suis allé dans une synagogue animée par des personnes LGBT : cela m'a fait basculer dans une étonnante situation, où la question de la conciliation entre spiritualité et homosexualité disparaît, la contrainte du choix entre les deux, qui s'imposait il y a trente ans, est dépassée.

D&J : Ta spiritualité a-t-elle évolué depuis que tu te sais homosexuel ?

Alain : Ma spiritualité a évolué dans ma nouvelle vie, car je me considérais auparavant dans un schéma classique, sans pluralisme, les Juifs libéraux n'étant alors pour moi pas des « vrais » Juifs. J'ai fait



un chemin énorme grâce à mon homosexualité, pour aller vers d'autres mouvements religieux juifs, de les accepter tels quels, sans préjugés. Ma

pratique n'a pas diminué depuis que je suis homo, et elle a même plutôt augmenté, comme par exemple au moment de la Bar Mitzvah de mon fils¹⁰.

Il est important aussi de rappeler qu'être Juif n'a pas seulement un sens religieux, cela a un sens culturel, parfois politique avec l'attachement à Israël.

Quand on est homosexuel, on ne peut pas se désintéresser de la cause des femmes.

Le Beit Haverim n'est pas une organisation religieuse, les activités non religieuses y ont

leur place, ainsi que les personnes non croyantes. L'accueil et l'ouverture y sont très larges, y compris aux personnes non juives ou hétérosexuelles, qui sont amies des Juifs LGBT.

Ma spiritualité a certainement aussi une influence sur ma vie amoureuse, que je vis dans une relation d'échange, j'ai besoin d'un lien personnel, d'un dialogue, même pour des aventures. Je suis tout le temps guidé par des idéaux et des valeurs venant en grande partie de mon judaïsme.

D&J : Comment cette prise de conscience a-t-elle influencé ton engagement, notamment associatif ?

Alain : Ma spiritualité et mon homosexualité me conduisent aussi à un questionnement sur les discriminations et les inégalités. Je prends plus part à la lutte contre le machisme et pour les droits des femmes, j'y fais plus attention car j'ai compris que les droits des femmes et ceux des personnes LGBT sont deux causes qui se ressemblent. Ne dit-on pas à propos d'un couple homo, « *qui fait l'homme ? Qui fait la femme ?* » avec un accent péjoratif sur cette seconde question,

Homophobie et sexisme sont liés, dès l'insulte.

comme si « *faire la femme* » était une chose vile. Homophobie et sexisme sont liés, dès l'insulte. Je suis

sensible à la cause des femmes, aussi en religion, puisque des rabbins considèrent que les femmes ne peuvent devenir rabbin, ou lire la Torah¹¹, ou même chanter en public, ou demander le divorce sans l'accord du mari. Quand on est homosexuel, on ne peut pas se désintéresser de la cause des femmes.

Le mot « *inclusif* » a du sens pour moi, c'est au cœur de mes préoccupations, car en tant que Juif, je suis forcément sensible au sort des minorités, d'autant plus que je fais également partie d'une minorité sexuelle. Je suis étonné des fois de voir que certains coreligionnaires n'ont rien à faire de nous, n'ont aucune empathie, ne veulent pas nous voir, nous mettent sous le tapis, tandis que

d'autres, qui sont hétéros, prennent parti pour nous et se révoltent avec nous. L'inclusion des minorités est un révélateur important du degré de civilisation d'une société. Après tout, il montre la capacité à ne pas rejeter les gens qui sont différents.

Le rapport à la norme peut être horriblement aliénant, comme l'illustre l'histoire du lit de Procuste¹². Les habitants de Sodome sont punis en raison de leur cruauté à l'égard des gens qui s'écartent de la norme et de leur refus de les accepter tels qu'ils sont. J'y vois un sens politique, celui du dialogue avec des



Photo : Pa x Ahimsa Gethien
Arrêtez - Homophobie Trans phobie Sexisme Racisme nous tuent !

¹⁰ NDLR : La Bar Mitzvah est la cérémonie célébrant la majorité religieuse acquise par les jeunes garçons juifs à 13 ans, dont l'équivalent féminin est la Bat Mitzvah.

¹¹ NDLR : La Torah est, dans la tradition juive, l'enseignement transmis par Moïse au travers de cinq livres : la Genèse, l'Exode, le Lévitique, les Nombres et le Deutéronome.

¹² NDLR : Dans la mythologie grecque, Procuste était un brigand qui contraignait les voyageurs à se jeter sur un lit ; il leur coupait les membres trop grands et qui dépassaient du lit ; et étirait les pieds de ceux qui étaient trop petits.

institutions et des dirigeants, religieux ou non, peu enclins à l'ouverture et auprès desquels il faut intervenir lorsque des actes graves sont commis contre les minorités, comme par exemple lors de l'affaire du rabbin Sitruk.

J'exerce une profession dans un milieu très cadré, fait de chiffres et de finances, mais j'ai trouvé dans la vie associative un lieu où je peux exercer ma créativité : au Beit Haverim, nous avons réalisé un calendrier juif LGBT, qui reprend des messages à chaque page sur l'homophobie, l'homoparentalité, les droits des femmes, le désir et la



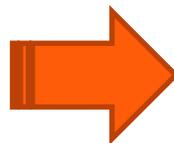
sexualité, ainsi qu'un vidéo clip sur une chanson pop, « *les reines de Pourim*¹³ », qui parle de

judaïsme et d'homosexualité avec humour. Cela permet d'être visibles, notamment auprès des jeunes, en leur montrant comment nous concilions les deux et en les encourageant à nous rejoindre. Je ressens aujourd'hui que le débat sur tout cela peut enfin se faire en pleine lumière et non plus en cachette comme il y a quarante ans.

Nous préparons pour nos quarante ans d'existence un shabbat interconfessionnel, avec D&J, des protestants, des musulmans..., à la synagogue CJL, et un livre sur notre histoire, avec de nombreux témoignages, de personnalités religieuses, associatives ou intellectuelles et différents éclairages sur notre double identité juive et LGBT, sur le mariage pour tous, l'homoparentalité, sur la lutte contre l'homophobie... Nous accueillons à Paris en septembre le Congrès mondial juif LGBT (*lien*). Et nous allons participer pour la première fois au Forum de la vie juive, le « Limoud » (*lien*), avec une conférence sur judaïsme et transidentité, afin de mieux nous faire connaître des communautés représentant le judaïsme en France.

L'implication associative est quelque chose qui me tient à cœur. Nos associations sont limitées par leurs moyens humains. Il est très important que leurs membres agissent, participent, bougent et deviennent acteurs de leur vie et de la société. Recruter des membres actifs devient difficile dans une société individualiste, mais il faut continuer à se mobiliser pour nos associations. ■

¹³ NDLR : Pourim est une fête juive commémorant des événements relatés dans le Livre d'Esther, vécus par les Juifs comme la délivrance miraculeuse d'un massacre de grande ampleur, chaque année en février ou



Judaïsme : Floriane Chinsky, rabbin

Propos recueillis par Magali

D&J : Qui es-tu ? Quel est ton parcours de vie ? Qu'est-ce qui t'a conduit à devenir rabbin ?

Floriane : Je suis un être humain en devenir. Ma passion c'est d'apprendre, d'apprendre en lisant, d'apprendre des sources juives, d'apprendre des sources sociologiques, psychologiques, d'apprendre des interactions entre les gens.

Je suis une femme de 43 ans, née à Paris dans une famille juive française depuis des générations, attachée à la France, aux valeurs de la démocratie et à un judaïsme en relation avec la pensée des Lumières.

Depuis que je suis petite on raconte des histoires du judaïsme à la maison. Quand j'étais adolescente, j'ai eu l'occasion de raconter à un rabbin certaines des histoires juives, des « midrachim », que l'on racontait dans ma famille. Il m'a répondu que ces histoires n'existaient pas et m'a demandé d'arrêter d'« inventer des choses ». Cela a provoqué en moi une remise en question identitaire assez sérieuse car je tenais beaucoup à la vision de la liberté humaine telle que je l'avais apprise de mes parents et qui ne faisaient qu'un avec ce que je savais du judaïsme. Au final cela a été le déclencheur d'une sorte de « rupture épistémologique » qui a fait que je suis passée du statut de jeune femme étudiant le droit en maîtrise à Paris, à celui de jeune femme poursuivant des études rabbiniques en hébreu, avec des Israéliens, en Israël. Il fallait que je vérifie si le judaïsme familial était



ou non valide du point de vue des sources juives. Je suis donc allée étudier. Cette expérience m'a beaucoup formée : elle m'a appris que ce qui paraissait impossible – devenir rabbin pour une femme – pouvait être réalisé. De nos jours il y a de plus en plus de femmes

et se traduisant notamment par des manifestations joyeuses et extravagantes, l'usage de crécelles et de déguisements.

rabbins ; nous sommes trois en France, mais plus de 1000 dans le monde. Aujourd'hui, il existe donc plusieurs modèles d'identification possible qui permettent de se sentir libre de développer notre personnalité propre dans notre façon d'être des rabbins, d'être des femmes, et d'être des juifs. [...]

Ce qui m'intéresse c'est l'idée de transcendance. Cette idée est pour moi un axiome, non pas une réalité prouvée, mais une hypothèse qui m'est nécessaire car j'ai besoin d'elle pour être libre.

ans. C'est une relation qui est très significative dans ma vie. Par rapport à ce que signifie pour moi le leadership, l'expérience de la parentalité est très intéressante et très fondatrice. J'ai pu développer ma façon à moi d'être parent de façon très libre : J'ai choisi une pensée de la non-directivité, de la responsabilisation, de la coopération. Elever un enfant demande de trouver une façon personnelle de mettre des limites pour l'autre sans contraindre ni faire de forcing sur la pensée de l'autre, c'était vraiment mon objectif parce que je ne considère pas que j'aie de droit sur mon enfant, pas plus que sur quiconque. Par contre je dois lui transmettre certains interdits, sans doute, mais pas de façon coercitive. J'ai vraiment beaucoup beaucoup grandi dans cette expérience : cela m'a transformée.

En fin de compte, je suis devenue rabbin parce que j'aime me confronter à ce qui passe dans nos vies d'êtres humains, j'aime accompagner dans les grands moments de la vie. J'aime la pratique et les textes juifs qui nous invitent à mieux nous connaître nous-mêmes et à nous découvrir mutuellement.

D&J : Qu'est-ce qu'est pour toi la spiritualité ?

Floriane : Dans nos vies, il y a tout ce qui n'est pas de l'ordre du concret et du matériel, des réalités passionnantes qui se situent au-delà de notre compréhension immédiate. Ce qui m'intéresse c'est l'idée de transcendance. Cette idée est pour moi un axiome, non pas une réalité prouvée, mais une hypothèse qui m'est nécessaire car j'ai besoin d'elle pour être libre.

Dans l'ordre de la nature, chaque chose a une conséquence nécessaire et inéluctable. Les causes et les conséquences s'enchaînent de façon ininterrompue. Faire un choix, c'est sortir de ce systématisme et assumer le cours que nous donnons aux

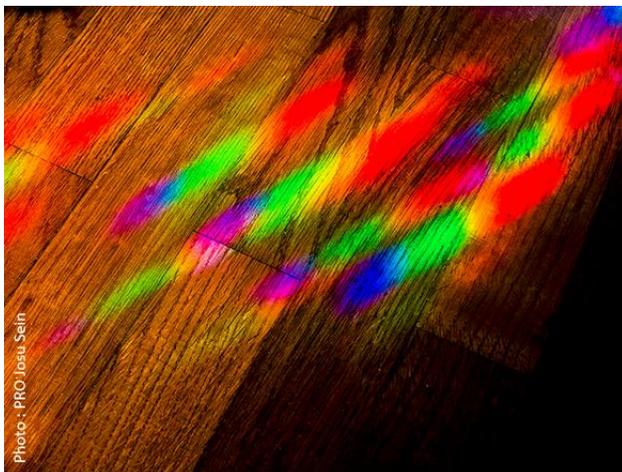


Photo : PRO Jesu Seijn

choses. La liberté ne peut aller sans la responsabilité, c'est parce que nos choix ont des conséquences qu'ils sont intéressants. Il y a un certain cadre à cette liberté, puisqu'elle s'inscrit dans les limites de notre intelligence, de notre travail sur nous-même pour avancer, de notre situation sociale, de nos relations etc. Nous ne sommes pas forcément égaux face à tous ces critères, mais certainement, il y a toujours une certaine marge de manœuvre, plus elle est petite et plus il faut de patience et de persévérance pour gagner peu à peu du terrain, et étendre le champ de nos possibilités.

Un des mythes fondateurs du judaïsme c'est la sortie d'Egypte du peuple juif. On passe d'un état d'esclavage à un état de liberté. Cela parle du potentiel du changement, de la possibilité de travailler et de lutter afin de sortir de l'esclavage, c'est le sens particulier du shabbat.



Les 10 commandements apparaissent 2 fois dans la Bible, dans l'Exode et dans le Deutéronome, une fois au moment de la sortie d'Egypte, avec la génération de l'esclavage, puis au moment de l'entrée en Canaan, avec la génération du désert. Ces deux versions rappellent évidemment l'importance du chabbat, du jour de repos, mais ne lui donnent pas

la même signification. Dans l'exode, nous justifions l'obligation de cesser tout travail par l'imitation de Dieu, qui a lui-même cessé la création pendant la 7^e période. Il a alors remis la responsabilité dans les mains des humains. C'est donc à nous de prendre le monde en charge, nous avons ce pouvoir et ce devoir. Cette version parle donc de la liberté humaine dans son principe. Dans le Deutéronome, la justification est présentée un peu différemment. Le texte nous dit que nous devons respecter le chabbat « car ton serviteur et ta servante doivent se reposer comme toi ». Ce sont les modalités très

concrètes de la liberté qui sont mises en avant ici. Mais dans les deux cas, le principe est le même : Tu te souviens que tu as été toi-même un esclave en Egypte, et tu es le garant de ta liberté et de celle des autres.

La liberté c'est donc pour moi le cœur de la spiritualité.

La spiritualité c'est tout ce qui fait que l'on n'est pas prisonnier.

La spiritualité c'est la faille que l'on crée dans le déterminisme.

D&J : Pour toi, quels sont les enjeux du rapport entre spiritualités et sexualité-homosexualité ou entre spiritualités et personnes discriminées/minorités

Floriane : Il y a des idées qui circulent autour de ce qu'est l'homosexualité. Les institutions religieuses, les cercles religieux



diffusent des idées autour de ce sujet et mettent des tabous. Cela a un lien avec la façon dont les spiritualités et les religions considèrent la sexualité et le plaisir en général.

D'un point de vue juif, le rapport au plaisir assez simple. Le Talmud dit : « Tu ne dois pas passer à côté d'un bonheur sans en profiter ». Il dit également : « La personne qui profite d'une joie dans ce monde sans prononcer de bénédiction, c'est comme si elle volait quelque chose à Dieu et à la communauté ». Quand tu prends un plaisir dans le monde, ta bonne santé physique -morale-émotionnelle dépend de ta capacité à te relier au monde. Tu dois en profiter pleinement, pas seulement physiquement, mais en reconnaissant la chance que tu as de bénéficier de ce plaisir, et pas seulement personnellement, mais aussi dans le partage avec les autres. Il n'y a pas de « péché de gourmandise » par exemple dans le judaïsme. En revanche, il est interdit de manger d'une façon qui nuit à la santé, et il est

L'être humain initial, Adam Harichon, qui est à la fois homme et femme, est créé « à l'image de Dieu ». C'est pourquoi le judaïsme est très strict contre toutes les atteintes à la personne humaine.

important de prendre le temps de bénéficier de cette nourriture.

De la même façon, le plaisir sexuel est important, et il doit s'inscrire dans un

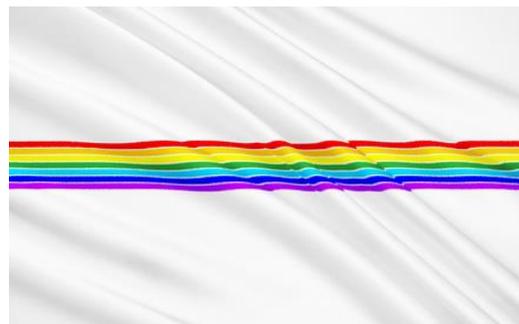
cadre de respect mutuel et de construction commune, qui a été longtemps identifié au seul couple hétérosexuel.

Lorsque j'évoque la question de l'homosexualité et les difficultés qu'éprouvent les homosexuels, il est essentiel de rappeler que dans le judaïsme, on considère que l'être humain est un reflet de la transcendance. L'être humain initial, Adam Harichon, qui est à la fois homme et femme, est créé « à l'image de Dieu ». C'est pourquoi le judaïsme est très strict contre toutes les atteintes à la personne humaine. Porter atteinte à quelqu'un c'est porter atteinte à Dieu lui-

même. De ce point de vue-là, les atteintes à la personne liées aux jugements que certains portent sur l'homosexualité ne sont pas acceptables.

La spiritualité devrait nous aider à être en paix avec nous-mêmes. En appartenant à la catégorie « hétéro », on appartient à une catégorie dominante. La spiritualité nous aide à faire le tri dans nos idées, à prendre du recul. Appartenir à la catégorie « dominante » ne veut pas nécessairement dire que l'on a un comportement oppressif, mais simplement que l'on est du « bon côté », que nous sommes mieux considérés socialement. Il est important de nous rappeler que nous courrons alors le risque de sous-estimer les difficultés de ceux qui sont étiquetés socialement comme « marginaux ». De même, lorsqu'on appartient à l'une des catégories « marginalisées » ou « déconsidérées », il est important d'être vigilants pour minimiser l'impact que les préjugés des autres peuvent avoir sur nous. La spiritualité nous soutient contre ces courants intérieurs et sociaux qui pourraient nous conduire à entretenir les oppressions si nous n'y prenons pas garde.

On peut rappeler ici ce que Hillel répondit à celui qui voulait « apprendre toute la torah sur un pied. Il résuma le judaïsme en prononçant cette parole très célèbre : « Ne fais pas à ton prochain ce que tu ne voudrais pas que l'on te fasse. Ceci est toute la torah. Le reste ce sont des commentaires. Va les étudier ! » L'amour du prochain ne peut pas rester simplement une bonne intention. Il faut en étudier toutes les ramifications, tous les détails et tous les commentaires pour trouver l'attitude adéquate.



Pour la société juive actuelle, la question de l'homosexualité c'est quelque chose qui rend fou. On est dans une polarité : Ceux qui sont loin de la réalité vécue des homosexuels considèrent « qu'ils peuvent faire ce qu'ils veulent mais qu'il ne faut pas en parler, que cela ne nous concernent pas ». D'un autre côté, ceux et celles qui ont intégré la réalité des discriminations et des souffrances vécues au quotidien considèrent comme criminelles les attitudes « tièdes » qui permettent aux préjugés de continuer leurs ravages. [...]

Il me semble que ce qui est réellement en jeu ici touche au tabou sur la sexualité. La pression favorise les extrêmes, dans le domaine des idées comme dans la réalité des relations humaines. En posant des tabous sur la sexualité, on encourage le refoulement sexuel d'un côté et le débridement sexuel de l'autre, aux dépens d'une attitude simple de plaisir équilibré et partagé. De même, en rendant difficile la pratique et l'étude des religions, et je parle plus spécifiquement du judaïsme ici car c'est notre sujet, on favorise l'assimilation totale d'un côté, et le communautarisme de l'autre, aux dépens d'une vie qui

conjugue harmonieusement l'identité juive et l'identité française. Il en est de même pour l'homosexualité. Les jugements portés sur les relations homosexuelles faussent la donne et poussent aux extrêmes, on est obligé de « rester dans le placard » ou de « sortir du placard », au lieu de simplement vivre sa vie.



Enfin, les débats nationaux concernant l'homosexualité sont très polarisés, ce qui encourage un processus de polarisation similaire dans la communauté juive.

Je pense que la responsabilité de chacun d'entre nous c'est de ne pas renforcer mais d'alléger tous ce qui est de l'ordre du jugement des pratiques des uns et des autres. J'ai vraiment confiance en ce que, si on autorise chaque personne à exprimer sa réalité intérieure, chaque sentiment, chaque pratique, émotionnelle, sexuelle et sociale, trouvera sa juste place. Accorder sa place à l'homosexualité est nécessaire pour mieux comprendre cette réalité, et donc mieux nous comprendre nous-mêmes, dans l'intégralité de notre identité humaine.

C'est l'intérêt de tout le monde, car aucun ne nous n'est épargné par ce qui relève de la discrimination : Lorsqu'on construit un mur, il cache une partie de la réalité pour tout le monde, des deux côtés, de la même façon. Qu'on soit gardien de prison ou prisonnier, la vie n'est pas très belle, et on voit surtout de la détresse et des barreaux.

La spiritualité permet à tous de sortir de notre petit espace spatio-temporel étrié. Dans l'absolu, nous avons tous la même dignité inaliénable, même si cela ne s'exprime pas maintenant pour les uns ou pour les autres. La vérité, c'est que nous sommes tous fondamentalement « libres et égaux », pour citer ce beau livre de Robert Badinter sur l'histoire de l'émancipation des juifs de France. Passer de l'absolu à la pratique demande des efforts et du courage

D&J : Cela amène-t-il à questionner les identités ? Identités sociales, sexuelles, reconnaissance de qui je suis par l'autre ? 5. Cela t'amène-t-il à questionner les discriminations ? Les dominations (par exemple les dominations exercées sur les femmes) ?

Floriane : Nous ne saurons vraiment qui nous sommes que lorsque nous serons libres d'exprimer toutes les facettes de notre être.

Qu'est-ce qu'être un homme, qu'est-ce qu'être une femme : il y a tellement de pression sur ces questions-là que pour l'instant toutes nos identités sont biaisées. Par exemple, quand un jeune garçon porte le talit¹⁴ pour la première fois le jour de sa « bar mitsva », il va être fêté et félicité. S'il s'agit d'une jeune fille, il y aura toujours des réactions complexes voire critiques : « pourquoi met-elle ce vêtement-là ? », « que veut-elle prouver ? » : elle sera exposée à des critiques qui font que l'acte lui-même revêtira une dimension militante et politique. La chance du jeune homme, c'est qu'il peut simplement profiter de cet acte en toute simplicité. La chance de la jeune femme si elle décide de persévérer, c'est qu'elle opère un changement dans les mentalités à travers l'exemple qu'elle donne en mobilisant son courage. L'expérience de la mise du talit n'est pas

aussi simple que pour le jeune homme, mais elle est plus prometteuse, puisqu'elle contribue à la simplifier pour les jeunes femmes qui voudront à sa suite accomplir ce même acte.

J'espère que le chemin que nous suivons est celui de la liberté de se définir, ce qui nous permettra d'atteindre nos vraies identités qui sont multi-dimensionnelles. Je suis d'un certain genre, d'un certain âge, d'une certaine

origine sociale, j'ai été confrontée à telle ou telle pensée depuis mon enfance jusqu'à aujourd'hui, etc. : il y a plein de dimensions à notre identité. [...]

D&J : Qu'est-ce que l'exclusivité pour toi ? et dans ta vie ?

Floriane : Le mot « inclusivité » fait référence à ce qu'est un groupe.

J'espère que le chemin que nous suivons est celui de la liberté de se définir, ce qui nous permettra d'atteindre nos vraies identités qui sont multi-dimensionnelles. Je suis d'un certain genre, d'un certain âge, d'une certaine origine sociale, j'ai été confrontée à telle ou telle pensée depuis mon enfance jusqu'à aujourd'hui, etc. : il y a plein de dimensions à notre identité.



¹⁴ Le châle de prière est un symbole des commandements.

Je trouve bien qu'il existe des groupes et qu'ils ne soient pas imperméables ni unidimensionnels. Je trouve bien qu'on appartienne à plusieurs groupes, et que dans ces groupes l'on puisse trouver des



soutiens à ce que nous sommes. Je trouve légitime qu'il y ait des groupes d'homosexuels, de femmes, de juifs, de chrétiens, de personnes athées, de jeunes, de

chômeurs etc. : c'est bien de se retrouver avec des personnes qui partagent le même type de problématique car cela nous unit aussi dans notre humanité.

Il ne faut pas être dupes des groupes non plus. Quel que soit la raison pour laquelle on est discriminé - qu'on soit une femme qui a du mal à être respectée dans son entreprise, qu'on soit un homme qui a du mal à pouvoir prendre un congé parental dans son entreprise – on

La vraie lutte c'est de cultiver la relation d'amitié avec sa vie.

partage en réalité une difficulté commune : celle des préjugés sexistes qui nous

rendent difficile l'une ou l'autre facette de notre identité. Il existe des préjugés qui dressent des barrières. C'est important de sentir la fibre commune, de sentir que nous appartenons à une même grande famille aussi.

Je citerai juste Bettelheim à propos de groupes d'enfants partageant la même chambre. Quand les enfants ne se sentent pas bien dans le groupe, les nouveaux arrivants sont généralement rejetés. Quand le groupe est davantage formé, si vient un nouvel enfant, il va être inclus mais de manière un peu forcée : chaque enfant va essayer d'être copain avec le nouveau afin de renforcer sa propre position au sein du groupe. Enfin quand le groupe est vraiment bien intégré et que tout le monde se sent bien en sécurité, alors le nouveau arrivé est accepté pour ce qu'il est, et on lui propose – sans lui imposer – de s'associer aux différentes activités du groupe.

Par rapport à l'inclusivité, du point de vue juif, on dit que Dieu a créé le premier être humain de manière unique, de façon à ce que personne ne puisse dire « mes ancêtres étaient mieux que les tiens ». La 1^{ère} alliance a été nouée entre Dieu et Noé. Tous les êtres humains aujourd'hui étant des descendants de Noé, tout le monde est dans l'alliance - elle consiste en gros au respect de la vie.

La question de l'inclusivité pose aussi la question de « l'élection » du peuple juif. Du point de vue juif, beaucoup que de « peuple élu » on parle de « peuple électeur ». Ainsi, on écarte l'idée que Dieu aurait préféré le peuple juif aux autres peuples, et on se rattache au fait que c'est le peuple juif qui a « élu », qui a choisi la Torah. En réalité, je pense qu'il est bon de considérer qu'on est l'enfant préféré de ses parents, mais il faut savoir également que les autres enfants le sont

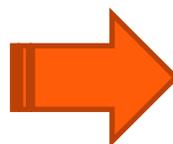
aussi. Cette approche un peu paradoxale est très suggestive : nous sommes tous les préférés.

[...] Et si Dieu est semblable à un parent bienveillant, il peut aimer autant tous ses enfants, autant en quantité et en qualité, mais peut-être de façons différentes en fonction de leur qualités propres. Nous n'avons pas tous le même rapport les uns aux autres mais nous pouvons aimer tous nos amis. Ça renvoie à ce que je disais tout à l'heure : Il est bon de faire partie d'un groupe, mais au-delà de ce groupe, souvenons-nous que nous appartenons aussi à la grande famille humaine.

D&J : Ces thèmes sont-ils politiques ?

Floriane : Tout est politique. Les idées s'incarnent de façon concrète. Il est important d'être vigilant autant à ce que l'on exprime et à ce que l'on transmet sur le plan des idées, qu'à ce que l'on met en œuvre sur le plan des actes.

Le fait même que nous soyons en vie tient à un nombre incroyables de mécanismes biologiques, sociaux, etc. qui fonctionnent bien. Nous pouvons nous concentrer sur ce qui va bien pour avoir l'énergie d'y travailler. Travailler c'est corriger le monde en s'engageant pour qu'il fonctionne bien, en militant. Le militantisme concerne les 6 jours de la semaine et le 7^{ème} jour – réservé à la transcendance - il s'agit de se nourrir vraiment de ce qui nous fait du bien : c'est le temps du lâcher-prise et du ressourcement pour rester l'esprit clair. C'est ce recul, qui nous permet de continuer à vivre pour des idées, et non pas à « mourir pour des idées » comme disait le poète. La vraie lutte c'est de cultiver la relation d'amitié avec sa vie. ■



Bouddhisme : Sébastien - membre de D&J

Propos recueillis par Fabrice

D&J : D'où viens-tu ?

Sébastien : Je suis né en Seine-Saint-Denis, à Aubervilliers, en 1969, dans une famille athée. J'ai grandi dans le « 9-3 », je suis attaché à ce département. C'est un département qui a eu la capacité d'accueillir les pauvres, les ouvriers et les étrangers. J'ai vécu dans ma jeunesse au milieu de ces cités où il y avait de la vie, où les gens se rencontraient.

Mes parents se sont séparés alors que j'avais six ans. Ma deuxième sœur est née. En 1979, ma mère a mis fin à ses jours. Cela a influé la suite de ma vie. J'ai alors vécu chez mon père, ma belle-mère et mes sœurs, où j'ai reçu une éducation stricte avec peu de liberté. Je me suis concentré sur ma scolarité et j'ai fait des études de technique.

En 1986, j'ai rencontré la Mission de France à Bobigny, où j'ai découvert la foi. Au fil du temps, j'ai demandé le baptême et la communion. Nous étions peu centrés sur l'exégèse, mais plutôt sur la relecture de notre vie. Je n'ai d'ailleurs jamais eu le goût pour la théologie.

Je suis parti jeune de chez mon père, pour faire mon service militaire, puis je suis rentré dans l'industrie pétrolière. Suite à un licenciement économique, j'ai changé d'orientation et j'ai travaillé dans la restauration, où j'ai rapidement progressé et ai managé de grosses équipes.



D&J : Comment concilies-tu d'être chrétien dans le milieu professionnel ?

Sébastien : Prendre des décisions difficiles dans le domaine du travail, par exemple en cas de procédure de licenciement, tout en conservant sa foi chrétienne, cela pose des questions. Même lorsqu'une personne a fait une grosse erreur au travail, la personne reste un être humain. Je cherche alors à l'accompagner, en lui expliquant et en lui donnant des pistes de sortie. Quand on licencie quelqu'un, on l'envoie vers

Quand on licencie quelqu'un, on l'envoie vers une sorte de pauvreté morale.

une sorte de pauvreté morale. Je n'ai jamais été négatif

lorsqu'ensuite, un employeur potentiel m'a appelé pour vérifier les références de la personne que nous avons licenciée. Accompagner cette personne, c'est l'aider à rebondir.

D&J : Quel a été ton parcours à la Mission de France ?

Sébastien : En 2006, je suis rentré dans la communauté de la Mission de France. C'est un diocèse sans territoire de l'Eglise catholique. Nous avons à notre tête un évêque. La Mission de France a été créée dans l'idée que les prêtres rentrent dans la « périphérie ». Cela passait par le travail (prêtres ouvriers, etc.). Elle a trois missions essentielles :



être attentive aux pauvres, à l'étranger et à l'incroyant. En tant que laïcs, nous y rentrons de manière officielle en nous engageant à être à l'écoute des incroyants, des plus pauvres, des étrangers et de vivre notre foi dans la société, dans le monde, au niveau des

périphéries et au travail.

D&J : Comment l'as-tu fait en pratique ?

Sébastien : Par exemple devant une personne pakistanaise qui parle mal français, je me dis que je suis aussi un étranger. Dans cette situation, je dois chercher à me mettre au même niveau de cette personne, à essayer de comprendre pourquoi elle a des difficultés à s'exprimer. Alors je peux trouver un moyen de dialoguer avec elle : des petits mots, des gestes ... Il s'agit de rechercher la bienveillance.

Dans le « 9-3 », j'ai toujours eu cette faculté de discuter avec des gens divers, même des voyous. C'est aussi la force de la Mission de France, d'essayer de communiquer. Dans ce département, il y a des sujets de fond de la société : pourquoi l'islam s'est-il autant développé dans les villes initialement communistes ? La question de la relation entre communautés se pose très fortement.

D&J : Comment a tu rencontré le bouddhisme ?

Sébastien : J'ai rencontré mon compagnon, Mansour, en 2011. J'étais catholique, il était bouddhiste. La spiritualité nous a rapprochés. Un jour où j'étais dans un état de profonde colère pour des raisons familiales, Mansour m'a fait partager sa pratique bouddhique durant

Il y a une bienveillance à l'égard de l'autre dans le bouddhisme que je ne ressens pas forcément dans l'Eglise catholique.

une heure en récitant un mantra. Il m'a alors mis la main sur l'épaule et m'a demandé comment je me sentais. Cela m'avait fait évoluer et m'a fait renoncer à manifester de la haine, pour aller vers la bienveillance, en espérant que celui qui m'avait fait subir les pires choses puisse changer et évoluer.

Je suis allé à plusieurs réunions avec des bouddhistes sur des thèmes très ouverts : nous débâtons sur le bonheur, sur la paix... Il y a une bienveillance à l'égard de l'autre dans le bouddhisme que je ne ressens pas forcément dans l'Eglise catholique. J'ai souhaité alors recevoir ce que les bouddhistes appellent l'« objet de vénération » et devenir bouddhiste. Cela ne m'empêche pas de continuer d'aller dans des offices catholiques.

D&J : Qu'est-ce que le bouddhisme ?

Sébastien : Le bouddhisme n'est pas une religion : il n'y a pas de « dieu ». Le Bouddha est l'« éveillé ». Il a un état de conscience tellement élevé qu'il est toujours dans le bonheur, imperturbable. Le bouddhisme est une philosophie qui vise à développer son bonheur afin de le propager aux autres.

D&J : Tu as un mantra ?

Sébastien : Un mantra est un enseignement issu du Sûtra du Lotus. C'est un enseignement qui nous a été transmis par un éveillé. C'est un texte que l'on répète. On ne peut pas le modifier car chaque son a son



importance. L'effet arrive au bout de trois répétitions pour certains, mais parfois de trois heures.

J'ai chez moi un petit autel bouddhique avec un parchemin : le Gohonzon (« objet de vénération »), où sont inscrits des tests en japonais et en sanscrit. Ils décrivent les dix états de vie inhérents à tous les êtres humains : de l'état d'enfer, d'animalité, de bonheur temporaire... et le plus merveilleux : l'état de bouddha

On considère que chez chaque être humain, il y a un état de Bouddha latent. L'objectif de répéter les mantras est de développer son état d'éveil, de tendre vers le bonheur et de faire le vœu de la paix universelle.

Lors de la récitation du mantra, il est nécessaire de connecter sa foi (ce qui peut bien sûr ne pas advenir). A partir de ce moment-là, je peux retrouver une paix dans la vie, avoir des réponses face aux problèmes que je peux rencontrer dans ma vie affective ou professionnelle.

Il m'est arrivé d'avoir une difficulté avec une personne, d'y réfléchir devant le Gohonzon et d'avoir le déclic. Pour cela il ne faut pas seulement rechercher mon bonheur, mais aussi celui de l'autre. Cela m'aide à appréhender la personne de manière différente.

Mansour m'a transmis cela. Mais ensuite c'est moi qui suis

Etre bouddhiste n'empêche pas d'être chrétien. Le christianisme est une croyance en Dieu. Le bouddhisme est une philosophie de vie. J'ai besoin d'aller dans une église pour me retrouver face à Dieu. Depuis que je suis bouddhiste, mon lien à Dieu n'est plus le même : il y a beaucoup plus d'émotion, c'est plus intense.

responsable de la transformation de ma vie.

J'ai reçu le Gohonzon au cours d'une cérémonie avec la communauté. Un maître bouddhique est venu l'installer chez moi. Le Gohonzon est le cœur de ta vie. Tu es responsable de ton Gohonzon et tu es responsable de ta vie. C'est un bouddhisme de liberté. Nous sommes libres de pratiquer ou pas, d'arrêter, de reprendre...

D&J : Quel rôle a joué l'homosexualité dans ta vie ? Et dans ta spiritualité ?

Sébastien : Je suis intimement convaincu que je suis né homosexuel, même si mon homosexualité s'est dévoilée tardivement suite à une sorte de rejet de la sexualité dans ma jeunesse (probablement à cause de l'image que j'ai de mon père).

J'ai été baptisé à l'âge de vingt ans. Quand j'ai commencé à vivre en étant chrétien, je ne me posais pas la question de savoir si ce que je faisais était bien ou mal. Je ne me suis jamais considéré comme étant en faute, car quand j'avais un rapport sexuel avec un



autre homme, cela devait être fait dans le respect et dans le plaisir mutuel. L'important est d'être moi, spécifique, l'homosexualité n'est qu'une partie de ma vie.

J'ai pourtant caché mon homosexualité à mes proches très longtemps. Mon « coming out » s'est toujours très bien passé. A la Mission de France, on m'a surtout demandé pourquoi je ne l'avais pas dit depuis le départ. Mon père spirituel à la Mission de France m'a recommandé un jour d'aller à David & Jonathan pour mieux vivre ma foi et mon homosexualité. Nous avons parlé du « mariage pour tous » à la Mission de France de manière très riche, bien que les avis aient été très divers.

Côté bouddhisme, deux personnes de même sexe peuvent se marier bouddhiquement parlant. Il existe aussi une association bouddhiste LGBT.

D&J : Etre homosexuel, catholique et bouddhiste, comment cela est-il cohérent en toi ?

Sébastien : Le premier point important pour moi est la peur de la mort et de l'abandon. Cela provient du décès de ma mère. La foi chrétienne a été une manière d'avoir un lien avec elle. Je ne veux pas me laisser emporter par la souffrance. Ma réponse à cela a été ma foi en Dieu.

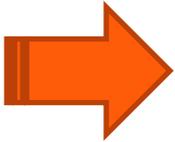
Dans le bouddhisme, il y a la prière pour les défunts. Même si je prie pour ma mère, et qu'il peut y avoir réincarnation, la personne n'est plus là. La prière est plus dans la notion de dire merci. Merci pour ce que tu m'as donné. Je me bats pour être dans la paix, pour être bien dans ma vie pour essayer d'être dans le bonheur ...

Etre bouddhiste n'empêche pas d'être chrétien. Le christianisme est une croyance en Dieu. Le bouddhisme est une philosophie de vie. J'ai besoin d'aller dans une église pour me retrouver face à Dieu. Depuis que je suis bouddhiste, mon lien à Dieu n'est plus le même : il y a beaucoup plus d'émotion, c'est plus intense. ■



5 – A l'international

Dans de nombreux pays, les personnes LGBT sont discriminée-e-s voire persécuté-e-s (cf « Dossiers D&J » n°4 – L'international - *lien*). Plusieurs personnes LGBT témoignent ici du rôle d'institutions sociales et religieuses dans la propagation de discours LGBTphobes.



Jules Eloundou – responsable de Humanity First – Cameroun

Propos recueillis par Fabrice et Sébastien

D&J : Comment vit-on en tant que LGBT à Yaoundé au Cameroun ?

Jules : La très grande majorité des gays-lesbiennes vivent caché-e-s. Seul-e-s quelque-un-e-s ont le courage de vivre leur homosexualité ouvertement. Mais ce n'est pas sans risque.

Les LGBT se rencontrent par le biais des ami-e-s, par les réseaux sociaux, via des sites internet de rencontre. Il y a aussi quelques lieux de rencontre, quelques snacks bars gay friendly.

Dans un des snacks où nous avions l'habitude de nous rencontrer et où nous étions auparavant bien reçus, le nouveau propriétaire a maintenant placardé des affiches « espace interdit aux homosexuels ».

Un de mes amis est l'un des gays qui vivent depuis le plus longtemps leur homosexualité au grand jour. Depuis quelques temps il est la cible des médias. Certains journalistes ont pris comme mission de tout le temps l'attaquer en parlant de manière négative de sa vie. Il est maintenant obligé de sélectionner les endroits où il va, et de ne plus circuler comme tout le monde,

Quelle que soit l'autorité religieuse : catholique, protestante, musulmane, elle a un discours de discrimination envers les LGBT.

mais de prendre seul des taxis (alors que les taxis de Yaoundé sont normalement

partagés).



Début décembre 2016 douze gays ont été arrêtés et gardés au poste de gendarmerie pendant 48 heures. Un leader de la communauté, avait organisé une soirée de projection de film chez lui.



Il en a profité pour faire de la prévention contre le Sida. Ce jour-là, deux jeunes hommes qui sortaient de chez lui ont subi un contrôle d'identité. Comme ils n'avaient pas de carte d'identité sur eux, la police les a fouillés et a trouvé du gel lubrifiant et des préservatifs. Les gendarmes, soupçonnant que les jeunes étaient gays, leur ont donné des coups et les ont molestés. Les deux jeunes ont été obligés de dire d'où ils venaient. Les gendarmes ont alors fait une rafle dans l'appartement et ont arrêté tout le monde. J'ai alors appelé toutes les personnes que je pouvais : ambassades etc. Au final, les douze hommes ont été relâchés en échappant au procès.

Un ami a été récemment agressé chez lui par deux individus qui ont voulu l'étrangler. Des voisins ont été alertés par le bruit. Un voisin a maîtrisé un des deux agresseurs. Ce dernier a avoué qu'il avait été envoyé pour agresser mon ami car il était homosexuel. La procédure de justice n'avance pas. L'histoire s'est ensuite déplacée et le procureur a voulu établir l'homosexualité de l'agressé !

D&J : Humanity First publie un rapport sur les violations des droits de l'homme envers les LGBT.

Jules : Le rapport 2016 sur violation des droits des LGBT au Cameroun recense une quarantaine d'arrestations et de détentions arbitraires.

Il y a beaucoup de chantages et d'extorsions. Certains en ont fait leur spécialité. Depuis plus de six ans, un arnaqueur dénommé Albert Edouard Ekobo Samba (voir *lien*) agit en toute impunité en faisant chanter des homosexuel-le-s. Il leur donne rendez-vous sur des réseaux sociaux en se faisant passer pour un gay. Une fois sur le lieu de rencontre, ses acolytes, tapis dans l'ombre, brutalisent le gay, le dépouillent et le font ensuite chanter en appelant les personnes de son entourage.

Cette année nous avons ouvert un centre pour accueillir les jeunes gays et lesbiennes renvoyé-e-s de chez eux qui n'ont pas de lieu où dormir. Il s'agit d'une maison avec deux chambres et un petit salon. Ce lieu est financé par la fondation Planète Roméo en Hollande. Le propriétaire de la maison nous demande maintenant de libérer les lieux car il ne veut pas le louer à des LGBT.



D&J : D'où vient cette homophobie ?

Jules : Elle est d'abord religieuse.

Les Africains sont très croyants. Quelle que soit l'autorité religieuse : catholique, protestante, musulmane, elle a un discours de discrimination envers les LGBT. Par exemple, en janvier 2016, lors de la conférence épiscopale nationale catholique, les évêques ont fait une déclaration en prescrivant la « tolérance zéro » contre l'homosexualité.

Je suis chrétien, catholique pratiquant, mon parrain était prêtre. Pourtant je suis parti de l'Eglise car je me suis senti mal. A l'église,

même si le thème de la célébration n'a rien à voir, par exemple lors des messes d'enterrement, il y a eu souvent des prêches orientés contre l'homosexualité, alors que le défunt ne l'était pas ou le sujet est loin d'être l'homosexualité qui s'y invite alors.

Avant 2005, il n'y avait pas de problème aussi important pour les homosexuels. La loi était presque muette. Lors de la messe de Noël de 2005, l'archevêque Tonye Bakot a fait un prêche violent contre l'homosexualité [qualifiant l'homosexualité de « vaste complot contre la société toute entière » et la traitant « d'infamie » (lien)]. Il voulait faire porter le chapeau aux homosexuel-le-s pour tous les mots de la société camerounaise : prétendant par exemple que nous voulons imposer l'homosexualité à des jeunes comme condition d'entrée pour des grandes écoles, ou comme condition pour obtenir un emploi.

Ensuite, à chaque fois que j'allais à la messe à la cathédrale de Yaoundé, cet archevêque faisait toujours allusion à l'homosexualité.

Des hommes politiques attaquent aussi le gouvernement en prétendant qu'il a imposé l'homosexualité comme moyen d'accession sociale au Cameroun. Dans l'imagerie populaire, les dirigeants font partie de sectes. Pour être dans une secte, il faut prétendument pratiquer l'homosexualité.

Les gens ont une vision totalement biaisée de l'homosexualité, avant tout à cause de la religion et des croyances culturelles et traditionnelles. En dernier ressort, les gens évoquent la loi.

D&J : Quel est le rôle joué par les médias ?

Jules : Les médias relayent tout cela. Il ne s'écoule pas une semaine sans qu'un journaliste ne parle d'homosexualité à la radio.

De même sur les réseaux sociaux, dans les grands groupes de Facebook, il y a très régulièrement des posts hostiles aux homos. Par exemple,

la semaine dernière, un ami en Belgique a dansé lors d'un concert, mais il avait mis des talons, un inconnu l'a filmé et mis sur Facebook.

Les gens ont une vision totalement biaisée de l'homosexualité, avant tout à cause de la religion et des croyances culturelles et traditionnelles.

Nous aussi nous réagissons pour défendre les personnes attaquées.

Une émission de radio, « embouteillage », pointe régulièrement des personnes homosexuelles en les accusant de « corrompre la jeunesse ». Pour beaucoup, une information donnée à la radio est forcément vraie.

D&J : Les lesbiennes sont elles aussi agressées ?

Jules : Oui, nous avons reçu le témoignage de deux viols « correctifs » et collectifs.

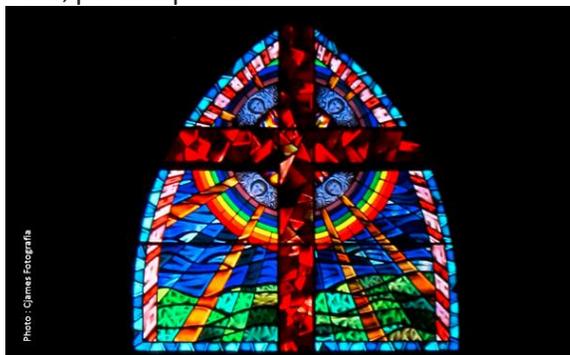
D&J : Toi-même, tu as été la cible d'homophobes ?

Jules : Je suis visible et ai donné des interviews à RFI, à France 24, à la BBC ...

J'ai reçu des menaces dans la rue par des personnes qui m'ont reconnu.

D'anciens camarades de faculté ont pris leurs distances.

Je ne peux pas compter le nombre de fois où j'ai été agressé, j'ai reçu des menaces téléphoniques, sur les réseaux sociaux, c'est mon quotidien. Avec les réseaux sociaux, des gens que tu ne connais pas retracent ta vie. Humanity First est attaquée et présentée comme une « mauvaise association », « apprenant aux jeunes Camerounais-e-s à devenir homosexuel-le-s ».



Il y a un an et demi, deux amis sont venus à l'aéroport me récupérer. Un gendarme les a repérés en train d'attendre dans le hall et leur a



demandé leurs papiers. L'un des deux avait sur lui les pièces d'identité des deux. Le gendarme les a alors traités de « pédés », les a

amenés au poste de police. Il leur a demandé de lui donner de l'argent sinon il ouvrirait une procédure. Le gendarme s'est énervé et a donné des coups de poings à l'un de mes deux amis. Je suis alors arrivé, le gendarme nous a séquestrés durant quatre heures inventant qu'il avait vu mes deux amis s'embrasser dans l'aéroport. C'était la honte totale.

A la suite de cet incident j'ai porté plainte chez le procureur en procédure de comparution immédiate. Le dossier est sans cesse reporté et on en est au cinquième renvoi.

En 2013, un militant a été retrouvé tué. Il avait des traces de torture.

J'ai été récemment cambriolé deux fois. La première fois, les cambrioleurs ont en particulier volé mon téléphone. Ils m'ont laissé une lettre écrite en me traitant de "sale PEDE" et m'avisant de faire attention. La police n'a pas donné suite.

D&J : Comment, malgré les difficultés, Humanity First fait de la prévention contre le Sida, mais aussi défend des LGBT ?

Jules : Il y a deux ans, l'administration a failli nous retirer le récépissé de déclaration de l'association par rapport à sa lutte contre l'homophobie, comme ils l'ont fait à une autre association.

Malgré cela, on arrive à avoir des petits résultats.

Nous avons dû déménager de notre premier quartier car les personnes qui venaient chez nous étaient parfois insultées et même frappées. Lorsque nous nous sommes installés dans un nouveau quartier, nous nous sommes présentés comme une association de lutte contre le VIH. Petit à petit nous avons pu dire que nous faisons de la prévention auprès de travailleurs du sexe et homos. Un jour un jeune du quartier a reconnu le drapeau arc en ciel qu'il y avait sur le

Il peut y avoir de la tolérance dans le cœur des gens. Il est important d'établir un dialogue et trouver les mots justes pour que les gens ne se sentent pas agressés et qu'ils ne se disent pas que l'on vient imposer des choses.

bureau et me l'a demandé en me disant qu'il allait faire de la prévention dans le quartier. Je me suis dit intérieurement que les choses évoluaient.

Il peut y avoir de la tolérance dans le cœur des gens. Il est important d'établir un dialogue et trouver les mots justes pour que les gens ne se sentent pas

agressés et qu'ils ne se disent pas que l'on vient imposer des choses. On peut arriver à parler du vécu des gens. De nombreuses personnes ne savent rien du vécu des LGBT et se disent que tu décides d'être homosexuel-le-s car tu veux de l'argent. Nous leur faisons comprendre qu'être homosexuel-le passe d'abord par une souffrance, avec des périodes d'interrogation et de forte remise en question. Quand on arrive à expliquer, par exemple à des mères, la plupart changent leur regard sur le sujet.

D&J : Les jeunes vivent-ils différemment leur homosexualité ?

Jules : Je les trouve par moments un peu inconscients. Beaucoup sont plus enclins à être ouverts et ne se cachent pas vraiment. C'est en même temps porteur d'espoir.

Ils s'assument plus tôt que nous, même des mineurs s'affirment. La prévention contre le Sida envers ces dernier-e-s est plus complexe.

D&J : Quelle est la situation dans les campagnes ou dans les petites villes du Cameroun ?

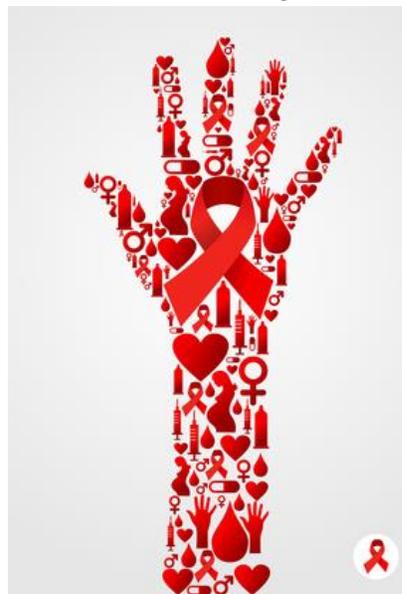


Jules :

Internet est encore peu développé dans une grande partie de l'Afrique.

Certain-e-s LGBT partent vivre dans les grandes villes, d'autres vivent leur homosexualité chez eux.

Par exemple, dans un village où nous étions, une personne nous a



présenté quatre ou cinq personnes homosexuelles. Il y a des homosexuels partout, mais cela reste discret.

D&J : Qu'envisages-tu pour l'avenir ?

Jules : Je n'ai pas supporté la deuxième tentative de cambriolage dont j'ai été victime, j'ai dû dormir à l'hôtel durant trois semaines et ai débuté une dépression. J'ai alors décidé de quitter le Cameroun. Le fait de partir à l'étranger me fait peur, il

faut trouver de nouveaux repères. En même temps, cela apporte une nouvelle énergie, de nouveaux projets s'ouvrent.

A terme, je voudrais vivre entre le Cameroun et ailleurs.

J'ai transmis la direction exécutive de Humanity First, restant président du conseil d'administration. Je voudrais prendre un peu de hauteur et en particulier travailler avec des partenaires et des

On devrait appliquer la doctrine de l'Eglise catholique qui est l'accueil ! Jésus a accueilli tout le monde, il a accueilli la prostituée, il a mangé chez Zachée [collecteur d'impôts]. La chrétienté, c'est l'amour du Christ pour l'humanité.

financeurs. En effet, en Afrique francophone, nous faisons surtout du terrain, alors que les pays anglophones ont plus de lien avec l'étranger

et sont plus visibles.

D&J : Comment pouvons-nous vous aider ?

Jules : L'aide internationale est utile mais le Gouvernement camerounais ne veut pas être pointé du doigt. Des grandes campagnes de presse sont contre-productives. Par contre, la pression internationale discrète est efficace.

Vous pouvez nous aider en soutenant des projets de lutte contre le Sida (44% des gays sont infectés) ou de refuge pour les jeunes LGBT.

Les contacts sont : humanityfirstcam@yahoo.fr ou eloundou_jules@yahoo.fr.

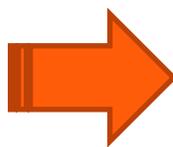
D&J : En conclusion, peut-il y avoir un message spirituel vis-à-vis des LGBT ?

Jules : On devrait appliquer la doctrine de l'Eglise catholique qui est l'accueil ! Jésus a accueilli tout le monde, il a accueilli la prostituée, il a mangé chez Zachée [collecteur d'impôts]. La chrétienté, c'est l'amour du Christ pour l'humanité. Certain-e-s tentent de trouver des interprétations infondées de passages de l'Ancien Testament ? La notion d'homosexualité n'existait pas lorsque la Bible a été écrite. Vis-à-vis des LGBT, pourquoi ne pas s'inspirer de l'amour du Christ pour toute l'humanité ? ■



Que dit la loi camerounaise ?

L'article 347-1 du code pénal en vigueur au Cameroun stipule que l'homosexualité est punie d'un emprisonnement de six mois à cinq ans et d'une amende 20 000 à 200 000 Francs CFA [300 à 3000 €] « toute personne qui a des rapports sexuels avec une personne de son sexe ».



Mohamed : C'est très difficile en Côte d'Ivoire d'être musulman pratiquant et gay

Propos recueillis par Samuel

Je m'appelle Mohamed. Je suis ivoirien. J'ai 36 ans. Je suis en Europe depuis un an. Je suis musulman de religion, depuis ma naissance. En Côte d'Ivoire, je vivais chez moi, avec mon copain qui venait me rejoindre le week-end. Pour le moment je l'attends ici, il n'est pas encore venu.

Ma famille habite Adjamé, un quartier populaire très peuplé d'Abidjan. Mon père est décédé. Ma mère est là, avec mes



frères et sœurs. C'est une famille musulmane très pratiquante. Moi, j'étais dans le commerce, et je militais dans une ONG LGBT qui lutte pour la cause des gays de façon discrète : Alternative Côte d'Ivoire (*lien*). J'y étais « pair éducateur ». La fonction de pair éducateur, c'est d'être sur le terrain, au contact des homosexuels, pour leur donner des conseils de prévention santé, et leur distribuer des préservatifs. Nous les encourageons à se faire dépister, nous les accompagnons même. Nous leur expliquons comment avoir des relations protégées.

Chaque mois, nous faisons le bilan des personnes que nous avons vues, et nous avons un quota de personnes à rencontrer. Mais depuis que je suis en France, je me suis engagé à Aides. Je les aide dans leurs activités. Pour le moment je n'ai pas de travail.

Pour moi, Dieu est Amour

Je suis moi-même très pratiquant. Si je tenais compte de ce que les musulmans disent, et les prêches, je n'y arriverais pas. Mais je vis mon homosexualité normalement. La seule chose, c'est que je vis cela de façon très cachée par rapport à ma famille et aux connaissances qui ne sont pas homosexuelles. Je ne peux pas me confier à ces personnes-là. Cela ne m'empêche pas de pratiquer ma religion. Je pense que Dieu est Amour. Ma sexualité, c'est entre moi et Dieu. Maintenant, ce que Dieu m'a ordonné de faire : la prière, le jeûne, et tout, je le fais du fond du cœur. Je respecte les piliers de la foi : j'ai fait mon acte de foi, je prie 5 fois par jour, je jeûne. L'aumône, je ne peux pas la pratiquer en ce moment, parce que je n'ai aucun revenu, c'est quand on travaille qu'on peut le faire. Et le pèlerinage à la Mecque, Inchallah, je le ferai un jour quand j'aurai les moyens.

Au début, quand j'ai découvert que j'étais plus attiré par les hommes, c'était très dur à vivre. J'ai voulu lutter contre ça. J'ai jeûné beaucoup.

J'ai demandé pardon à Dieu, pour qu'il me donne la force d'éviter ça.

Je pense que Dieu est Amour. Ma sexualité, c'est entre moi et Dieu. Maintenant, ce que Dieu m'a ordonné de faire : la prière, le jeûne, et tout, je le fais du fond du cœur.

J'étais beaucoup à la mosquée. J'ai pleuré. J'avais des copines, comme mes amis hétéros, mais le cœur n'y

était pas. J'ai essayé de lutter contre ce que je sentais en moi, mais je ne pouvais pas. Parce qu'en fait, je me rends compte aujourd'hui que c'est tout à fait naturel d'être homosexuel. Toute cette lutte a duré au moins quatre ans. Puis je me suis laissé aller, j'ai commencé à avoir des relations avec les hommes. C'est là que je me suis senti moi-même. Aujourd'hui, je vis ma sexualité et je pratique ma religion. J'ai compris que c'est compatible. Chez les musulmans, on dit qu'il faut être propre pour faire sa prière. Je m'arrange toujours pour être propre dans je prie. J'ai compris que ma sexualité, c'est Dieu même qui a voulu qu'elle soit comme ça. C'est lui qui a voulu que je sois gay. Sinon Il pouvait faire que je sois hétéro. Donc je vis ma sexualité sans que personne autour de moi ne le sache, du moins parmi les hétéros.

Je me suis dit : tu peux vivre ta foi et ta sexualité normalement

Ce changement dans mon cœur s'est fait parce que j'ai un ami, mon

Si jamais ta famille ou des hétéros savent que tu es, tu n'auras pas d'enterrement le jour de ta mort. Ta famille même ne sera pas là, elle ne fera pas les dernières prières sur ton corps.

frère depuis que nous sommes enfants, qui est gay aussi. Moi je n'avais jamais fréquenté, ni même vu des gays. C'est comme s'il y avait un mur entre moi et le milieu gay.

Et un jour, il s'est confié à moi, pour me dire qu'il avait des amis gays, et ce qu'ils faisaient ensemble, en vacances et dans les groupes de danse. Un jour il les a invités. Moi j'avais très peur : je me disais intérieurement « évite ça, ne le fais pas », mais au fond de moi le désir de connaître était plus fort. A partir du moment où je les ai vus, que j'ai constaté qu'ils étaient comme tout le monde, que je n'aurais pas su qu'ils étaient homos si mon ami ne me l'avait pas dit, ça a fait un déclic en moi, et j'ai demandé à mon ami de les revoir. C'est là que j'ai commencé à pratiquer ma vraie sexualité. Même si ça n'a pas toujours été facile, j'ai eu des soucis, mais je ne pouvais plus reculer. Je me suis dit que ça ne pouvait pas m'empêcher de vivre ma vie et ma foi normalement.



Photo: Cristian Carrara

Ce qui n'a pas été facile, c'est quand tu es avec ta famille ou ton entourage, tu es assis avec eux et ils insultent les gays. Tes potes aussi. J'ai vécu un moment de transition entre mes amis hétéros et mes amis gays. Progressivement j'ai changé de groupe d'amis. Au début, vis-à-vis de Dieu, mes sentiments étaient mitigés. Par moments, je pensais être dans le péché, mais je savais aussi tous les efforts que j'avais faits pendant des années. Donc je pensais aussi déjà que Dieu seul sait, et que c'est sa volonté que je sois comme ça.

Chez les musulmans, l'homosexualité n'est même pas un sujet : c'est trop tabou

Dans notre pays, les religieux musulmans sont les plus durs. Encore pire que les chrétiens. On ne peut absolument pas aborder le sujet avec eux. C'est pire qu'un tabou. Si encore on pouvait aborder le sujet ça irait. Mais c'est impossible. Tu ne peux pas te confier à un religieux, il ne va jamais te protéger. Au contraire il va dire à tout le monde qui tu es. Il faut les entendre dans leurs prêches du vendredi : ça décourage ! Ils ne cherchent pas à comprendre pourquoi nous sommes comme ça, ils ne nous considèrent pas comme leurs enfants. Ils passent leur temps à nous insulter, à dire que nous sommes des démons, qu'on ne devrait pas avoir le droit de vivre. Il n'y a aucune pitié. Dès qu'il y a une actualité qui concerne un gay, le vendredi suivant, ils se déchainent sur notre sort. Donc c'est très compliqué pour nous croyants homosexuels.

Si jamais ta famille ou des hétéros savent que tu es, tu n'auras pas d'enterrement le jour de ta mort. Ta famille même ne sera pas là, elle ne fera pas les dernières prières sur ton corps. Or c'est très important pour nous musulmans : tu vis toute ta vie, et c'est le dernier hommage que ta famille te rend. Seuls quelques amis gays pourront se charger de t'enterrer. C'est terrible. Moi-même j'ai déjà assisté à ce type d'enterrement. Si tu as assumé publiquement ton homosexualité, ta famille ne t'entertera pas. Certains musulmans sont ouverts par rapport à l'homosexualité, mais ils ne prendront jamais publiquement position. Ils ne peuvent pas dire leur opinion.

J'ai dû fuir pour ne pas me marier

Je me suis sauvé en France aussi parce que chez nous les musulmans on te met la pression pour te marier.



Dans ma famille on voulait que je me marie, puisque mes petits frères le sont déjà. Comme j'avais un travail, je devais prendre une femme. Ma mère avait trouvé une cousine pour moi, heureusement mes frères ont refusé, ils voulaient que je trouve moi-même une femme qui ne soit pas une cousine. Toute la famille était sur mon dos. Du coup, quand il y avait une grande réunion de famille je n'y allais jamais, sinon tous mes oncles et tantes me fatiguaient avec ça. C'est donc une chance pour moi d'être arrivé ici en Europe. Parce que j'allais devoir faire un choix : soit me marier, soit vivre ma sexualité.

Dans notre pays, les religieux musulmans sont les plus durs. Encore pire que les chrétiens. On ne peut absolument pas aborder le sujet avec eux. C'est pire qu'un tabou.

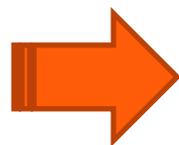
me mettais moi-même en prison. J'allais le faire pour le plaisir de mes parents, pas pour moi. Et ma femme allait souffrir, parce que je n'allais pas mettre un terme à ma sexualité. Beaucoup de gays ivoiriens se marient pour se cacher, mais ça se termine mal, ça rend tout le monde malheureux. Je ne voulais pas ça. C'est ça qui m'a donné la force que quitter mon pays.

Les mentalités vont changer, mais ça va prendre du temps

Entre musulmans gays, nous discutons. Parce que nous avons les mêmes problèmes. Mais il n'y a pas encore d'action collective organisée pour travailler à plus de tolérance dans la communauté musulmane. Les chrétiens et les musulmans sont encore trop fermés sur le sujet. Donc, dans le cadre dans le cadre des ONG, on travaille plus avec les autorités, mais pas avec les religieux. Et on aborde le sujet par l'angle de la santé, plus que par l'angle des droits des gays. Même si on aborde le sujet des droits, on commence toujours par le volet santé, même dans un pays comme la Côte d'Ivoire. Du coup, le problème, c'est qu'on a du mal à avoir des contacts avec les gays musulmans qui n'arrivent pas à s'assumer. Ils sont complètement cachés. Même dans notre travail de terrain en tant que pair éducateur, les gays musulmans qu'on rencontre ont déjà accompli un chemin pour s'assumer eux-mêmes comme ils sont. C'est un vrai problème. C'est une chance qu'en France certains musulmans commencent à s'organiser en tant qu'association LGBT. C'est

Même au téléphone ils me mettent encore la pression, mais à des milliers de kilomètres, je peux vivre plus calmement.

Si je me mariais, c'est comme si je



Cinq questions à Denise K. – Côte d'Ivoire

Propos recueillis par Samuel

Denise a déjà témoigné dans le « Dossiers D&J » sur l'international (lien). Nous lui avons posé quelques questions sur la façon dont elle conjugue sa foi et sa sexualité.

D&J : Peux-tu me raconter un peu ta vie ?

Denise : Ma vie... je

dirais que je suis une jeune ivoirienne de 34 ans, lesbienne, qui a décidé de mettre son temps et son savoir au profit de la communauté. C'est ainsi que je me suis engagée à Alternative Côte d'Ivoire ([lien](#)) en tant que Coordinatrice de Projet en direction des

LGBTQ. Je travaille en particulier avec les FSF, entendez par là des femmes ayant des rapports sexuels avec d'autres femmes (lesbiennes et bi) afin de lutter contre toutes formes de discrimination et d'homophobies tant en Côte d'Ivoire, que hors de mon pays via des réseaux tels que QAYN ([lien](#)) et CAL.

D&J : Comment accordes-tu ta spiritualité, ta foi, et ta sexualité ?

Denise : Ma spiritualité, ma foi et ma sexualité je les vis de façon harmonieuse, car je suis à l'image de mon créateur le Père. Je ne compte pas me couper de cette communion afin de ne pas perdre mes repères. Car je sais qu'il m'aime telle que je suis. Et cet amour je me dois de le partager autour de moi, car Dieu jugera mes actes et pas mon orientation sexuelle. Je vais à l'église sans me dire que je suis en contradiction avec ma foi et je n'ai rien à me reprocher.



Afrique du sud : Mourir pour la justice



Photo : Francesco Vatica

D&J : Quelle est dans ton pays l'attitude des religieux par rapport aux LGBTI ?

Denise : En Côte d'Ivoire, les religieux incitent les gens à la haine au travers de leurs prêches, car pour eux c'est démoniaque, certains

En Côte d'Ivoire, les religieux incitent les gens à la haine au travers de leurs prêches, car pour eux c'est démoniaque.

avancent le passage biblique de Sodome et Gomor, ou encore celui du Lévitique qui dit que tu ne coucheras pas avec un homme comme

on le fait avec une femme. Chez les musulmans ils vont jusqu'à dire que les personnes LGBTQ doivent être brûlés. L'homophobie est donc très violente.

D&J : Comment, en tant qu'activistes militants, faites-vous pour combattre les préjugés religieux vis-à-vis de l'homosexualité, et pour soutenir les LGBTI croyants ?

Denise : En tant qu'activiste militante, je fais partie du groupe de travail multisectoriel avec les leaders religieux afin

L'important pour Dieu c'est l'amour, la façon dont on aime. Et que Dieu nous aime comme on est.

que leurs prêches ne soient plus des prêches qui incitent à la haine et à la violence, je fais le *reporting* des cas de violences que subissent les personnes LGBTQ à cause de ces prêches, je mène des plaidoyers auprès des instances et des autorités, religieuses ou non. Pour soutenir les LGBTIQ croyants je me tiens à leur disposition pour les écouter et les remonter avec des témoignages et des passages bibliques. Je leur donne mon témoignage, pour leur faire comprendre que l'important pour Dieu c'est l'amour, la façon dont on aime. Et que Dieu nous aime comme on est.

D&J : Comment pourrions-nous ensemble, avec D&J, faire avancer cette lutte à l'international ?

Denise : Dans ma précédente interview je demandais à D&J de créer des occasions d'échanges et aussi faire un pèlerinage LGBTIQ et un moment de retraite ou séjour de rencontre d'orientation stratégique et spirituelles, développer les opportunités de formation au plan professionnel et aussi au niveau scolaire, surtout en direction des femmes lesbiennes, qui sont très défavorisées en terme de scolarité, et très exposés aux fléaux de la drogue ou du suicide, faute de pouvoir s'intégrer. ■



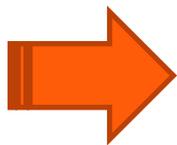
Gay est le nouveau noir



Kissing devant l'ambassade du Nigéria à Paris – 2017

6 – D'autres chemins spirituels

La grande diversité des chemins spirituels des personnes qui témoignent nous amène à nous questionner sur ce qui fait le lien entre nous, et l'inclusivité de notre accueil.



Cécyle Jung – La spiritualité comme outil de libération personnelle

Propos recueillis par Nicolas

Je suis Cécyle, j'ai 53 ans, je suis une femme homosexuelle, albinos, judoka, écrivaine, ancienne adhérente de David & Jonathan et toujours soutien de l'association.

Mon parcours de vie ? Je ne me pose pas la question, je ne regarde jamais en arrière. Bien sûr, je peux raconter ma vie, mais cela m'intéresse plus de regarder l'avenir. Je sais à peu près qui je suis et ce que j'ai pu rater, mais ce qui m'intéresse, c'est demain. Je n'ai aucun regret ni remords, j'avance.

Ma spiritualité ? Est-ce que Dieu existe ? C'est une question que je

L'homosexualité est une part essentielle de l'identité, et la spiritualité aussi. Je ne vois pas d'antagonisme entre les deux.

me suis posée très souvent, et j'ai adhéré à David & Jonathan pour essayer d'y trouver des réponses. Et cela me permet aujourd'hui de

considérer objectivement que la dimension spirituelle de ma vie est essentielle, mais qu'elle est distincte des Églises. Pour moi, la religion est un système d'oppression, tandis que la spiritualité est un outil de libération personnelle. Je distingue la foi de la pratique religieuse, qui me semble culturelle avant d'être cultuelle. Je n'ai jamais fréquenté d'office, sauf au temple protestant de l'Oratoire du Louvre, à Paris où je vis. Je ne cherche pas le « dogme » protestant, mais des paroles d'humanité universelles. J'aime beaucoup Jésus, je le trouve sympa, mais pas le Christ. J'aime le personnage de la Samaritaine, je la trouve « sexy » ! Je me considère comme « animiste urbaine ». J'exerce ma foi avec des rites dans ma ville, Paris.

La religion pour moi est une contrainte, pas une liberté. J'ai vu beaucoup d'amis homosexuels chrétiens souffrir de leur religion, en la vivant comme une contrainte. En plus, je suis choquée par la richesse des Eglises, tous ces bâtiments, ces couvents, qui pourraient servir de logements, ce pouvoir, ces affaires... Mais le pire est le système de contraintes sur les personnes. Je ne l'ai pas subi personnellement car je ne fréquente pas les églises, mais à travers la parole de mes amis, j'ai senti cette souffrance due au dogme et à l'institution religieuse. J'ai éprouvé cette souffrance dans ma chair, comme une violence subie, cela me met en colère car on sert de la foi et de l'espoir pour asservir les gens. J'aime les temps spirituels créés par les gens, pas les rituels créés par l'institution religieuse, je me sens libertaire en cela ! La contradiction avec la parole de Jésus m'afflige.

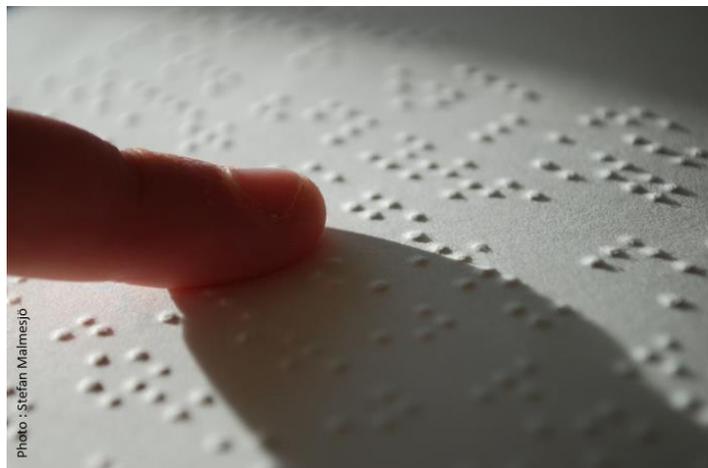
L'homosexualité est une part essentielle de l'identité, et la spiritualité aussi. Je ne vois pas d'antagonisme entre les deux, on peut vivre les deux, être homosexuelle et regarder le monde en se disant que sa matérialité n'est pas le seul élément à prendre en compte dans l'existence.

J'aime me balader dans Paris, malgré la pollution. Je salue la tour Montparnasse et la tour Eiffel. Je m'arrête parfois un moment pour ressentir ce qui vient, même sous la pluie, sentir l'air, me remplir de joie, passer dans le carré de silence d'une église où des gens prient. Je ne prie pas Dieu, qui ne me paraît pas extérieur à ce que je suis, je l'éprouve à travers mon rapport au temps et à l'espace, dans mon corps. Et c'est effectivement ce qui vient dans des espaces et des



Photo : Matt Buck

postures particulières. Être assise à mon bureau, un instant qui passe,



et être heureuse... Ma spiritualité, c'est accepter d'être heureuse.

Étant albinos, j'ai une déficience visuelle qui fait que mon rapport au monde n'est pas d'abord visuel, mais passe par l'ensemble de mes sens, c'est une sensation de tout mon corps. Je peux néanmoins me régaler de couchers de soleil avec des teintes roses et oranges magnifiques à travers les nuages. J'ai accès à l'image mais je la sensualise directement, car le reste de mes perceptions est très sensuel. Dès lors, je ne pense pas que le corps puisse être à ce point distrait de la foi. Je trouve que Jésus est très charnel, en fait. Les croyants ont le droit de vivre leur foi dans une caresse du vent sur une joue !

La démarche spirituelle s'exprime aussi par le corps.

Parfois, la spiritualité religieuse se vit dans un rapport à l'autre si purement intellectuel que Dieu ne passe pas. Il faut que l'on éprouve l'autre dans tous les sens du terme. Se regarder ne suffit pas, il faut se toucher, se caresser, cela fait partie de la spiritualité au sens de don de soi, par le contact physique ou émotionnel. Quand je rentre chez moi, je suis heureuse de croiser ma voisine et de l'embrasser en échangeant quelques mots. La démarche spirituelle s'exprime aussi par le corps. Prendre un repas ensemble a un sens spirituel, par exemple. Se prendre dans les bras pour partager la joie de se retrouver. Ma déficience visuelle me permet de le comprendre, c'est peut-être bien plus intéressant que de ne jamais se toucher !

Mon homosexualité est une part très importante de mon identité sociale. Cela se traduit par le choix de mes amis, de mes activités sociales, de l'apparence que je donne par mes choix de vêtements, mes cheveux courts, etc. Je crois que même si j'avais une aventure avec un homme, je resterais socialement lesbienne. J'y vois un sens politique, je suis une activiste de mon homosexualité !

Changer le monde est mon sujet favori ! Je combats l'homophobie, le sexisme, le racisme, le système de domination masculine, blanche, hétéro-normée, christianocentrée, bourgeoise, etc. C'est une véritable oppression, que

de chercher à se conformer à un modèle dominant. Je le ressens aussi en tant qu'albinos. Choisir plus ou moins consciemment d'être transparent-e encourage en réalité le fonctionnement général du système d'oppression et cela rend malheureux-se. On voit ainsi des homosexuels racistes, sexistes et même homophobes. L'affirmation du fait homosexuel dans la sphère sociale devrait nous dispenser d'opprimer les autres. Malheureusement, ce n'est pas le cas partout et les personnes font ce qu'elles peuvent là où elles vivent avec les moyens dont elles disposent. Les oppresseurs sont eux-mêmes victimes du système d'oppression. C'est cette conviction qui me pousse à aller chercher la joie dans les rues de Paris, car ce n'est pas un combat facile...

J'essaie de rester vigilante en permanence. Je regrette de ne pouvoir agir pour certaines causes, comme celle des personnes coincées dans Alep en Syrie, mais dès que je le peux de manière plus ou moins efficace, j'agis, j'écris, je proteste, je m'indigne, je manifeste, j'interviens contre la propagation de certaines idées, contre des propos inacceptables, j'avance là où je peux faire valoir ce qui me semble juste, sans prétendre détenir la vérité, mais simplement des convictions.

Ma déficience visuelle me sert pour tester cette soi-disant inclusion, qui est parfois une tarte à la crème et un discours qui me fait bien rire.

Cela concerne aussi le milieu homosexuel, féministe, écologiste,

ouvert aux autres et actif pour un monde meilleur et plus « inclusif », dans lequel j'évolue. Ma déficience visuelle me sert pour tester cette soi-disant inclusion, qui est parfois une tarte à la crème et un discours qui me fait bien rire. Des sites internet progressistes ne pratiquent ainsi aucune forme d'inclusion pour les déficients visuels, alors que des recommandations et des outils existent pour favoriser leur accessibilité au numérique. Le mot « inclusif » pour l'accueil des personnes devient une sorte de faux label, comme le « bio » pour



Ecoutez la voix de la minorité

l'alimentation. Il faut dénoncer ce genre de choses, tout en proposant des solutions.

À David & Jonathan, j'ai trouvé un accueil bienveillant, des personnes gentilles ou tout simplement bonnes. Ma déficience visuelle n'y a jamais été un souci, pas plus que ma spiritualité non chrétienne d'ailleurs, l'inclusion a bien marché de ce point de vue. Donc il y a des choses qui marchent. Mais j'aurais voulu que les gens y soient davantage exemplaires, alors qu'ils reproduisent encore trop souvent les schémas dans lesquels on vit. D&J n'est pas en-dehors du monde.

En particulier, la culture machiste de l'Église catholique, qui interdit par exemple aux femmes de devenir prêtres, reste présente chez beaucoup d'hommes et même chez certaines femmes à D&J. Cela se sent dans la prise de parole en public, dans l'exercice des

En particulier, la culture machiste de l'Église catholique, qui interdit par exemple aux femmes de devenir prêtres, reste présente chez beaucoup d'hommes et même chez certaines femmes à D&J.

responsabilités. Les hommes gays doivent s'interroger sur leur rapport aux femmes et s'intéresser de plus près à la mixité historique

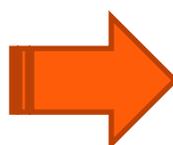
de l'association. Ils sont eux-mêmes victimes de la domination masculine en tant qu'agents du système qui la produit. Une association qui donne à chacun-e la possibilité de parler au « je », où



Jésus ne faisait pas de prêches contre les gays

de D&J !

J'attendais de cette association qu'elle soit meilleure que d'autres de ce point de vue. Je m'y suis épuisée et je suis partie. Mais j'y reste très attachée et, d'une certaine manière, j'y suis toujours ! ■



François - membre de D&J - D'une spiritualité basée sur l'utilité sociale vers un questionnement sur l'unité de ma vie

Propos recueillis par Fabrice

D&J : D'où viens-tu ?

François : Je suis né à Paris où j'ai passé les 20 premières années de ma vie. Mon père était du Nord (Béthune) et ma mère du Midi (Roquebrun près de Béziers), ils étaient montés à Paris après la guerre pour travailler, s'étaient rencontrés à la cantine. Nous vivions à 5 dans un trois pièces. Il n'y avait aucune intimité pour chacun de nous et je partageais ma chambre avec mon frère jumeau.

Enfant, j'étais sage et bon élève, j'ai fait mes études au lycée, dans des classes non mixtes. J'ai passé le Bac en 68, pour suivre les derniers cours, je passais sur les lieux des affrontements de mai 68. J'ai fait les classes préparatoires aux grandes écoles d'ingénieur, alors que je n'avais pas de goût pour les maths et n'avais aucune idée de ce que j'avais envie de faire comme métier. Je serais ingénieur, comme mon père. Mai 68 m'a permis de constater que je n'étais pas le seul à ne



pas me projeter dans le monde de mes parents. Je n'ai pas milité, mais j'ai pris les idées de la révolte étudiante, les seuls lieux de parole que j'avais fréquentés étaient l'aumônerie du lycée et les discussions avec les copains qui voulaient refaire le monde.

Je ne voulais pas rester chez mes parents, j'ai donc choisi de rentrer en école d'ingénieur mécanique à Lyon. Une nouvelle vie a commencé à l'École centrale de Lyon, avec 5 ou 6 élèves de la résidence universitaire qui étaient proches. Avec mon frère nous sommes vrais jumeaux, enfants nous nous comprenions et connaissions parfaitement, les autres comptaient peu. À Lyon, j'ai dû apprendre à vivre avec des personnes avec qui je ne pouvais pas avoir cette relation, j'ai dû apprendre à leur laisser une intimité que je ne connaissais pas.

D&J : Ta vie professionnelle est un mélange de passion pour les transports et de questionnement social. Qu'est-ce qui t'a mené à cela ?

François : Ayant pris l'option Génie civil, j'ai découvert, par le prof d'économie, l'économie des transports. J'ai alors vu que je pouvais travailler dans un domaine qui était ma passion. En effet, je connaissais par cœur le réseau des bus

Avec mon frère, nous sommes vrais jumeaux, enfants nous nous comprenions et connaissions parfaitement, les autres comptaient peu. À Lyon, j'ai dû apprendre à vivre avec des personnes avec qui je ne pouvais pas avoir cette relation, j'ai dû apprendre à leur laisser une intimité que je ne connaissais pas.

parisiens et le réseau SNCF ! Par exemple, en math sup et en math spé, avec un collègue nous avons décidé de sortir des maths en parcourant une ligne de bus différente chaque samedi après-midi.

J'ai fait un stage de 2^{ème} année à la SNCF et mon stage de fin d'étude d'école d'ingénieur dans un service du Ministère de l'Équipement à Toulouse. Cela m'a amené à découvrir la région de Toulouse et les Pyrénées - en particulier l'Aragon, sa plus belle région.

Je me suis installé à Toulouse, en collocation avec le collègue qui avait fait le stage de fin d'études avec moi. À l'époque il était assez facile de trouver du travail, j'ai travaillé pour un temps, vacataire au Ministère de l'équipement, je me suis syndiqué à la CFTD et j'ai affiché dans mon bureau une belle affiche « Vers les 35 heures ».



À la suite de cela, avec un collègue, nous avons créé un bureau d'études, en forme de SCOP (Société Coopérative de Production), avec l'aide de l'Union Régionale des SCOP. Pendant 38 ans, j'ai été salarié de cette SCOP.

D&J : Comment as-tu concilié aspect social et exigence de l'entreprise ?

François : C'est une belle aventure, nous avons commencé, sans aucune connaissance en gestion, ni en organisation, notre idéal était l'autogestion (une réunion toutes les semaines pendant une demi-journée) et les 35 heures (au départ pendant 3 ans, puis à nouveau avec la loi sur les 35 heures). Les 3 premières années nous avons réalisé des enquêtes dans les trains et autocars de la Région, avec une équipe de 50 enquêteurs 20 semaines par an. Pour cela, nous avons embauché des personnes en réinsertion d'un foyer de postcure pour toxicomane dont j'étais devenu trésorier. Nous avons également

embauché une équipe d'apprentis artistes qui avaient échoué dans la réalisation d'un spectacle en plein air basé sur « L'herbe rouge » de Boris Vian.

Dans une SCOP, chaque associé a le même poids : un homme = une femme = une voix, quel que soit le montant du capital détenu, le responsable (gérant ou PDG) est élu par les associés qui sont aussi les salariés. Nous avons décidé collectivement de la plupart des points importants : la grille salariale – nous avons décidé d'avoir une échelle de 1 à 4 entre le plus bas et le plus haut salaire, mais nous avons eu, au maximum, un écart de 1 à 2,7 -, les investissements, l'organisation et les délégations, la politique commerciale. Bien sûr nous eûmes des orages, des conflits, des baisses d'activité. Plusieurs fois nous avons dû, pour tenir, abandonner une partie de nos rémunérations.

Nous avons dû évoluer pour continuer, aujourd'hui en utilisant des méthodes « agiles » basées sur la co-construction des décisions.

J'ai été responsable, mais non gérant, pendant les 4 premières années, puis gérant pendant 20 ans.

Ce que j'ai retenu de cette vie, c'est la diversité des modes de fonctionnement et d'opinion, même en venant de milieux sociaux assez proches.

D&J : Ton parcours t'a amené à un engagement politique ?

François : Je n'ai jamais adhéré à un parti politique. Même si je n'ai pu voter qu'à 21 ans, en 1973, j'ai toujours eu des opinions politiques.

Au départ, en réaction contre mes parents, je suis toujours resté à gauche, maintenant, tendance écolo.



Jeune, j'ai participé aux manifestations contre Franco, nombreuses à Toulouse en raison du nombre important de réfugiés espagnols. J'ai été contre le nucléaire et l'extension du camp du Larzac.

Pendant les 15 premières années de ma vie professionnelle, j'ai également milité à l'Union régionale des SCOPS, puis j'ai abandonné devant l'impossibilité de faire changer les orientations, axées sur l'aide aux grosses SCOPS et pas sur l'aide aux petites, beaucoup plus démocratiques dans leur fonctionnement. Aujourd'hui, l'engagement que je peux qualifier de politique est celui du CCFD Terre Solidaire, dont je fais partie.

D&J : Quel rôle a joué l'homosexualité dans ta vie ?

François : J'ai entendu parler d'homosexualité pour la première fois en classe de 1^{ère} par le prof de français parlant de Rimbaud. J'ai enfin pu mettre un mot sur ce que j'étais. Il ne m'était pas possible de l'expérimenter ou d'en parler à mes parents. Pourtant nous recevions souvent un ami de mon père, sa femme et l'amie de sa femme, et, un jour, les deux femmes sont parties vivre ensemble... J'ai d'abord eu, pendant deux ans, une compagne, pour faire comme tout le monde, puis alors qu'il nous fallait faire un choix de continuer ou pas, j'ai vécu ma première rencontre homosexuelle, un bon verre d'excellente



mon frère, ma sœur et quelques ami-e-s proches.

Je suis arrivé à David & Jonathan en 2005, parce que le groupe se réunissait dans une salle de ma paroisse, St Esprit. Après bien des hésitations, avec l'aide de deux amis, je me suis décidé à frapper à la porte.

Ma vraie vie a alors commencée, en me permettant d'unifier ce que j'étais. En effet, D&J m'a beaucoup aidé, et m'aide toujours, mais à un autre niveau. C'est dur d'avoir une double vie, de ne pas être en vérité. Je me suis tout de suite senti bien dans le groupe. Depuis, 6 ans je suis au bureau national de D&J et trésorier national depuis 4 ans. J'ai participé à la rédaction de l'argumentaire pour le mariage pour tous.

D&J : Comment tes parcours personnel et professionnel ont influé sur ta spiritualité ?

François : La spiritualité, ça a d'abord été pour moi, de donner un sens à ce que je vivais, non pas personnellement, mais aux événements qui se passaient autour de moi. Grâce à mai 68, j'ai pu me sentir rassuré quand je remettais en cause ce qui se vivait chez les adultes autour de moi. Pendant quelques années, nous refaisions le monde dans nos discussions, en définissant où était le bien et où était le mal. Ma foi chrétienne me semblait tout à fait en accord avec cette vision dogmatique des choses, qui séparait clairement le bien et le mal.



Les aumôniers et amis prêtres que j'ai fréquentés dans ma jeunesse n'avaient pas cette vision morale du christianisme, qui fait tant de mal à beaucoup.

J'ai la chance d'avoir toujours pensé que Dieu ne me rejetait pas parce que j'avais des relations homosexuelles, j'ai toujours été étonné de voir la plupart de mes amis se détourner de l'Église dès leur première relation avec une femme.

Pendant ces années de ma jeunesse, j'ai eu la chance d'aller plusieurs fois dans les déserts d'Afrique du Nord. J'y ai appris que je pouvais être heureux sans avoir grand-chose : de quoi manger – avec les doigts -, une couverture pour dormir, quelques appareils modernes, mais pas trop et le temps pour marcher, rêver, méditer.

Dans les années 80/90, j'ai été, successivement, dans deux associations, foyers de post-cure pour toxicomanes, j'y ai appris à écouter, à ne pas juger.

Avec mon expérience professionnelle, ma spiritualité a évolué, elle concernait le sens de mon travail. Le travail que nous faisons

était socialement utile, parce qu'il permettait à des personnes sans moyens de se déplacer, de le faire – et j'en ai interrogé beaucoup qui étaient dans ce cas -, et également par l'aspect social de notre entreprise : statut SCOP, embauche de personnes en difficulté.

Passer d'une spiritualité basée sur l'utilité sociale à une spiritualité basée sur le sens de ma vie, de ce qu'il m'était donné, m'a pris une vingtaine d'années. Ça s'est fait par étapes, par des déceptions

La spiritualité, ça a d'abord été pour moi, de donner un sens à ce que je vivais, non pas personnellement, mais aux événements qui se passaient autour de moi.

Pendant ces années de ma jeunesse, j'ai eu la chance d'aller plusieurs fois dans les déserts d'Afrique du Nord. J'y ai appris que je pouvais être heureux sans avoir grand-chose : de quoi manger – avec les doigts -, une couverture pour dormir, quelques appareils modernes, mais pas trop et le temps pour marcher, rêver, méditer.

amoureuses, par une amie amoureuse de moi qui m'a proposé d'aller dans un monastère orthodoxe pour un enseignement sur le sens de la vie (la réponse est si simple, que je n'y avais jamais pensé, la vie va vers la mort...). Il y a 15 ans, l'Esprit Saint m'a aidé un jour à entrer

Je sais encore moins qu'avant quel est le sens de l'existence. J'ai compris que la vie m'était donnée, que l'imprévu, le lâcher prise, pouvaient être des joies beaucoup plus grandes que celles de réussir ce que j'avais désiré, organisé.

dans la paroisse du St Esprit, où je me suis senti bien accueilli (je ne me sens pas à l'aise dans des paroisses où il faut être femme seule et plutôt âgée, ou en couple avec des enfants). J'ai été poussé, rapidement, à prendre des responsabilités dans ma paroisse, je suis membre de l'équipe d'animation paroissiale et d'une équipe de liturgie.

Et ainsi, j'ai pu rencontrer des personnes qui n'avaient pas les mêmes opinions et intérêts que moi, passer des heures à discuter de la vie avec des collègues plus jeunes, accepter, grâce à l'un d'eux, de rejoindre David & Jonathan.

Je sais encore moins qu'avant quel est le sens de l'existence. J'ai compris que la vie m'était donnée, que l'imprévu, le lâcher prise, pouvaient être des joies beaucoup plus grandes que celles de réussir ce que j'avais désiré, organisé. J'ai appris la bienveillance, la tolérance. Malgré tous mes efforts, je suis toujours rêveur et idéaliste - Ma mère racontait qu'à notre naissance, la sage-femme avait dit que je serai rêveur, et que mon frère, né 15 minutes après moi, serait dans l'efficacité.... et c'est vrai.

J'ai rapidement pris des responsabilités dans ma paroisse, et j'en ai toujours. J'ai beaucoup plus d'ancienneté que les curés qui se sont succédé.

Ma spiritualité, un peu orientée initialement par St François d'Assise, mon patron, a évolué par la fréquentation de la communauté jésuite de ma paroisse, et une retraite annuelle avec un frère jésuite, en montagne. Actuellement les sœurs de la Bonne Nouvelle Quart Monde occupent le presbytère, ce qui me fait évoluer vers l'ouverture aux autres, la reconnaissance que je ne suis pas « mieux » que d'autres.



Photo : See-ming Lee

D&J : Quels sont pour toi les enjeux dans le rapport sexualité/homosexualité et spiritualité ?

François : Pour moi l'enjeu est le même que pour les autres aspects de l'existence : quel est le sens de ce que je fais ? Qu'est-ce que je cherche ? Et il n'y a pas de différence selon la sexualité. Il y a tant de manières différentes d'avoir une relation sexuelle. Et, comme dans tout acte, dans la mesure du possible, j'essaie de ne pas faire du mal à l'autre. C'est une question de

conscience : à quoi j'oblige l'autre, est-ce que ça lui fait du mal ? Pour moi, c'est dans mon comportement de consommateur que ma

spiritualité s'exprime le plus : prendre l'avion le moins possible, avoir une voiture petite à essence et peu polluante, ne pas jeter, recycler, favoriser les circuits courts et le commerce équitable....

La principale difficulté que j'éprouve dans ma vie, est d'être unifié. La spiritualité est un moyen

de m'orienter dans un sens, un but qui n'est pas moi, mais ne pas avoir peur de cacher les différentes faces de moi n'a jamais été simple. Progressivement j'y arrive, mais ce ne sera jamais fini, je mourrais imparfait. J'ai abandonné petit à petit les catégories simplistes auxquelles je me raccrochais, pour plaire ou par peur d'être mal à l'aise. Pour autant, je n'ai toujours pas fait mon coming-out - je parle de celui de mon homosexualité, celui de ma foi chrétienne est plus facile. D&J est le moyen idéal de faire les deux en même temps - à toutes les personnes que je connais, en particulier dans ma famille.

D&J : Pour toi qu'est-ce que serait un accueil inclusif des personnes ?

François : Je ne me pose pas souvent la question des discriminations, pourtant je vois bien qu'il y en a partout, que j'ai été discriminé parce que chrétien par certains. Pas parce qu'homo, car je le cache encore assez souvent.



Photo : James Emery

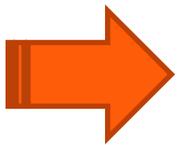
Un milieu inclusif serait un milieu où l'on peut vivre avec ses différences, en étant accepté. Le groupe que j'ai intégré dans ma jeunesse, à l'École centrale de Lyon puis à Toulouse, était un milieu inclusif où l'on pouvait être homo. Mon milieu professionnel était

Entrer à D&J aura été une chance pour moi, pour les rencontres, les partages, les actions militantes en commun. Cela m'aide à cheminer vers l'unité de mon être.

également inclusif, tous mes collègues homosexuels qui le souhaitent pouvaient le dire. En revanche, le milieu des SCOPS, je n'ai jamais pu en parler. Dans ma paroisse, et les mouvements d'Église, je suis discret, mais accepté, c'est un milieu relativement inclusif.

D&J : Un mot de conclusion ?

François : Entrer à D&J aura été une chance pour moi, pour les rencontres, les partages, les actions militantes en commun. Cela m'aide à cheminer vers l'unité de mon être. ■



David W. – professeur de religion

Interview par Dominique, traduit de l'anglais par Nicolas

Ma compréhension de la spiritualité est ce qui émerge des communautés inclusives et engagées. Ces communautés sont celles qui sont animées par une volonté collective de risquer, une ouverture à la possibilité de se tromper, et un désir de voir le monde à travers

J'ai alors découvert un autre Dieu, un Dieu qui s'engage à libérer les marginaux, révélé par les théologies féministes, noires, queer...

les yeux des autres. Cela n'a pas toujours été le cas en ce qui me concerne, pourtant. Plus jeune, je luttai pour me considérer digne de faire partie de la communauté, et je

croyais que mon inclusion dans la communauté dépendait de ma capacité à me présenter comme quelqu'un que je n'étais pas. Cela tenait surtout au fait que le Dieu qui m'avait été présenté dans ma jeunesse m'obligeait à choisir entre ma foi et mon identité.

Peu de temps après mon coming out, j'ai déménagé à New York pour étudier l'éthique à l'Université de théologie. J'ai alors découvert un autre Dieu, un Dieu qui s'engage à libérer les marginaux, révélé par les théologies féministes, noires, queer... C'est à New York que j'ai réalisé que ma compréhension originelle de ce qu'était Dieu était basée sur les opinions d'un groupe particulier de personnes, dont la



peur et les limites circonstancielles avaient créé un Dieu aux capacités limitées. Cela a été révélateur pour moi, mais cela n'a pas complètement banni l'empreinte du Dieu auquel j'avais été initié au départ.

J'ai approfondi ma nouvelle compréhension de Dieu lors de l'arrivée de la pandémie de SIDA. Je suis devenu le principal soutien du premier étudiant de mon séminaire de théologie qui



est devenu malade. J'ai eu beaucoup de réponses émotionnelles et théologiques à travers cette expérience, parmi lesquelles une profonde colère contre ceux qui prétendent être des croyants et qui avaient si clairement échoué à vivre leur devoir de chrétiens de venir en aide aux malades et aux marginaux. J'ai assisté à de nombreux événements profondément choquants, y compris des jeunes gens abandonnés par leur famille et leur communauté d'Église, mourant seuls à l'hôpital.

En 1988, j'ai rejoint un groupe militant queer qui se créait à Manhattan et qui s'appelait « Act Up » (union des aides pour libérer le pouvoir). Je me suis retrouvé à manifester avec son fondateur, Larry Kramer, le graphiste Keith Haring, et beaucoup d'autres sympathisant-e-s. Nous portions des bottes noires « Doc Martens » et nous provoquions les hétéros dans les rues avec nos corps et nos voix. Nous tenions des « Die Ins » (moments collectifs allongés par terre) devant les sièges

SIDA : J'ai assisté à de nombreux événements profondément choquants, y compris des jeunes gens abandonnés par leur famille et leur communauté d'Église, mourant seuls à l'hôpital.

des compagnies pharmaceutiques, la mairie de New York et beaucoup d'autres institutions, et ces actes étaient faits pour donner du courage et de l'énergie à la communauté LGBTQ. Je n'oublierai jamais le jour où j'ai rejoint Act Up, quand je me suis retrouvé avec tous ces militants engagés, j'ai signé mon adhésion et j'ai été embrassé par un magnifique Afro-Américain devant une foule extraordinaire de gens

dont je pense que beaucoup ne sont plus en vie. Ce jour-là, je suis devenu membre d'un mouvement de personnes qui voulaient prendre des risques considérables pour gagner leur liberté, à une époque où beaucoup de personnes queer que je connaissais étaient en réalité effrayées par Act Up et les gens qui s'y trouvaient. Le Dieu que j'ai rencontré à Act Up était un Dieu révélé par une communauté

Le Dieu que j'ai rencontré à Act Up était un Dieu révélé par une communauté radicalement inclusive, une communauté qui s'est rassemblée et a redéfini le pouvoir par-delà les frontières ethniques, de genre, de classe sociale, de croyance et

radicalement inclusive, une communauté qui s'est rassemblée et a redéfini le pouvoir par-delà les frontières ethniques, de genre, de classe sociale, de croyance et

d'orientation sexuelle. Comme Jésus, notre pouvoir venait de notre ostensible impuissance, et cela nous rendait capables de voir avec un regard nouveau la communauté qui nous définit et nous rassemble.

Aujourd'hui, mon pays et le monde entier font face à une nouvelle pandémie, celle de la fracture sociale, de la xénophobie, du nationalisme, du mépris pour les pauvres et de la haine de l'Autre engendrée par la présidence Trump. C'est dans ces circonstances que je n'oublie pas le Dieu qui m'a été révélé ainsi qu'à beaucoup d'autres dans le travail d'Act Up. Act Up m'a appris que construire une communauté radicalement inclusive par-delà les différences, cela peut parler vraiment au pouvoir et détruire l'oppression de manière tangible et concrète. En tant que Chrétien, je me suis longtemps débattu avec le sentiment d'une déconnexion entre une pratique traditionnelle fondée sur la croyance aux miracles concrets et au pouvoir divin, et une époque où beaucoup luttent pour croire que Dieu existe, sans parler de son intervention réelle dans ce monde. Il me semble que ce manque de foi dans un pouvoir miraculeux, dynamique, nous conduit à lire rétroactivement les récits



évangéliques (ou la Torah, ou le Coran) comme de simples métaphores, car les lire autrement risquerait de nous faire croire en un Dieu bien plus puissant et tangible que nous sommes apparemment capables de le conceptualiser. C'est comme cela que Dieu se réduit à des mots. Mais si Dieu n'est qu'un fournisseur de grands mots et de magnifiques images, alors je pense que nous avons désespérément besoin d'un Dieu plus grand, bien plus grand. C'est pour cette raison que je suis si reconnaissant aux bâtisseurs de ponts, à mes amis et collègues juif-ve-s, musulman-ne-s, chrétien-e-s et athées qui rejettent les interprétations exclusivistes de leurs traditions, du monde ou du Divin. Ma foi est construite sur l'amour

incarné par leurs actes physiques, et ma compréhension de Dieu est révélée à travers la grâce d'être en communauté avec eux. ■

DAVID & JONATHAN

Mouvement homosexuel chrétien ouvert à toutes et tous

SIEGE SOCIAL

92 BIS, RUE DE PICPUS

75012 PARIS

TEL. : 09 50 30 26 37

WWW.DAVIDETJONATHAN.COM

EQUIPE DE REDACTION

° Directrice et Directeur de publication :

- Marie-Hélène Nouvion

- Anthony Favier

° Rédacteur en chef : Fabrice Long

° Rédacteur-trice-s / contributeur-ice-s : Alain Beit, Anthony, C., Cécyle Jung, Céline Béraud, Claude Besson, David W., Denis G, Denise, Père Denis Trinez, Denise K., Dominique, Fabrice, Floriane Chinsky, François, Jacques Mérienne, Jean-Louis, Magali, Nicolas, Jean, Jules Eloundou, Loan, Mohamed, Sébastien, Sophie, Yacine.

COURRIER DES LECTEURS

dossiers@davidetjonathan.com

DEPOT ET DROITS

Tous droits réservés – David & Jonathan.

Dépôt légal : ISSN n° 2275-6272.

Ce document est gratuit et ne peut pas être vendu.

CREDITS PHOTOGRAPHIQUES

° Photos de membres de David & Jonathan,

° Fotolia®,

° Wikimedia®,

Les photos sont soumises à droits d'auteur.

TELECHARGER LES PRECEDENTS DOSSIERS D&J -> [lien](#)